ŒUVRES

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.

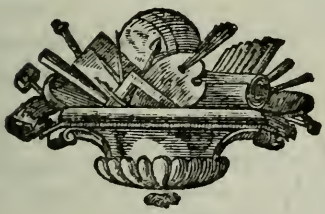
ŒUVRES

DE MONSIEUR HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.



A PARIS;

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LF
L2358
G7358

TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome premier.

SECONDE PARTIE.

LEs Poëtes, Ode. page 265
La Paix. 271
La fuite de soi-même. 279
La mort de Louis le Grand. 287
Le Lys & son Réjetton, Fable au Roi 298
Le Roi, Protecteur des Sciences, Ode. 300
Descente aux Enfers, Ode à M. le Duc de Bourgogne. 307
L'Emulation, Ode à M. de Fontenelle. 316
L'Enthousiasme, Ode à M. le Prince de Conty. 322
La Varieté, Ode à M. Despreaux. 332
La Réputation, Ode à M. Saurin. 340
La Colere, Ode. 346
Le Goût, Ode à Madame la Ducheſſe du Maine. 350
La Nouveauté, Ode à M. l'Evêque de Strasbourg. 356
L'Amour propre, Ode à M. l'Evêque de Soiſſons. 362
L'Amour, Ode à M. le Duc de Coiſlin. 369

L'Ombre du Marquis de Roquelaure, Ode. page 376
*Thalie, Ode à M. de C***.* 381
Les Vœux, Ode. 389
Themis, Ode. 391
La Louange, Ode à M. l'Abbé de Caumartin. 395
L'Orgueil Poëtique, Ode à M. l'Evêque d'Avranches. 401
L'Aveuglement, Ode. 407
L'Abus de la Poëſie, Ode au P. Tournemine. 415
L'Eloquence, Ode à M. le Cardinal de Polignac. 421
Le Zéle de la Réligion, Ode au Roi. 428

ODES ANACREONTIQUES.

La Solitude, Ode I. 437
Les Maîtres, Ode II. 439
Les Amours de Jupiter, Ode III. 441
Erato & Terpſichore, Ode IV. 444
Malice de l'Amour, Ode V. 446
Le Talent, Ode VI. 448
La Raiſon & l'Amour, Ode VII. 450
Les Flêches de l'Amour, Ode VIII. 452
Le Plaiſir d'inſtruire, Ode IX. 455
Le Vaſe, Ode X. 457
Jouſte des Amours, Ode XI. 459
Le Nouvel Anacréon, Ode XII. 461
Le Feſtin, Ode XIII. 463
L'Or, Ode XIV. 465

Perte du Luth d'Anacréon, Ode XV. page 467
La Louange & la Critique. 469

ODES IMITE'ES D'HORACE.

Ode à M. Dacier. 473
A Mecenas, Ode XII. du IIe. Livre. 477
Sur la chûte d'un Arbre, Ode XIII. du IIe. Livre. 479
A Bacchus, Ode XIX. du IIe. Livre. 482
Aux Romains, Ode VI. du IIIe. Livre. 485
A Melpomene, Ode derniere du IIIe. Livre. 489
Prédiction de la ruine de Troyes, Ode XV. du Ier. Livre. 490
A ſes Amis, Ode XXII. du Ier. Livre. 493
A Délius, Ode III. du IIe. Livre. 495
A Mercure, Ode XI. du IIIe. Livre. 498
A l'Ombre de Deſpreaux, Ode. 502
Ode à la louange de Madame Dacier. 508
Le Courage, Ode à M. le Duc d'Orleans, ſur la priſe de Lérida. 514
Ode au Régent. 519
Le Mérite Perſonnel, Ode à M. Rouſſeau. 526
Ode. Amis, courrons offrir, &c. 529
La libre Eloquence, Ode en proſe à M. le Cardinal de Fleury. 531
Ode en faveur des Vers, par M. de la Faye. 541

L'Ode de M. de la Faye, mise en prose. 549

ODARIA GALLICA

Anacreontico Stilo elaborata, & Latinis versibus reddita.

Clar. viro Hudartio Mottæo, Ode. page 575
In Annam Fabram, Ode I. 577
Vota, Ode II. 579
Vanum Bacchi Præsidium, Ode III. 581
Somnium, Ode IV. 583
Vitæ Usus, Ode V. 585
Amor à somno excitatus, Ode VI. 586
Neæræ Imago, Ode VII. 588
Amoris Promissio, Ode VIII. 590
Bacchi Potestas, Ode IX. 592
Amoris & Poetæ Dialogus, Ode X. 594
Amorum Lustratio, Ode XI. 597
Infidum Propositum, Ode XII. 599
Ad Serenissimum Burgundiæ Ducem. 602
Ad Cl. virum Bern. Fontanellum Æmulatio. 609
Ad Ill. Abbatem Bignonium. 614
Ad Cl. Dom. H. de la Motte. 618
Prudentia Ludovici Magni. 619

LES
POETES.
ODE.

AUTEURS qui voulez prendre place
Près du Chantre ami de Piſon,
Songez qu'il n'admet au Parnaſſe
Que la plus ſublime raiſon :
Tout ce que l'eſprit fait éclore
Doit d'une élégance ſonore
Emprunter un éclat nouveau ;
Mais il veut qu'une ame héroïque
A l'Enthouſiaſme lyrique
Serve de guide & de flambeau.

C'eſt peu d'une vaine harmonie
Pour gagner l'amour des neuf Sœurs ;
Malgré le plus heureux génie ,
L'Art languit toujours ſans les mœurs.
Il eſt des Graces effrontées ,
Qui du Dieu des Vers rebutées ,
N'entrent point au ſacré vallon ;
Et les Muſes toujours pudiques
Chaſſent ces Poëtes ciniques ,
De qui le vice eſt l'Apollon.

Mais de ces Sirenes impures
Avez-vous évité l'écueil ?
Craignez encor les impoſtures
Du monſtre flateur de l'orgueil.
Par de ſéduiſans ſtratagêmes
Il va vous montrer en vous-mêmes
Cent talens que vous n'avez pas :
Il offre un miroir au Pigmée ,
Où ſa fauſſe image imprimée
Uſurpe la taille d'Atlas.

Tel eſt à ſon apprentiſſage
Et de la rime & du bon ſens,
Qui croit que le plus noble ouvrage
Le céde à ſes travaux naiſſans;
Qui d'une ſotiſe, idolâtre,
La chante d'un ton de théatre
A ſes Auditeurs ennuyés,
Et du haut de ſon arrogance
A pitié de leur ignorance,
S'il ne les voit extaſiés.

Il croit dans ſa verve échauffée,
Que les Pins, les Ciprès, les Ifs,
Comme autrefois aux ſons d'Orphée,
Doivent accourir attentifs;
Que de lui ſur les champs humides,
Pour le ravir aux mains perfides,
Les Dauphins viendroient ſe charger;
Que pour une Thebes nouvelle,
Aux loix de ſa Lyre immortelle
Les pierres doivent ſe ranger.

Nous pardonnons à la jeuneſſe
Ces ſuperbes égaremens
Où la jette la folle yvreſſe
De ſes premiers amuſemens :
Mais loin que l'âge nous mûriſſe,
Et qu'en nous la raiſon fleuriſſe,
Tardive richeſſe des ans,
Sur l'aîle du Tems amenée,
La vieilleſſe arrive, étonnée
De nous trouver encor enfans.

Soit que ſur la ſcene tragique
Nous pleurions d'illuſtres malheurs ;
Soit qu'avec le maſque comique
Nous inſultions aux folles mœurs ;
Qu'au bord des eaux, au pied des hêtres,
Du charme des plaiſirs champêtres
Nous entretenions les échos,
Ou que ſur la Lyre divine
Nous faſſions avec Mnemoſine
L'Apothéoſe des Héros.

Il eſt un art d'être modeſte ;
Entre les eſprits excellens
Apollon de ſa main céleſte
A partagé les grands talens :
Quelques beautés qui vous ſignalent,
Il en eſt que d'autres étalent,
Et que jamais vous ne trouvez ;
Devenez ſur cette indigence
Plus humbles de votre impuiſſance,
Que fiers de ce que vous pouvez.

Que j'aime à voir un Auteur ſage,
Cenſeur de ſes propres travaux,
Lent à ſe donner ſon ſuffrage,
Et prompt à louer ſes Rivaux ;
Qui généreuſement ſincére,
Cherche juſqu'en ſon adverſaire
Le beau, pour en être l'appui !
Plus louable, il faut qu'on l'avouë,
Pour les beautés même qu'il louë,
Que par celles qu'on louë en lui.

Loin la jalouſie effrenée,
Ce monſtre au farouche regard,
De qui l'haleine empoiſonnée
Infecte le plus beau des Arts.
Rongé par ſa propre malice,
Il a nos beautés pour ſupplice,
Et nos fautes pour aliment:
Sans craindre ſes fiéres menaces,
Inventons de nouvelles graces,
Ne fût-ce que pour ſon tourment.

LA
PAIX.
ODE.

DOUCE Paix ſi chere au Parnaſſe,
Ton régne tant de fois chanté,
Ne laiſſe à ma lyrique audace
Aucun eſpoir de nouveauté.
Des climats où le Ciel ſe dore
Des premiers rayons de l'Aurore,
Juſqu'aux climats où meurt le jour,
Dans quelle terre aſſez déſerte
N'a-t-on pas déploré ta perte?
N'a-t-on pas chanté ton retour;

Tu reviens tranquille & riante,
Tous les mortels ſont enchantés;
Mais cette joye humiliante
Leur reproche leurs cruautés.
Si ton régne a de ſi grands charmes,
Pourquoi dans les horreurs des armes,
Le laiſſoient-ils s'évanoüir?
Plus tes dons nous ſemblent aimables,
Plus nous nous avoüons capables
De n'en ſçavoir pas mieux jouir.

LOUIS, de ta juſte puiſſance
Nos Voiſins s'étoient allarmés;
Combien de fois contre la France
La crainte les a-t-elle armés?
Dans la frayeur d'être moins libres,
C'eſt pour d'inconſtans équilibres
Qu'ils ont ſi long-tems combatu.
Las enfin de ces longs divorces,
Ils ſentent que contre tes forces
Il n'eſt de frein que ta vertu.

Ainſi raſſemblant les nuages,
Les Aquilons audacieux
D'un amas ténébreux d'orages
Aſſiégent le flambeau des Cieux.
Toujours égal dans ſa carriére
Le Soleil d'un trait de lumiére
Diſſipe la noire vapeur,
Et la convertit en roſée,
Dont au loin la terre arroſée
Rend graces à l'Aſtre vainqueur.

Je parle au nom chéri d'Aſtrée;
Ecoutez-moi, Peuples & Rois;
D'une foi ſaintement jurée
Reſpectés à jamais les loix.
L'intérêt commun le demande;
Eſt-il bonheur qui n'en dépende?
Sureté, richeſſes, pouvoir?
Hélas! injuſtes que nous ſommes!
J'ai honte d'alléguer aux hommes
D'autre raiſon que le devoir.

Eſt-ce donc pour troubler la terre
Que ſont formés les Souverains ?
Le Ciel leur met-il le tonnerre
Au lieu de ſceptre dans les mains ?
Au gré de leur orgueil avide
Faut-il que leur fureur les guide !
Le meurtre eſt-il un de leurs droits ?
Et, grands à méſure qu'ils oſent,
Sera-ce par les maux qu'ils cauſent
Qu'il faudra compter leurs exploits ?

Sentez mieux votre deſtinée ;
Faits pour rendre le monde heureux,
De l'Ambition effrenée
Craignez les conſeils dangereux.
Quelque éclat dont la gloire brille,
Les peuples ſont votre famille :
Rapportez-y tous vos projets ;
Et, devenus l'amour des vôtres,
Faites ſoupirer tous les autres
De n'être pas nés vos ſujets.

C'eſt de cet honneur magnanime
Qu'il vous ſied bien de diſputer ;
Tout autre combat eſt un crime
Aux Rois qui peuvent l'éviter.
Sans l'affreux ſecours de Bellône,
Il eſt un appui ſûr du Trône,
La Juſtice, mere des Loix ;
C'eſt-elle qui chaſſant la guerre,
Doit ſeule gouverner la terre,
Eternelle arbitre des Rois.

Vous, peuples, que réconcilie
Ce jour de Paix tant déſiré,
Ne ſongez qu'au nom qui vous lie ;
Nom trop long-tems deshonoré.
Qu'importe quel peuple nous ſommes ;
Soyez amis, vous êtes hommes,
Ce nom doit ſerrer vos liens,
Il eſt tems qu'une Paix chérie
Ne faiſant plus qu'une patrie,
Nous rende tous concitoyens.

Que tous les Etats ſoient tranquilles ;
Et l'un par l'autre reverez,
Confondus au ſein de nos Villes,
Soyons-nous des hôtes ſacrés.
Fille du Commerce fidelle,
Reviens, Fortune univerſelle,
Doux fruits des travaux & des ſoins ;
Et béniſſons dans l'abondance
La Nature dont la prudence
Nous a liez par nos beſoins.

Enfans de l'induſtrie humaine,
Beaux Arts, que l'Emulation
De progrès en progrès vous mene
Juſques à la perfection,
Dans le ſein des expériences
Que le noble amour des Sciences
Forme ſes paiſibles Héros ;
Occupez de travaux fertiles,
Que l'ambition d'être utiles
Trouble ſeule notre répos.

Chaſtes Sœurs, reprenez la Lyre ;
Qu'elle enfante de nouveaux chants ;
Mais que la Paix ne nous inſpire
Que des accords vrais & touchans.
Souvent, coupable que vous êtes,
De la folle ſoif des conquêtes
Vous embraſez les foibles cœurs.
Et, par une baſſeſſe extrême,
Apollon s'attache lui-même
Au char inſolent des vainqueurs.

De leurs ſanguinaires batailles
Vous oſez les énorgueillir ;
Eh quoi ! parmi les funerailles
Quelles fleurs pouvez-vous cueillir ?
Parez-vous pour d'heureuſes fêtes,
Et laiſſez tomber de vos têtes
Cet amas ſanglant de lauriers.
La Paix reclame vos offrandes.
Et ne veut plus voir de guirlandes
Que de Mirthes & d'Oliviers.

Votre encens ne doit ſe répandre
Que pour un Roy dont les vertus
Joignent au grand cœur d'Alexandre
L'ame ſenſible de Titus ;
Qui n'entre en la guerriére lice
Qu'armé des mains de la Juſtice,
Et ne combat que pour la Paix ;
Et qui pleure ces jours d'allarmes,
Où l'ardent tumulte des armes
Suſpendit pour vous ſes bienfaits.

LA FUITE DE SOI-MESME.

ODE.

JE ſuis la Raiſon qui me mene,
Et ſon flambeau même à la main,
Tel que l'antique Diogene,
Je cherche un homme, mais en vain.
Un homme qui digne de l'être,
Ne s'attache qu'à ſe connoître,
Et qui ſçache vivre avec lui;
Un homme de qui l'ame nuë
Ne ſoit pas à ſa propre vûe
La plus triſte ſource d'ennui.

Le chercherai-je à ces Théatres,
Vive école des paſſions,
Qui charment les cœurs idolâtres
De leurs vaines illuſions;
Où, par des avantures feintes,
On nous fait à de fauſſes plaintes
Prendre une véritable part;
Où, dérober l'homme à lui-même
Fut toujours le talent ſuprême,
Et la perfection de l'art.

Le chercherai-je dans ces Fêtes
Que la folle joye inventa,
Dont pour ſes coupables conquêtes
De tout tems l'Amour profita?
Ou de puériles Protées,
Sous mille formes empruntées,
Charment burleſquement les yeux;
Et, fiers de leur extravagance,
Semblent diſputer en cadence
A qui s'avilira le mieux.

Dans ces Feſtins où l'abondance
Au choix aime à ſe marier,
Qu'au mépris de la tempérance
Aſſaiſonne un art meurtrier;
Je vois une indiſcrete troupe
Parmi les ris, à pleine coupe
S'offrant le bachique poiſon;
De l'exemple chacun ſe preſſe;
Impatiens que leur yvreſſe
Les délivre de la Raiſon.

Là, je vois la fatale table
Que dreſſe le vil Intérêt
Où la Fortune rédoutable
Rend à chaque inſtant quelque arrêt:
Source de douleur & de joye,
Le livre du Sort ſe déploye;
Tout tremble autour de ce ſcrutin:
Plus loin, une main frénétique
Chaſſe du cornet fatidique
L'oracle roulant du Deſtin.

En vain d'un uſage contraire
Le Tems qui fuit nous fait la loi :
L'homme eſt ardent à ſe diſtraire
Du travail de penſer à ſoi.
Avec ſoin ſans ceſſe il s'évite,
Toujours triſte, s'il ne s'agite
De quelque intérêt étranger.
L'homme à lui-même inſupportable,
Sécoue un fardeau qui l'accable,
Et tout l'aide à l'en ſoulager.

Quoi, courir à ce qui ſçait plaire;
S'en laiſſer vivement toucher,
De ſoi-même c'eſt ſe diſtraire ?
N'eſt-ce pas plutôt ſe chercher ?
Non, nous avons beau nous ſéduire,
Tous ces tranſports ne laiſſent luire
A nos yeux raiſon ni devoir;
Et de quelque nom qu'on les nomme,
C'eſt en bête plutôt qu'en homme
Se ſentir, & non pas ſe voir.

Couvrant du beau nom de courage
L'inquiétude de ſon cœur,
Quelquefois parmi le carnage
L'inſenſé cherche un faux honneur.
Ce Héros tant vanté du Pinde,
Ce torrent qui va troubler l'Inde,
Dans ſon cours ne peut s'arrêter.
Qui lui fait aux bouts de la terre
Porter les horreurs de la guerre?
Le ſeul beſoin de s'éviter.

C'eſt par ce beſoin téméraire
Que les hommes ont entrepris
De traverſer la plaine amére
Aux yeux de Neptune ſurpris,
Les vents en fureur, les tempêtes,
Le foudre allumé ſur leurs têtes,
Les écueils cachés ſous les flots;
A tous ces dangers, intrépides
Les hommes d'ailleurs ſi timides
Les ont moins craints que le repos.

Où chercherai-je donc mon Sage ?
Eſt-ce ſous ces ruſtiques toits
Dont l'hôte eſt encor plus ſauvage
Que les ours qu'il fuit dans ces bois ?
L'Aurore dès qu'elle ſe leve,
Le Soleil quand ſon cours s'acheve,
Le trouvent courant les forêts ;
Et vil eſclave de ſa proye,
S'occupant d'une folle joye ;
Ou de ridicules regrets.

Un autre paroît plus tranquille ;
Qui n'en eſt pas moins agité ;
Tel eſt ce Sçavant qui s'exile
De l'humaine ſociété.
Je le vois de mille volumes
Extraire les faits, les coutumes,
Les erreurs des ſiécles paſſés.
De cette étude opiniâtre
Quel charme le rend idolâtre ;
C'eſt qu'il s'oublie, & c'eſt aſſez.

Moi-même que fais-je en ces rimes,
Où Philosophe spécieux
J'embellis ces sages maximes
De sons, de tours harmonieux?
Follement jaloux des suffrages,
Je cherche de riches images,
Et l'art de les bien exprimer;
Et par un nouveau stratagême
Je me sauve des choses même
Dans le travail de les rimer.

Suspends tous ces emplois frivoles;
Homme vain, c'est trop t'éluder;
Reconnois tes passions folles
Pour t'instruire à leur commander.
Il t'importe de bien comprendre
Tes foiblesses pour t'en défendre,
Et, pour le suivre, ton devoir,
Sois ton censeur infatigable
Et fais qu'à tes yeux respectable
Tu ne craignes plus de te voir.

Fais que tes actions rangées
Dans leur ordre & dans leur saiſon,
Devant toi-méme ſoient jugées
Au tribunal de la Raiſon.
Qu'une étude toujours nouvelle
Dans ton propre cœur te rappelle,
Dès que tu t'en es écarté ;
C'eſt la ſource de la Sageſſe.
Et, ce qui plus nous intéreſſe,
Celle de la Félicité.

LA MORT

DE

LOUIS LE GRAND.

ODE

MUSE, jusques aux derniers âges
Porte & fais sentir mes douleurs;
Et que ma Lyre, pour suffrages,
En obtienne un tribut de pleurs.
Je peins un ROI de qui la vie
Respectable même à l'envie
Etonna l'un & l'autre Sort;
Mais je le peins quand il expire;
Le nouveau trône où je l'admire
Est le lit affreux de la mort.

Combien de fois la dure Parque
Nous reſervant tout ſon courroux,
Sur la famille du Monarque
Avoit-elle eſſayé ſes coups?
Cette famille fortunée
Qui pour le trône deſtinée,
Lui prêtoit un appui nouveau:
Le cours d'un Soleil homicide
La voit, d'une chûte rapide,
Fondre dans la nuit du tombeau.

C'eſt ainſi que par ſa menace
La Mort tient LOUIS inveſti;
Et laiſſe ſur ſa triple race
Tomber ſon bras appeſanti.
Frappé de tant de coups funeſtes;
Il y voit les arrêts céleſtes,
Et ſans trouble il ſçait obéir:
Mais lui-même touche à ſon terme,
Et ſi ſa vertu n'eſt pas ferme,
L'inſtant fatal va la trahir.

C'eſt-là

C'eſt-là ſouvent que des grands-Hommes
La fierté trouve ſon écueil :
Là, ſe ſentant ce que nous ſommes,
Leur terreur dément leur orgueil.
L'Univers qui les enviſage
Retracte bientôt ſon hommage,
Par de fauſſes vertus ſurpris.
Du Héros l'homme déſabuſe,
Et l'admiration confuſe
S'enfuit, & fait place au mépris.

Mais attentive, elle s'arrête
Auprès de LOUIS expirant,
Dans ſa plus brillante conquête
Le Héros lui parut moins grand ;
Elle voit dans cette ame ſage
La ſource de ce haut courage
Que le malheur même augmentoit :
Tout LOUIS à ſes yeux s'étale ;
Ce qu'il eſt à l'heure fatale
Prouve aſſez tout ce qu'il étoit.

Voyez ce front toujours paisible,
Cette héroique majesté,
Cette ame au trouble inaccessible;
Cependant l'arrêt est porté :
La douleur croît & lui découvre
Le tombeau menaçant qui s'ouvre,
De sa dépoüille impatient;
Cet aspect n'a rien qui le touche,
Et c'est un Soleil qui se couche,
Plus serein qu'à son Orient.

Courtisan, timide Ministre,
Dont l'intérêt conduit la voix,
La mort te semble un mot sinistre
Trop fort pour l'oreille des Rois;
Tu craignois que dans ton langage
LOUIS n'entrevît quelque image
De la douleur & du trépas :
En voyant comme il les surmonte,
Avouë, à sa gloire, à ta honte,
Que tu ne le connoissois pas.

Sur ce lit, théatre funébre
Où ſe vont éteindre ſes jours,
Où du Régne le plus célébre
La Mort va terminer le cours,
Sous ſa faulx, je le vois le même
Que quand orné du diadême
Et de la pourpre revêtu,
Il juſtifioit ces hommages
Que des plus reculés rivages
Les Rois rendoient à ſa vertu.

Quels monumens aſſez durables
Inſtruiront à jamais les tems,
De ces oracles mémorables
Que rendent ſes derniers inſtans ?
Diſcours précis, mais d'un ſens vaſte,
Nobles, majeſtueux ſans faſte,
Et magnanimes ſans effort ;
Fruits naïfs d'une ame ſublime
Dont la conſtance ſe ranime
Dans le ſein même de la Mort.

Serrant de ſes mains défaillantes
Ce Roi qui va croître pour nous,
De quelles leçons pénétrantes
Il l'anime au bonheur de tous !
Il voudroit par des traits de flamme
Répandre à jamais dans ſon ame
Toutes les vertus des bons Rois :
Il ſent qu'on ne ſçauroit l'entendre,
Et pleure ſur cet âge tendre
Qui n'eſt frappé que de ſa voix.

Cher Prince, pour qui notre zéle
Chaque jour va ſe redoubler,
On vous peindra ce grand modéle
A qui vous devez reſſembler ;
C'eſt le flambeau qui doit vous luire ;
La Vertu n'a pour vous inſtruire
Que ſa vie à vous raconter :
Paſſez vos premiéres années
A méditer ſes deſtinées,
Et les autres à les imiter.

Mais plus d'une bouche charmée
Vous dira ſes nombreux exploits
Pour qui la prompte Renommée
Avoit trop peu de ſes cent voix :
Des premiers coups de ſon tonnerre
Impoſant ſilence à la Terre,
Ses triomphes marquent ſes pas ;
Son cœur ſe plaint que dans la lice
La terreur de ſon nom raviſſe
De plus grands efforts à ſon bras.

A cette peinture guerriére,
Vous craignez déja le repos ;
Vos vœux pour s'ouvrir la carriére,
Appellent l'âge des Héros.
Faut-il que la Raiſon trompée
Livre à cette gloire uſurpée
Les éloges les plus flateurs ?
Ah ! loin cet hommage profane ;
C'eſt ici que LOUIS condamne
Ses aveugles admirateurs.

Que toujours votre œïl le contemple,
Sincére & prompt à ſe juger,
Lui-même, de ſon propre exemple
Vous faiſant craindre le danger.
Que ſous le faux nom de Grand-Homme,
Aucune bouche ne vous nomme
Achille, Alexandre ou Céſar,
Et ſous le maſque de la Gloire,
Croyez que ſouvent la Victoire
N'a que la Fureur ſur ſon char.

La Paix ſi long-tems attendë,
Récompenſe de tant de vœux,
Du Ciel eſt enfin deſcenduë;
Et LOUIS en meurt plus heureux:
Mais hélas! il regrette encore
De ne pouvoir hâter d'éclore
Ses fruits trop lents à ſe montrer:
Il meurt comme un autre Moïſe;
Il a vû la Terre promiſe,
Joſué ſeul y doit entrer.

Pour le jeune LOUIS, la France
Va reprendre tout son éclat,
Sous ce Prince à qui la naissance
Remet les rênes de l'Etat.
Garant du zêle qui le guide
Il veut qu'à ses Conseils préside
L'amour éclairé du devoir;
Et sa vigilance feconde,
Veut qu'un jour l'Univers confonde
Notre bonheur & son pouvoir.

La Nature toute-puissante,
Mere commune des Esprits,
Partage d'une main prudente
Ses dons entre ses Favoris.
Devançant les expériences,
Les uns naissent pour les Sciences,
Fruits laborieux du repos:
Tandis qu'en naissant d'autres ames
Brûlent de ces guerriéres flammes
Qu'elle allume au cœur des Héros.

Lorſque des Fortunes publiques
Elle veut aſſurer les fruits,
Elle enfante les Politiques
Des Etats ſolides appuis;
Mais ſa puiſſance réunie,
Pour enrichir un ſeul Génie,
Quelquefois interrompt ſes loix;
Elle ne fait qu'un aſſemblage
Du Sçavant, du Héros, du Sage,
Le Grand-Homme eſt tout à la fois.

Ainſi ce Prince magnanime,
PHILIPPE eſt ſorti de ſa main
Avec tous les droits qu'à l'eſtime
Peut avoir un mérite humain.
Qui le croiroit? ſur ce mérite,
De notre bonheur qu'il médite,
Il n'oſe encore ſe fier;
Et par des conſeils ſecourables,
Par des travaux infatigables,
Il voudroit ſe multiplier.

Mais souviens-toi, PRINCE, & j'en ose
Prendre la Raison à témoin :
Que le vrai Héros ne s'expose
Que selon les loix du besoin :
Le travail comme le courage,
A sa mesure pour le Sage :
Il en fuit l'excès dangereux.
Régle tes veilles trop actives,
Et songe qu'il faut que tu vives,
S'il faut que nous soyons heureux.

C'est la Vérité qui t'approche :
Et puisque sa candeur te plaît,
Souffre-en ce tendre reproche
Pardonnable à notre intérêt,
Aux vertus que tu nous étales,
Mille plumes, doctes rivales,
Vont rendre d'éclatans tributs :
J'aime mieux te porter mes plaintes
Du seul défaut qui fait nos craintes,
Que de louer tant de vertus.

LE LYS,

ET SON REJETTON.

FABLE AU ROI.

UN Lys majeſtueux, la gloire des vallées,
Après un Régne floriſſant,
Touche enfin à ſon terme, & les fleurs déſolées
Regrettoient leur Roi périſſant.
Il voit un jeune Lys, tendre eſpoir de ſa tige :
J'ai régné, lui dit-il, mon Fils, régne à ton tour,
De ces champs que ma chûte afflige
Deviens & la gloire & l'amour.
Rends grace au Soleil qui t'éleve,
Comme je le benis dans les tems qu'il m'abat :
Que ſa douce influence acheve
De te donner ta force & ton éclat.
Attire dans ton ſein l'abeille diligente,
Et croiſſant ſous le plus beau Ciel,
De ta ſubſtance bienfaiſante
Aide-la chaque jour à compoſer ſon miel.

PRINCE, que ces leçons réglent votre carriére ;
Reſte de tant de Lys à nos yeux abbatus,
Raſſemblez-en la ſplendeur toute entiére :
Offrez mille ſujets aux enfans de Phœbus ;
Croiſſez de vertus en vertus,
Nous attendons notre matiére.

LE ROI, *PROTECTEUR* DES SCIENCES *ET DES BEAUX ARTS.*

ODE

Prononcée dans l'Académie le jour de la distribution des Prix.

NOUVEL amant de l'Eloquence,
Mon essay n'a point été vain ;
Aujourd'hui la Reconnoissance
Me remet la Lyre à la main.
Je sens revenir l'Harmonie ;
Loin cet ordre dont le Génie
Dédaigne les timides Loix.
Que le Dieu des Vers me saisisse,
Et qu'au gré d'un heureux caprice
Les accords naissent sous mes doigts.

C'eſt par VOUS que mon front éclate
Couronné d'immortelles fleurs ;
N'aurois-je qu'une Lyre ingrate,
Et muette ſur vos faveurs ?
Mais que dis-je ! de nos ouvrages
Le ſeul prix régle les ſuffrages ;
La juſtice eſt-elle un bienfait ?
Non, la Raiſon vient me l'apprendre ;
Les graces qu'on doit vous en rendre,
C'eſt d'en devenir plus parfait.

Combien d'Auteurs dont la Victoire
Ici couronna les eſſais,
Vous ont-ils payé de leur gloire
Par de plus importans ſuccès ?
Tel, animé par votre eſtime,
Pen vais prendre un vol plus ſublime ;
Mes airs en deviendront plus doux.
Qu'à jamais Phœbus m'abandonne,
Si déſormais je me pardonne
Quelque ouvrage indigne de vous.

Que de mes écrits tous les âges
Soient éclairés & réjouis ;
Qu'ils soient dignes de vos suffrages,
Dignes du siécle de LOUIS.
Quel siécle ! malgré les obstacles
Il épuise tous les miracles
Et des Sciences & des Arts.
Cette idée échauffe ma veine ;
Osons de la Lyre Thébaine
Imiter les heureux écarts.

Je me vois dans ce Sanctuaire,
Où tant de sublimes esprits
Par le choix d'un Dieu tutélaire
De leur Art ont trouvé le prix.
Ici l'on joint au sel Attique,
Au choix, à l'élégance antique,
L'ordre & l'exacte vérité.
La Raison qui du beau décide,
Y mêle à l'agrément solide
La sublime Simplicité.

Je trouve entre ces murs auguſtes,
(*a*) Ceux par qui les faits éclatans
Doivent, ſous des Symboles juſtes,
Surprendre encor les derniers tems;
(*b*) Ceux dont la raiſon attentive
Déclare une guerre inſtructive
A nos préjugés indiſcrets,
Et de qui l'étude obſtinée
A de la Nature étonnée
Trahi les plus profonds ſecrets.

Brillante & naïve Peinture,
La toile s'anime à ton choix :
Lente, mais durable Sculpture,
Le marbre eſt vivant ſous tes doigts.
Votre ſœur & votre rivale,
L'Architecture nous étale
Vos travaux, le charme des yeux.
Par vous, ſous le Régne où nous ſommes,
S'eſt accrû l'art de faire aux hommes
Des Demeures dignes des Dieux.

(*a*) L'Académie des Inſcriptions.

(*b*) L'Académie des Sciences.

Ces glaces qui de la lumiére
Augmentent encor les clartés,
Où ſans eſpace & ſans matiére,
De nouveaux Corps ſont enfantés,
Source inépuiſable de l'Etre,
Dans leur ſein fécond ſont renaître
Les lieux, les mouvemens divers;
Mobile & vivante Peinture,
Où l'Art jaloux de la Nature
De rien fait un autre Univers.

Dans nos Jardins on inſtruit Flore
A mieux aſſortir ſes couleurs,
Et ſans Zéphire & ſans l'Aurore,
Nous y faiſons naître les fleurs.
L'Art y retient l'Onde captive;
Quelque forme qu'il lui preſcrive,
Ses flots y ſont aſſujettis;
A voir ce prodige agréable,
Je n'oſe plus traiter de Fable
Les formes que prenoit Thétis.

Ces chef-d'œuvres où ſe déploye
L'adreſſe de ces artiſans,
Qui ſçavent ſur l'or & la ſoye
De Flore verſer les préſens.
Ces trames (*a*) dont les mains fidelles
Aux ordres tracés des Apelles,
On rendu le Pinceau jaloux,
Cent travaux où par l'induſtrie
L'utile au plaiſir ſe marie,
Sont nés ou croiſſent parmi nous.

Poſtérité, pourras-tu croire
Que ce même empire où les Arts
Triomphent avec tant de gloire,
Soit l'objet des fureurs de Mars?
L'orgueilleux Germain, le Batave,
Et l'Anglois dont il eſt l'eſclave,
Contre nous ſe ſont tous liés;
Et trahiſſant notre courage,
Il ſemble que le Sort volage
Soit lui-même un des Alliés.

(*a*) Les Tapiſſeries.

Apollon, dis-moi par quels charmes
Ces Arts que le loisir a faits,
Fleurissent au sein des allarmes
Comme dans le sein de la Paix.
Funeste appui de l'ignorance,
Mars veut les bannir de la France,
Mais vainement il le résout.
Au fort même de la tempête,
Un Roi bienfaisant les arrête;
Le vrai Héros suffit à tout.

N'attendez pas que trop timide,
J'excuse un désordre apparent;
La Raison que je prens pour guide
M'a conduit, même en m'égarant.
Aujourd'hui par votre suffrage
On chante ce Héros, ce Sage
Dont les Arts éprouvent l'amour.
J'aurois offensé votre zéle,
Si par un silence infidéle
J'avois profané ce grand jour.

DESCENTE AUX ENFERS.

ODE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

CALLIOPE, ſçavante Fée,
Inſpire-moi de nouveaux airs ;
Je veux, ſur les traces d'Orphée,
Deſcendre vivant aux Enfers.
Conduis-moi, que le triſte empire,
Aux ſons triomphans de ma Lyre,
Soit ouvert encor une fois ;
Et qu'enchanté comme les ombres,
Cerbere des Royaumes ſombres,
Me laiſſe violer les loix.

Sur le Stix où déja je touche,
Je vois le vieux nocher des morts...
Approche, & d'un cœur moins farouche,
Pour tribut, reçois mes accords.
C'en eſt fait; l'oreille attentive,
Il ſe rend, & de l'autre rive,
En vain le menace Alecton:
Le fleuve écume ſous ſa rame,
Et l'onde noire qu'il entame,
Me porte au Palais de Pluton.

Là régne en un morne ſilence,
Ce Tyran aux ſévéres traits,
Près de la Beauté dont l'abſence
Coûta tant de pleurs à Cérès.
La Douleur, la Faim, le Carnage,
Le Déſeſpoir, l'aveugle Rage,
Sont ſes miniſtres odieux;
Et pour plaire au Roi du Ténare,
Se diſputent l'honneur barbare
De mieux peupler les ſombres lieux.

Qu'entens-je ! le Tartare s'ouvre ;
Quels cris, quels douloureux accens !
A mes yeux la flamme y découvre
Mille ſupplices renaiſſans.
Là, ſur une rapide roue,
Ixion dont le Ciel ſe joue,
Expie à jamais ſon amour.
Là, le cœur du Géant rebelle
Fournit une proye éternelle
A l'avide faim du vautour.

Autour d'une tonne percée,
Se laſſent ces nombreuſes ſœurs,
Qui ſur les freres de Lyncée,
Vengérent de folles terreurs.
Sur cette montagne gliſſante,
Elevant ſa roche roulante,
Siſiphe gémit ſans ſecours ;
Et plus loin cette onde fatale
Inſulte à la ſoif de Tantale,
L'irrite, & la trahit toujours.

Mon œil à ces objets s'attache,
Curieux malgré son effroi ;
Mais de Minos qui m'en arrache,
Subissons l'équitable loi.
Laisse des tourmens trop célébres,
Dit-il, à travers ces ténébres,
Jette un plus utile regard ;
Et dans nos prisons souterraines,
Vois avec fruit, de quelles peines
On punit l'abus de ton art.

D'abord me frappent les supplices
Destinés aux lâches Auteurs,
Qui rendent les Muses complices
De leurs libelles imposteurs :
Je vois (*a*) Archiloque à leur tête ;
D'un arc que Néméſis apprête,
S'arme cet essein malheureux ;
Et leurs mains toujours imprudentes
Décochent des fléches ardentes,
Qui retombent toutes sur eux.

(*a*) Poëte Satyrique.

J'entens les chaînes vengeresses
De ces fourbes ingénieux,
Qui de couleurs enchantereſſes
Ont fardé le vice à nos yeux :
Je vois ces corrupteurs insignes,
Qui des Princes les plus indignes
Furent les flateurs assidus ;
De Mégére justes victimes,
Sur eux elle punit les crimes
Dont ils leur firent des vertus.

Voici la foule téméraire
De ces imitateurs grossiers,
Dont jadis le front plagiaire
Se paroit d'injustes lauriers ;
Digne prix de leur imposture,
Ils ont à jamais pour torture,
L'art même qu'ils ont avili ;
Livrés à la fureur d'écrire
Des vers que le mépris déchire,
Ou qu'efface aussitôt l'oubli.

Quelle eſt cette troupe allarmée ?
J'y connois ces jaloux eſprits,
Qui vouloient que la Renommée
Ne publiât que leurs écrits :
Un éternel ſouci les ronge ;
Toujours quelque funeſte ſonge
Couronne à leurs yeux leurs rivaux ;
Et de la Lyre que je touche,
Le moindre ſon les effarouche,
Et ſemble un ſurcroît à leurs maux.

Des coupables & des Furies
Le ſéjour m'a trop arrêté :
On me guide aux plaines chéries
Qu'enceint le paiſible Léthé.
Quels ſont ces aſtres que j'ignore ?
Quelle eſt cette nouvelle Flore,
Que careſſe un Zéphir flateur ?
Encor effrayé du Cocyte,
Des lieux que le Repos habite,
L'aſpect ſeul a calmé mon cœur.

Hors

Hors des atteintes de l'Envie,
Le ſort qu'on goûte en ces climats
N'eſt plus, ainſi que notre vie,
La triſte attente du trépas;
Jouiſſant de tout ce qu'il aime,
Chacun porte le plaiſir même
Peint ſur un viſage riant;
Et les cœurs fermés à la plainte,
Ignorent l'inquiéte crainte,
Et le déſir impatient.

Les Rois qu'après la mort on loue,
Les Héros, eux-mêmes vainqueurs,
Les Juges que Thémis avoue,
Les Grands, humbles maîtres des cœurs,
Le Pere, des ſiens le modéle,
L'épouſe ſoumiſe & fidéle,
Le fils digne de leur amour;
Enfin les généreux Poëtes,
Des vertus fleuris interprétes,
Sont le peuple de ce ſéjour.

Tout disparoît, & cet Empire
Comme un songe s'est effacé.
Aux lieux où j'ai monté ma Lyre,
Quel Dieu m'a soudain replacé ?
Mortels, ma voix vous encourage,
Pour mériter ce doux partage,
Du vice rompez les liens.
Un cœur dont le Devoir est maître,
Heureux en méritant de l'être,
Goûte d'avance tous les biens.

Mais des louanges fastueuses
Ne mendiez point le tribut ;
Que des actions vertueuses
La vertu soit l'unique but ;
Que sert la superbe apparence ?
Ce n'est qu'à l'exacte innocence
Que l'heureux Elisée est dû ;
Et Minos à qui rien n'impose,
Au mépris de l'Apothéose,
Punit plus d'un Dieu prétendu.

PRINCE, qui dans ta grandeur même
Crains de rencontrer un écueil,
Et qui ſi près du rang ſuprême,
Sçais le mériter ſans orgueil:
De ma Muſe reçois l'hommage;
Par-tout elle trace l'image
De la vertu que tu chéris;
Je ne chante que ſes maximes,
Et je ſçais qu'à tes yeux, nos rimes
D'elle ſeule empruntent leur prix.

L'EMULATION.

ODE

A MONSIEUR

DE FONTENELLE.

DE'POUILLONS ces respects serviles
Que l'on rend aux siécles passés;
Les Homeres & les Virgiles
Peuvent encor être effacés.
Dût l'audace sembler plus vaine
Que celle du fils (*a*) de Climene,
Ou de l'amoureux Ixion?
Il faut, au mépris du vulgaire,
Secouer, sage téméraire,
Le joug de l'admiration.

(*a*) Phaëton.

Jadis l'Italie & la Gréce
Ont produit de rares eſprits :
De ſes premiers traits, la Sageſſe
Nous éclaire dans leurs écrits.
Mais le jour doit ſuivre l'Aurore ;
De l'honneur de les vaincre encore,
Conſervons l'eſpoir généreux.
Malgré l'intervalle des âges,
Oſons, en liſant leurs ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.

Eh pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus Dieux dont je ſors ?
En moi la même Intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſors.
Croit-on la Nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînés mere idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

Non, n'outrageons point la Nature
Par des reproches indiscrets,
Elle qui pour nous moins obscure,
Nous a confié ses secrets.
L'ame en proye à l'incertitude,
Autrefois malgré son étude,
Vivoit dans un corps ignoré;
Mais le sang qu'enferment nos veines,
N'a plus de routes incertaines,
Et cet Enigme est pénétré.

Combien, en cherchant la Fortune;
Et jaloux d'étendre nos droits,
Avons-nous au vaste Neptune
Imposé de nouvelles loix?
Jusqu'en quels climats la Bousole,
Cette aiguille amante du pole,
A-t-elle guidé nos vaisseaux?
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont-ils pas de l'audace humaine
Etonné des peuples nouveaux?

Juſqu'aux Régions azurées,
Nous conduiſent d'heureux ſecours ;
Et des Etoiles meſurées
Nous allons épier le cours :
A l'aide d'un verre fidelle,
Tout le Firmament ſe décelle
A nos regards ambitieux :
Et mieux que l'art des (*a*) Zoroaſtres,
Nous ſemblons contraindre les Aſtres
A venir juſques ſous nos yeux.

N'eſt-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avouerons des vainqueurs ?
N'oſons-nous diſputer l'empire
Que cet art donne ſur les cœurs ?
Souffrirons-nous que nos ancêtres,
A notre honte, en ſoient les maîtres ?
Vain reſpect qu'il faut étouffer !
Il eſt encor de nouveaux charmes ;
C'eſt même par leurs propres armes,
Que nous pouvons en triompher.

(*a*) Zoroaſtre fut l'inventeur de la magie.

Leurs travaux ont tiré des mines
L'or que nos mains doivent polir ;
Ils ont arraché les épines,
Des fleurs qui reſtent à cueillir.
Diſciple aſſidu ſur leurs traces,
De leurs défauts & de leurs graces
Je tire le même ſecours.
Leur chûte me rend plus ſévére ;
Et l'aſſoupiſſement d'Homere,
M'avertit de veiller toujours.

Vous qu'une aveugle eſtime abuſe ;
Et qu'elle engage trop avant,
N'eſpérez pas contre ma Muſe,
Soulever le peuple ſçavant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proſcrire un Poëme fertile,
Par les Muſes même dicté :
Je viens ſeulement comme Horace,
Rallumer l'eſpoir & l'audace
De ſurpaſſer l'Antiquité.

Si ce noble eſpoir ne nous tente,
L'Art diſparoît de l'Univers :
L'Emulation ſeule enfante
Les grands exploits & les beaux vers.
Moi-même, qui loin du Permeſſe,
Avoûrai cent fois ma foibleſſe,
L'orgueil m'enyvre en ce moment ;
Et je céde à l'inſtinct ſuperbe,
Qui me flate qu'avec Malherbe
Je dois vivre éternellement.

FONTENELLE, par qui l'Eglogue
Etale de nouveaux appas ;
Toi que dans le fin dialogue
Lucien même n'atteint pas.
Toi que la raiſon pure éclaire,
Soutiens-moi contre le vulgaire,
De mon audace trop ſurpris.
Il eſt encor des beautés neuves,
Et j'oſe pour derniéres preuves ;
Le renvoyer à tes Ecrits.

L'ENTHOUSIASME.

ODE

A S. A. S.

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE CONTY.

ENTENS mes vœux, ô Polhimnie !
C'eſt trop me cacher du génie
Les audacieuſes erreurs ;
Viens me frapper d'un trait de flamme ;
Et remplis aujourd'hui mon ame
De tes plus ſublimes fureurs.

Affranchi des timides régles,
Fais-moi prendre l'eſſor des Aigles;
Que tous les yeux en ſoient ſurpris.
Muſe, tu ſçais qu'à mes ouvrages
Il manque encore des ſuffrages,
Que je n'obtiendrai qu'à ce prix.

L'exemple n'a pû me ſéduire;
J'ai craint de me laiſſer conduire
Au gré d'un tranſport indiſcret;
La Raiſon me ſervoit de Phare;
Mais puiſqu'on veut que je m'égare,
Viens m'en apprendre le ſecret.

Je ſens qu'une yvreſſe ſoudaine
Me frappe, me ſaiſit, m'entraîne;
Qu'elle m'offre d'objets divers!
Déja ma raiſon interdite
Me livre au trouble qui m'agite;
Fortune, prens ſoin de mes Vers.

Ainſi que du fils de Laërte
Tous les vents conſpirant la perte,
Confondoient l'art des Matelots ;
Tel, déja voiſin du naufrage,
Je ſuis jetté de plage en plage,
Joüet de la fureur des flots.

Qui pouſſe ma nef vagabonde ?
Je cours tous les périls de l'onde,
Dont Uliſſe même trembla.
Où fuir ? & par quel privilége,
Dieux ! par quel art me ſauverai-je
Et de Charibde & de Scilla.

L'une ſe cache ſous ſa roche,
Où tout nocher qui s'en approche,
Trouve le trépas qui l'attend ;
L'autre dans ſa ſoif renaiſſante
Engloutit la mer mugiſſante
Qu'elle revomit à l'inſtant.

Mais les Zéphirs chaſſent l'orage ;
Des tyrans de l'humide plage
Eole enchaîne le courroux.
Quelles Déeſſes ſe préſentent,
Et par des accords qui m'enchantent,
Rendent le calme encor plus doux.

Semblables à cette immortelle
Qui parut jadis la plus belle
Au Berger fatal aux Troyens :
Viens, diſent-elles d'un air tendre,
Nouvel Amphion, viens entendre
Des chants qui ne cédent qu'aux tiens.

La diligente Renommée,
De tes divins accords charmée,
Juſqu'ici t'eſt venu vanter.
Jouis en paix de ta victoire ;
C'eſt aſſez pour nous de la gloire
De ſçavoir le mieux t'imiter.

Quels chants ! que leur douceur m'engage !
Nimphes, après ce témoignage,
Que mon orgueil va s'enhardir !
Toi, Jalouſie injuſte & baſſe,
Toi dont le vain dépit croaſſe,
Apprens d'elles à m'applaudir.

Mais quelle lumiére imprévûë !
Ce brillant nuage à ma vûë
Offre une autre Divinité ;
Je la reconnois à ſa Lyre,
Et mieux, au reſpect que m'inſpire
Sa majeſtüeuſe beauté.

Polhimnie, un regard ſévére
Semble m'annoncer ta colére ;
Comment ai-je pû t'irriter ?
Ah ! plutôt échauffe, ranime
Cet Enthouſiaſme ſublime
Où je me laiſſois emporter.

Insensé, qu'oses-tu prétendre ?
Cesse, me dit-elle, de prendre
Tes propres erreurs pour mes dons ;
Est-ce trop peu que tu t'oublies ?
Mortel superbe, à tes folies
Tu cherches encor de beaux noms.

Me crois-tu donc une Pithie
De l'Antre de Delphes sortie,
Qu'agite un trouble respecté
Et qui d'une énigme incertaine
Fait l'amusement & la peine
De l'humaine crédulité ?

Veux-tu qu'aux Ménades mêlée,
Et de fureur échevelée,
J'aille errer sur le Citheron ?
Veux-tu qu'approuvant ton délire,
J'abandonne aujourd'hui ma Lyre
Pour la cymbale & le clairon ?

Reconnois l'erreur qui te guide ;
Non, ce n'eſt point moi qui préſide
A ces frénétiques tranſports ;
Et tes chants ne pourront me plaire
Qu'autant que la raiſon ſévére
En concertera les accords.

Ne ſonge qu'à charmer les ſages ;
De tes plus riantes images
Qu'un ſens profond ſoit le ſoutien ;
Et que tes utiles menſonges
Ne reſſemblent point à ces ſonges
Dont le réveil ne laiſſe rien.

Choiſis-toi des matiéres neuves,
Du génie uniques épreuves,
Et ſource des grandes beautés ;
Oſe en arracher les épines,
Et préfére les fleurs voiſines
Aux ornemens trop écartés.

Je ſçais qu'aux rives de l'Alphée,
J'inſpirai jadis un Orphée
Dont on vante plus d'un écart;
Bornée aux courſes de l'Elide,
Sa Muſe d'un objet aride
Se ſauva par un coup de l'art.

Forcé de célébrer ſans ceſſe
Même vertu, pareille adreſſe,
Il cherche un ſecours dans les Cieux;
Au ſtérile honneur de l'Athlete,
Il joint les beautés que lui prête
La louange immenſe des Dieux.

Mais, pourquoi du hardi Pindare
S'impoſer l'exemple bizarre
Sans la même néceſſité;
Et ſe faire dans l'abondance
Une régle de la licence
Permiſe à la ſtérilité!

Il eſt des routes plus ſenſées !
Moi-même je les ai tracées
Au chantre ami de Mécénas ;
Et ſes guirlandes les plus belles
N'offrent que des fleurs naturelles
Qu'il ſemble cueillir ſous ſes pas.

Forme ton goût ſur ſes ouvrages ;
Mais ſi tu veux qu'aux derniers âges
Ta gloire puiſſe parvenir,
Enfante des beautés nouvelles,
Et ſois toi-même un des modéles
Que doive imiter l'Avenir.

Aſpire au mérite ſuprême ;
Mais ne t'applaudis point toi-même
Par des ridicules hauteurs ;
Et dédaigne d'une ame égale
Le poiſon que l'Envie exhale,
Et l'encens des adulateurs.

Tel qu'après un cours difficile,
Ulisse enfin revît son Isle,
L'objet de ses vœux assidus ;
Revois après une erreur vaine
La Raison que je te rameine,
Ingrat, & ne la quitte plus.

PRINCE, toi qu'un goût sûr éclaire,
Tu connois l'orgueil téméraire
Du Peuple du sacré Vallon :
Charmé d'une vaine harmonie,
Tout rimeur donne à son génie
Le nom de Muse ou d'Apollon.

Mais moi, je livre à ta critique
Cette Déesse chimérique
Dont je trace ici les leçons.
Enseigne-moi si je m'abuse :
Ton goût est l'infaillible Muse
Par qui je veux régler mes sons.

Si j'osois franchir ma carriére,
Ici la plus vaſte matiére
A mes vers vient ſe préſenter ;
Cent vertus que ton cœur raſſemble,
Surpriſes de ſe voir enſemble,
Viennent à l'envi me tenter.

Le ſçavoir & l'amour des armes,
Un courage avide d'allarmes,
Mais qui ſçait ſouffrir le repos ;
Une douceur majeſtueuſe,
Sageſſe, ardeur impétueuſe
D'un Philoſophe & d'un Héros.

Réſiſterai-je à cette amorce ?
Je ſens une nouvelle force
Pour ſuivre ce hardi projet ;
Mais bientôt par ta modeſtie,
Ma Muſe ſeroit avertie
De s'en tenir à ſon ſujet.

LA VARIETÉ.

ODE

A MONSIEUR

DESPREAUX.

MUSE qui ſçais mêler l'agréable à l'utile,
Féconde mere des beaux vers ;
Deſcends, régle à ton gré mon ſujet & mon ſtyle,
Et la cadence de mes airs.

Veux-tu que ſur le ton du Bœotique (a) Cigne
Je chante le maître des Dieux,
Cet Etre ſouverain qui fait au moindre ſigne
Obéir la terre & les cieux.

(a) Pindare.

Lui par qui du cahos l'Univers a pû naître :
Sans qui rien ne ſe peut mouvoir,
Impuiſſant ſeulement à créer un autre Etre
Indépendant de ſon pouvoir.

Dois-je ſuivre plutôt ſur les traces d'Homere
Le fier (a) Eleve de Chiron,
Ce Héros dont jadis l'homicide colére
Fatigua la Parque & Caron.

Sous de terribles traits, dans le fracas des armes,
Je ſçaurois peindre la fureur ;
Tranſporter les eſprits au milieu des allarmes,
Et les charmer de leur terreur.

Trop frivole projet ! ſongeons à les inſtruire ;
Avec eux pourquoi m'égarer ?
Je laiſſe à mes rivaux l'honneur de les ſéduire ;
Je ne veux que les éclairer.

(a) Achille.

A tes prudentes loix, ſalutaire morale,
Viens ſeule nous aſſujettir;
Et de nos paſſions démêlant le Dédale,
Enſeigne-nous l'art d'en ſortir.

Peins-nous l'Ambition & la folle Eſpérance
Qui marche toujours ſur ſes pas,
Qui de tout ce qu'elle a laiſſant la jouiſſance,
Court à tout ce qu'elle n'a pas.

Montre-nous l'Avarice, à l'œil ſombre, au teint blême
Ardente à ſe tyranniſer,
Et qui craint follement de perdre le bien même
Dont elle ne veut point uſer.

Mais j'entens le lecteur, dès la premiére ſtrophe,
Qui déja laſſé de ces traits,
Me dit que froid Poëte, & fade Philoſophe,
Je ne l'inſtruis, ni ne lui plais.

Abandonne aux Zénons ta morale glacée,
Dit-il, tu nous dois d'autres sons;
Ou quitte le Parnasse, Eleve du Licée,
Si tu veux donner des leçons.

Pour nous intéresser, fais revivre en tes stances
La docte (a) Amante de Phaon,
Où galant & fleuri, peins-nous les inconstances
De l'amoureux Anacréon.

Heureux cent fois l'auteur avec qui l'on s'oublie,
Qui nous offre un charmant poison,
Et nous associant à sa douce folie,
Nous affranchit de la raison.

Le Plaisir est lui seul le légitime maître
Digne de nous assujettir.
Si le bonheur des Dieux est de voir, de connoître
Celui de l'homme est de sentir.

(a) Sapho.

Volupté, ſi j'en crois tes flateuſes maximes,
Je vais célébrer tes douceurs;
Et le premier ſoumis, je conſacre mes rimes
A te ſoumettre tous les cœurs.

Fidéle ſectateur du ſyſtême d'Horace,
Le préſent va borner mes vœux.
Le ſort à nos plaiſirs a marqué peu d'eſpace;
Il faut ſe hâter d'être heureux.

Voilà ce qui nous plaît, inſenſés que nous ſommes;
Mais, loin ces écrits ſéducteurs;
Si pour ſe faire lire, il faut tromper les hommes,
J'aime mieux manquer de lecteurs.

Dis-moi donc quel ſujet doit fixer mon étude,
Muſe, & m'inſpire un choix conſtant.
Mais ſur le ſtyle encor la même incertitude
Partage mon eſprit flottant.

Dois-je employer la Fable avec la métaphore,
Pour la flûte nommer Sirinx ;
Et ramenant cent noms que le vulgaire ignore
Etre à ſes yeux un nouveau (a) Sphinx?

Ne vaudroit-il pas mieux ſans fable & ſans figure
Mettre mon ſens dans ſon vrai jour,
Tel qu'à l'eſprit inſtruit par la ſeule nature
Il ſe préſentât ſans detour?

C'eſt ainſi que l'aſpect de diverſes maximes
Vient tour à tour m'embaraſſer ;
Juſques au choix des vers, & ſur l'ordre des rimes,
Je trouve même à balancer.

Je ne ſçais ſi je dois par des rimes croiſées,
Conſtruiſant d'abord un quatrain,
Joindre de deux tercets les phraſes repoſées
Dans un terme égal & certain.

(a) Monſtre qui propoſoit des Enigmes.

Tantôt dans chaque ſtrophe, à l'exemple d'Horace,
J'aime un accord moins répété ;
Et qu'après un grand vers elle tombe avec grace
Par un vers plus précipité.

Mais c'eſt trop héſiter, mon doute eſt inutile ;
Suivons tous ces chemins divers ;
L'art eſt de varier ſon ſujet & ſon ſtyle,
Et la cadence de ſes airs.

DESPREAUX, c'eſt à toi que je dois ces maximes ;
Juge ſi je ſuis bien tes loix ;
Dès long-tems j'ai cherché dans tes écrits ſublimes
La régle & l'exemple à la fois.

De l'aveu d'Apollon, je t'adreſſe l'ouvrage
Que ce Dieu vient de me dicter.
C'eſt ainſi qu'honoré déja de ton ſuffrage ;
J'entreprens de le mériter.

LA
REPUTATION
ODE
A MONSIEUR
SAURIN

LOIN, cet harmonieux langage
Né jadis de l'oiſiveté ;
Que la Raiſon hors d'eſclavage,
Brille de ſa ſeule beauté.
Pourquoi s'impoſer la torture
D'une ſcrupuleuſe meſure,
Et du retour des mêmes ſons ?
C'eſt trop ſuivre un art tyrannique,
Dans l'eſpoir du prix chimérique
Qu'on a promis à nos chanſons.

On nous a flatés que la Gloire
Doit avec des traits éclatans,
Graver au Temple de Mémoire,
Nos noms, vainqueurs de tous les tems;
Que nous devons dans nos ouvrages,
Célébrés par de longs ſuffrages,
Survivre à l'Arrêt d'Atropos;
Et que l'Avenir équitable
Honore d'un culte ſemblable
Les Poëtes & les Héros.

Mais, dût ma gloire être ſemée
En tous lieux après mon trépas,
Je mépriſe une renommée
Dont je ne m'appercevrai pas.
Quand la Mort ſourde à la priére,
Nous a de ſa faulx meurtriére,
Porté d'inévitables coups;
De quoi nous ſert un nom ſtérile?
Ce n'eſt plus qu'un bruit inutile,
Qui n'eſt pas même un bruit pour nous.

Oui, la Renommée eſt muette
Pour les peuples des ſombres bords ;
Ni ſes cent voix, ni ſa trompette,
Ne peuvent réveiller les morts.
Les moins fameux, les plus célébres
Habitent les mêmes ténébres,
Que ne percent point nos diſcours.
Therſite & l'invincible Achille,
Homere, & le jaloux Zoile,
Là-bas ſont également ſourds.

D'une eſtime contemporaine,
Mon cœur eût été plus jaloux ;
Mais hélas ! elle eſt auſſi vaine,
Que celle qui vit après nous.
Capricieuſe, téméraire,
Des faux jugemens du vulgaire
Elle ſuit les bizarres loix :
Ce Juge aveugle la diſpenſe ;
Dans ſon inégale balance
La Raiſon eſt preſque ſans poids.

Enfantez des écrits ſublimes,
Dont tout ſoit utile & charmant;
Reconciliez dans vos rimes
La juſteſſe avec l'agrément:
Vous en avez pour récompenſe
Des éloges ſans connoiſſance,
Que la Raiſon n'oſe avoüer;
Tandis que contre leur mérite,
La baſſe jalouſie irrite
Les ſeuls qui ſçauroient les loüer.

En vain les Muſes favorables
Nous placeroient aux premiers rangs;
Toujours de gloire inſatiables,
Nous reſſemblons aux conquerans:
Qu'un ſeul peuple manque à leur chaîne,
L'ambition qui les entraîne,
Leur cache ce qu'ils ont conquis.
Ainſi le refus d'un ſuffrage,
Seul, nous occupe davantage
Que mille ſuffrages acquis.

Loin donc, pourſuites inſenſées
Du frivole Laurier d'Auteur :
N'allons point livrer nos penſées
Au goût incertain d'un Lecteur.
Contens que notre eſprit s'amuſe ;
De ce qu'a produit notre Muſe,
Ne cherchons point un autre prix.
Quoique l'orgueil nous faſſe croire,
C'eſt moins renoncer à la gloire,
Qu'affranchir ſon nom du mépris.

Mais hélas ! ô miſére extrême !
O honte de l'eſprit humain !
Sans ceſſe il ſe dément lui-même ;
La Vérité l'inſtruit en vain.
J'ai beau d'inutile fumée
Traiter ici la Renommée ;
Mon cœur la défend contre moi.
Malgré la Raiſon qui m'éclaire,
J'aime encore cette chimére,
Toute vaine que je la voy.

Toi que de l'humaine foibleſſe,
Dès long-tems la Raiſon inſtruit ;
SAURIN, dont la mâle ſageſſe
Te met au deſſus du vain bruit :
Toujours jaloux de ma mémoire,
Je ſens que l'amour de la Gloire
Ne peut encor que trop ſur moi :
Cher ami, prête-moi des armes
Pour me défendre de ſes charmes,
Ou la mériter comme toi.

LA COLERE.

ODE.

FUYONS ; j'apperçois la Colére ;
De la Raiſon qui nous éclaire ,
Son ſouffle obſcurcit le flambeau ;
Sous ſes pas naît la Perfidie ;
Dans ſa main au crime enhardie
Brille un ſacrilége couteau.

Fuyons loin ; ceux qu'elle enviſage
Bientôt infectés de ſa rage ,
Trament cent projets odieux ;
Nul obſtacle ne les arrête ;
Le fer levé , ni la tempête ,
Ni la voix tonnante des Dieux.

La Pythie au regard farouche,
Quand l'Oracle ſort de ſa bouche,
Et que le Dieu ſaiſit ſon cœur,
Où le (*a*) Coribante terrible
Dans ſon plus grand trouble, eſt paiſible,
Près de leur hideuſe fureur.

C'eſt cette Colére funeſte,
Qui jadis a nourri Thieſte
Du ſang d'un fils qu'elle immola :
Feſtin déteſtable & parjure !
Et qui ſurprit plus la Nature
Que le Soleil qui recula.

Une nuit détruiſit Pergame ;
La Colére alluma la flamme
Qui l'anéantit à nos yeux ;
Et par le ſuccès même accruë,
Elle fit paſſer la charuë
Sur des murs bâtis par les Dieux.

(*a*) Prêtre de Cybelle.

Contente-toi de ces épreuves ;
Mais du venin dont tu t'abreuves,
Monſtre, ne ſouille point mes vers ;
N'y mêle point les traits perfides
De ces Yambes parricides
Qu'Archiloque (*a*) expie aux Enfers.

Que l'Envie à ſon gré m'offenſe,
De ſes traits cruels la Vengeance
N'armera jamais mes diſcours.
Toi, Muſe, qui me fus fidelle,
Si jamais mon dépit t'appelle,
Abandonne-moi pour toujours.

Périſſe la plume inhumaine
Qui, vil inſtrument de la Haine,
Répand un fiel injurieux.
Les beaux vers ont de puiſſans charmes ;
Mais, qu'ils ſont de cruelles armes
Entre les mains d'un furieux !

(*a*) Il fit des Vers contre ſon beau pere qui s'en pendit de douleur.

Un Poëte avide de nuire,
De ceux qu'il s'obſtine à détruire
Trace d'infidéles tableaux ;
Et trop ſûr d'un malin ſuffrage,
Il livre leurs noms, d'âge en âge,
A des mépris toujours nouveaux.

Si quelque dépit nous anime,
Sans le confier à la rime,
Tâchons d'affoiblir ſes tranſports :
Et craignons que notre imprudence
En éterniſant la vengeance,
N'en éterniſe le remords.

LE GOUST.

ODE

A SON ALTESSE

SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

Dis-moi quel eſt ce goût ſolide,
Dont nous oſons tous nous flater;
Sage Muſe, ſers-moi de guide,
En ce que tu me fais tenter.
Avec toi rien ne m'épouvante;
En vain mon ſujet me préſente
Les plus âpres difficultés:
Je connois quels ſont tes miracles,
Et c'eſt du ſein des grands obſtacles
Que naiſſent tes grandes beautés.

Du Vrai la Raiſon nous aſſûre ;
Elle en eſt ſeule le flambeau ;
Le Goût, préſent de la Nature,
Eſt le ſeul arbitre du Beau.
Sous quelque forme qu'il le trouve,
Il le reconnoît, & reprouve
Ce qui pourroit le démentir.
Mais ce goût du Beau, c'eſt peut-être
Moins ce qui nous le fait connoître,
Que ce qui nous le fait ſentir.

Tel que l'Intelligence éclaire
Sur ce qui nous eſt plus caché,
Connoît ſouvent ce qui doit plaire,
Sans ſçavoir en être touché :
Quand de ces beautés dont le prive
Une ſéchereſſe craintive,
L'ignorant ſe laiſſe ſaiſir :
Et content d'un plaiſir paiſible,
Laiſſe au Philoſophe inſenſible
Rendre raiſon de ce plaiſir.

Cependant, aveugle Ignorance,
Du vrai goût ne te flate pas ;
Le raisonnement qu'il devance,
Doit de près marcher sur ses pas.
Soumis à son joug légitime,
Il faut qu'il seconde ou réprime
De trop promtes impressions ;
Et toujours maître du caprice,
Que son secours nous garantisse
D'un plaisir dont nous rougissions.

Quel conseil faut-il que je suive ?
Où trouver cet accord charmant
D'une imagination vive
Et d'un solide jugement ?
Qu'il en est, si l'on les veut croire,
A qui tout auteur de sa gloire
Doit remettre les intérêts !
Chacun s'en croit juge suprême ;
Et souffre à peine qu'à lui-même
On appelle de ses arrêts.

Moi, qui dans mes essais lyriques,
De quelque honneur m'étois flaté,
J'ai vû de ces goûts tyranniques
L'importune diversité.
L'un vouloit que de chaque strophe
La métaphore & l'apostrophe
Fissent le plus grand ornement;
L'autre orgueilleux du nom de sage,
Blâmoit une riante image
Dont j'ornois le raisonnement.

Que votre fougue poëtique
M'offre mille tableaux divers,
Me dit ce censeur Pindarique,
Que choque l'ordre de mes vers.
De la région du tonnerre
Venez courir l'onde & la terre:
Pénétrez aux sombres Torrents.
S'il faut qu'à son goût je réponde,
Il me faudroit un nouveau monde
Pour des écarts encor plus grands.

Mais du ſang froid de ce Chryſippe,
Que mon génie eſt retréci !
Etendez, dit-il, ce principe,
Qui n'eſt pas aſſez éclairci :
Cette figure eſt trop hardie ;
Ici votre Muſe étourdie
De ſon ſujet s'écarte un peu.
Bientôt ſéduit par ſa critique,
Sous la plus exacte logique
Je vais voir mourir tout mon feu.

L'un que le moindre effort fatigue,
Trouve mes écrits un cahos,
Où de ſens vainement prodigue,
Je ſuis trop avare des mots ;
Mais, ennemi plus redoutable,
Un autre au même inſtant m'accable
Par une plus juſte rigueur ;
Ennuyé de mes ſons frivoles,
D'un ſens noyé dans les paroles,
Il me reproche la langueur.

Muſe, dans ces goûts ſi contraires,
Comment trouver la vérité ?
Tes graces, peut-être arbitraires,
N'ont point de réelle beauté ?
Un uſage inconſtant t'entraîne,
Et la Raiſon toujours certaine
Ne t'a point marqué tes ſentiers ?
Mais, non, je ne veux point le croire ;
Ce reproche offenſe ta gloire,
Et flétriroit tous nos lauriers

Dites-moi donc ſur quels ſuffrages
Du ſuccès je puis me flater.
A Seaux aime-t-on tes ouvrages ?
Juſques-là tu dois en douter.
Auprès d'une auguſte Princeſſe,
Avec les Jeux & la Sageſſe
Le goût a choiſi ſon ſéjour :
Minerve unie aux doctes Fées,
Les Euclides & les Orphées,
Sont les Juges de cette cour.

LA NOUVEAUTÉ.

ODE

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE STRASBOURG.

JE ſçai que le rang, la naiſſance,
Que l'Alteſſe, que l'Eminence,
Exigent de juſtes reſpects ;
Mais, SOUBISE, le cœur des Sages
Rend au mérite des hommages
Et plus libres, & moins ſuſpects.

La vertu, le ſçavoir ſublime,
PRINCE, c'eſt ce qu'en toi j'eſtime,
Plus que tes Ayeux, ni ton rang;
Je t'offre mes vers à ce titre;
Le ſuffrage d'un ſûr arbitre
M'eſt plus cher que l'appui d'un Grand.

De tout tems ma Muſe un peu fiére
Dédaigne un travail plagiaire,
Dans une autre langue emprunté:
Loin, ces Poëtes ſans génie,
A qui le Dieu des vers dénie
La gloire de la Nouveauté.

Des Pindares & des Horaces
Suivons plus dignement les traces:
C'eſt en inventant qu'ils ont plû.
Et les imitateurs ſerviles
N'ont dans leurs écrits inutiles
Que le mérite d'avoir lû.

La triſte (*a*) amante de Narciſſe
Ne ſe plaignoit de ſon caprice,
Qu'en répétant ſes propres mots:
Telle eſt l'impuiſſance où nous ſommes,
Toujours muets ſans les Grands-Hommes
Dont nous ſommes les vains échos.

Mais de l'art & de la nature
Ils ont épuiſé la meſure;
Le nouveau nous eſt interdit.
Le croyons-nous? ceſſons d'écrire.
C'eſt aſſez d'apprendre à les lire,
S'il eſt vrai qu'ils nous ont tout dit.

Pourquoi me ſéduire moi-même?
De cet injurieux ſyſtême,
J'entends la Raiſon murmurer.
Juſques à la derniére race
Les doctes Nimphes du Parnaſſe
Auront de quoi nous inſpirer.

(*a*) La Nymphe Echo.

Moliere a réjoui la France
De plus d'un ſujet qu'à Térence
Apollon n'avoit point dicté.
Et par les plus heureuſes veilles,
Les Racines & les Corneilles
Aux Sophocles ont ajouté.

Quoi ! faut-il donc avec ſcrupule
Eviter, d'un ſoin ridicule,
Le beau qu'ils nous ont enlevé ?
Non ; mais qu'à l'art dont on l'employe,
L'Avenir équitable croye,
Que ſans eux nous l'aurions trouvé.

Anime-nous, heureux Génie
Par qui le chantre d'Auſonie
Imita celui d'Ilion ;
A ton gré ta main libérale
Verſe une grace originale
Juſques ſur l'imitation.

Oui, c'eſt toi qui dans la ſatyre,
Même en ce qu'il daigna redire,
Inſpiras l'Horace François;
Il ſemble qu'à ce qu'il imite,
Ajoutant un nouveau mérite,
Il le crée encor une fois.

Dans ce judicieux Critique
Aux traits nouveaux le ſel antique
Se trouve par-tout allié;
Horace, s'il pouvoit renaître,
Lui-même s'applaudiroit d'être
Si dignement aſſocié.

Qu'ai-je dit? Horace lui-même!
Ce mot va paroître un blaſphême
A l'idolâtre Préjugé;
Mais quand la vérité m'éclaire,
Craindrai-je une erreur populaire
Dont la Raiſon m'a dégagé.

Dès qu'un moderne ſçait me plaire,
Il eſt pour moi Virgile, Homere;
Je partage entr'eux mon encens.
C'eſt le beau ſeul que je reſpecte,
Et non l'autorité ſuſpecte,
Ni des grands noms, ni des vieux tems.

L'AMOUR PROPRE.

ODE

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE SOISSONS

DE'MESLONS tous les ſtratagêmes
De l'Inſtinct qui nous guide tous ;
Mortels, nous nous aimons nous-mêmes,
Et nous n'aimons rien que pour nous.
De quelque vertu qu'on ſe pique,
Ce n'eſt qu'un voile chimérique,
Dont l'Amour propre nous ſéduit ;
Je le ſers en voulant m'en plaindre ;
C'eſt lui qui m'engage à le peindre,
Et contre lui-même il m'inſtruit.

Que nos amis, que nos maitreſſes,
Objets apparens de nos vœux,
Ne penſent pas que nos tendreſſes,
Ni que nos vrais ſoins ſoient pour eux.
Nos plaiſirs ſont notre conſtance;
Pourquoi de leur reconnoiſſance
Exigeons-nous l'injuſte honneur?
Que doivent-ils à notre yvreſſe?
Leur bonheur ne nous intéreſſe
Qu'autant qu'il eſt notre bonheur.

Que nos vertus ſont près du vice!
L'intérêt ſeul peut nous mouvoir;
L'homme par goût de la Juſtice
Rarement s'immole au Devoir,
Souvent la clémence eſt adreſſe,
La modération, pareſſe,
L'équité, peur des châtimens.
Cent vertus que l'erreur couronne,
Sont de vains noms que l'orgueil donne
A ſes adroits déguiſemens.

Non, qu'en naiſſant l'homme ne ſente
Diverſes inclinations,
Source unique, ſource conſtante
De ſes diverſes actions;
L'un naît ami de la malice;
L'autre d'un hazard plus propice
Tient un cœur ſage & généreux;
Mais ſa Sageſſe fortuite
N'eſt qu'une vertu ſans mérite,
Un Amour propre plus heureux.

Quelquefois au feu qui la charme,
Réſiſte une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas! cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait;
Sa ſévérité n'eſt que faſte,
Et l'honneur de paſſer pour chaſte
La réſout à l'être en effet.

Sageſſe pareille au courage
De nos plus ſuperbes Héros !
L'Univers qui les enviſage,
Leur fait immoler leur repos.
Qu'un moment leur cœur magnanime
Perde ces témoins dont l'eſtime
Les ſoutenoit dans le danger ;
Je crains qu'alors il ne rachette
Par une lâcheté ſecrette
Des jours qu'il n'oſoit ménager.

Vous, rares au ſiécle où nous ſommes,
Grands, que vos bienfaits font nommer
L'Amour, les délices des hommes,
Vous flatez-vous de les aimer ?
Des heureux qu'il vous plaît de faire,
Vous attendez votre ſalaire ;
Vous voulez régner ſur les cœurs ;
Votre avare magnificence
Par les faveurs qu'elle diſpenſe,
S'achette des admirateurs.

Ainſi leur intérêt ſçait prendre
Un dehors ſenſible, empreſſé :
Mais nous, ne croyons pas leur rendre
Un amour déſintéreſſé,
Malgré leur attente déçûë,
L'orgueil, d'une grace reçûë
Ne ſoutient qu'à regret le faix ;
Et par la plus tendre apparence,
Notre ingrate reconnoiſſance
En veut à de nouveaux bienfaits.

En vain ce ſévére Stoïque,
Sous mille défauts abbatu,
Se vante d'une ame héroïque,
Toute voüée à la vertu.
Ce n'eſt point la vertu qu'il aime ;
Mais ſon cœur yvre de lui-même
Voudroit uſurper les Autels ;
Et par ſa ſageſſe frivole,
Il ne veut que parer l'Idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Juſqu'où l'Amour propre s'égare !
Souvent, aveugle en ſon deſſein,
Il nous arme d'un fer barbare
Qu'il tourne contre notre ſein.
Caton d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharſale
Eût ſouffert que Rome pliât ;
Mais incapable de ſe rendre,
Il n'eût pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

Quel eſt donc le fruit que j'eſpére,
En traçant ces exemples vains ?
L'orgueil ſera-t-il moins le pere
Des fauſſes vertus des humains ?
Non, nul art ne s'en rend le maître ;
C'eſt notre mobile, notre être,
Tous nos déſirs lui ſont ſoumis.
Attachez, s'il ſe peut, au crime
L'applaudiſſement & l'eſtime,
La Vertu n'aura plus d'amis.

Toi, qui dois aux vertus fardées
Livrer des combats assidus,
Docte BRULART, *dans ces idées*
Ne crois pas les Saints confondus.
Je connois la source éternelle
D'où coule une vertu réelle,
Et j'en respecte en toi l'effet:
Mais j'ai peint de notre ame impure,
Ce qu'elle tient de la nature,
Et non, ce que la grace en fait.

L'AMOUR.

ODE

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE COISLIN.

COISLIN, qui ſçais unir aux plus hauts avantages
L'amour & le goût des beaux Arts ;
Tu n'es point de ces Grands qui liſant nos ouvrages,
Craindroient d'avilir leurs regards.

Mes vers ſoutiendront mal ton goût héréditaire,
Prompt arbitre de nos écrits.
Mais par le zéle au moins mon tribut doit te plaire,
Si le zéle y met quelque prix.

AMOUR, tant célébré par tes lâches eſclaves,
Trop cher ennemi des mortels,
Ceſſe enfin d'uſurper, pour prix de tes entraves,
Et notre encens & nos Autels.

Ou plutôt, homme vain, qui toi-même te bleſſes,
Pour de paſſagéres beautés,
C'eſt trop, adorateur de tes propres foibleſſes,
En faire des Divinités.

Quand l'âge t'affranchit de la premiére enfance,
Et vient t'amener la Raiſon;
Ton cœur cherche contr'elle à ſe mettre en défenſe,
Et lui marque une autre ſaiſon.

Ton mépris la renvoye à la froide vieilleſſe,
En toi tu la crois un défaut;
Et livrant au plaiſir une ardente jeuneſſe,
Tu crains d'être ſage trop tôt.

Tu choisis au hazard pour l'objet de ton culte
Des attraits, des yeux suborneurs,
A qui tu vas des Dieux que ta folie insulte
Prostituer tous les honneurs.

Avec quel zéle on fait à ces yeux qu'on adore,
Cent sacrifices empressés!
Dans la fureur de plaire, un amant craint encore
De ne s'avilir pas assez.

Est-il pénible effort, téméraire entreprise,
Où n'engage un amour flateur?
De son propre pouvoir la Déesse surprise
Rit souvent de l'adorateur.

Qu'elle attende pourtant, il deviendra son maître,
S'il peut à son tour l'attendrir;
On la verra lui rendre, & sans effet peut-être,
Tout l'encens qu'il lui vient d'offrir.

Le dégoût des amans naît de ces biens frivoles,
Dont l'attente fait tout le prix;
Bientôt d'adorateurs ils deviennent Idoles,
Et leur culte devient mépris.

Cependant du récit de ces feux idolâtres
Tous les esprits sont enchantés;
C'est le seul art de plaire, & de tous nos théatres,
Il fait les uniques beautés.

Eh! combien à l'amour éleva de trophées
La Scene (a) au magique pouvoir,
Où l'on voit les Héros transformés en Orphées
Chanter jusqu'à leur désespoir!

Là, sous les noms honteux d'erreur & de foiblesse,
Notre devoir est combattu,
Les Dieux par leur exemple, y sont à la jeunesse
Un scrupule de la vertu.

(a) L'Opera.

Mais, dit-on, Melpomene en ſon art plus exacte,
Aſpire à notre inſtruction :
Projet qu'elle dément elle-même à chaque Acte,
En faveur de la paſſion.

Elle mêle l'Amour aux fureurs de la guerre :
Elle attendrit l'ambitieux ;
S'il veut ſe faire un nom & conquerir la terre,
C'eſt pour l'offrir à deux beaux yeux.

Il régle ſes exploits au gré d'une maîtreſſe,
L'Amour eſt ſon objet conſtant ;
Et ſon plus noble effort devient une baſſeſſe,
Par le vil prix qu'il en attend.

Ainſi de nos Auteurs, gravement libertine
La Muſe s'épuiſe en beaux mots ;
Et chez eux la beauté fait ſeule l'Héroïne,
Comme l'Amour fait le Héros.

Où donc eſt cette Muſe en nos jours inconnuë ?
Qui doit purger les paſſions ?
La nôtre les irrite, & préſente une nuë
Aux vains déſirs des Ixions.

Souvent un jeune cœur qu'épouvantoit l'obſtacle,
Ou le danger même d'aimer,
Perd cette heureuſe crainte, & de tout le ſpectacle
N'apprend qu'à ne plus s'allarmer.

Juſques-à quand veut-on ſous d'imprudentes Fables,
Nous cacher un nouvel écueil,
Et donnant de beaux noms à des penchans coupables,
Changer le remords en orgueil?

C'eſt trop prêter au vice un appui mercénaire,
Auteurs, ceſſez de l'appuyer;
Et par la vertu ſeule eſſayez de nous plaire,
Ou bien oſez nous ennuyer.

Ainſi, ſage un inſtant, trahi par une belle,
Parla le vieux rimeur Damon,
Qui le moment d'après, aux pieds de l'infidelle,
Démentit tout ce vain ſermon.

Ce qu'a fait le dépit, Amour, tu le renverſes :
Nous changeons à tous les momens.
Sans principe certain, nos paſſions diverſes
Font nos divers raiſonnemens.

L'OMBRE DU MARQUIS DE ROQUELAURE.

ODE.

TOI, (*a*) qui d'une ardeur empressée
Sers le maître de l'Univers,
Prend tes aîles, ton caducée ;
Vole, & va t'ouvrir les Enfers.
Cherche l'Ombre de Roquelaure ;
D'un ami qui le pleure encore,
C'étoit la plus chere moitié ;
Va, ce seul espoir me soulage,
Va lui porter le tendre hommage
Que lui rend ma triste amitié.

(*a*) Mercure.

Pénétre à ces heureux rivages
Que du Léthé lavent les flots ;
C'eſt-là, ſous d'éternels ombrages
Qu'il erre parmi les Héros.
Né pour ſuivre les pas d'Alcide ;
A l'aſpect du fer homicide
Jamais ſon ſang ne s'eſt glacé ;
Brave, prudent ſans artifice,
Au milieu d'Achille & d'Uliſſe
Rhadamante l'aura placé.

O valeur, Don des grandes ames,
Vertu digne de nos autels,
Rarement de tes pures flammes
Tu viens embraſer les Mortels !
L'un s'expoſe pour fuir la honte,
En téméraire l'autre affronte
Un danger qu'il ne connoît pas ;
Un autre armé par la Furie,
Périt ſans ſervir ſa patrie,
Et perd ſa vie & ſon trépas.

Une valeur plus magnanime
Seule mérite un si beau nom ;
Les Sages n'accordent d'estime
Qu'au Devoir & qu'à la Raison.
J'en atteste la Grece & Rome,
Pour perdre la vie en grand-homme
Il en faut connoître le prix ;
Et quelquefois le vrai courage
Veut que le Héros la ménage,
Sans craindre un aveugle mépris.

Ami dont je n'étois pas digne,
Et que les Dieux m'ont enlevé,
C'est ta valeur que je désigne,
Ton cœur si souvent éprouvé.
D'une ame au Devoir asservie,
Sentant tout le prix de la vie,
Tu bravas mille fois la Mort ;
Et la recevant sans allarmes,
D'un succès qui trahit nos armes
Ta vertu fit rougir le sort.

Pourquoi donc n'eſt-il point au nombre
Des plus mémorables Guerriers ?
Mercure, ſans trouver ſon Ombre,
Tu parcours ces bois de lauriers,
Quitte-les, & change de route :
Va, tu le trouveras ſans doute
Entre les amis généreux ;
Oui, mon cœur me le perſuade,
Oreſte, Théſée & Pilade
Charmés, le retiennent entr'eux.

Non ; je vois quel charme l'attire.
Par les Poëtes entraîné,
Il oublie au ſon de la Lyre
Le rang qui lui fut décerné.
Exempt du faſte militaire,
Il aime mieux entendre Homere,
Et ſes ſublimes fictions,
Que d'aller en Ombre plus fiére
Enchanter la troupe guerriére
Du récit de ſes actions.

Laiſſe le Chantre de la Grece,
Ami, pour m'entendre un moment;
Ces vers que t'offre ma tendreſſe
Sont mon plus doux ſoulagement.
Je réjouis le triſte Empire
Par cet éloge que m'inſpire
Le ſeul plaiſir de le donner;
Et pour toi d'autant plus utile
Que d'aucun intérêt ſervile
On ne pourra le ſoupçonner.

THALIE.

ODE

A MONSIEUR

DE C***

EST-CE un ſonge, ou l'effet d'une aimable folie ?
J'erre dans le ſacré Vallon.
Avec un ris malin, je viens de voir Thalie
Prendre la Lyre d'Apollon.

Près d'elle ont accouru le Faune & le Satyre
Mêlés aux doctes Nourriçons ;
Je vois qu'impatiens ils s'apprêtent à rire
De la nouveauté de ſes ſons.

Je l'entends, écoutons. Le sérieux Pindare
Dès le prélude s'est enfui;
Mais Horace demeure, & si son goût s'égare
Je veux bien errer avec lui.

✣

Jusqu'ici dans mes jeux, sous un masque sincére,
J'osai, dit-elle, vous jouer:
Dieux, Héros & mortels, aujourd'hui moins sévére,
Je vais, s'il se peut, vous louer.

✣

Ma Lyre, commençons par le Maître du monde,
Chante la gloire de ses feux;
Jupiter a rempli le Ciel, la Terre & l'Onde
De ses prodiges amoureux.

✣

Satyre, Aigle, Serpent, Cigne aux brillantes aîles,
Ou Taureau traversant les flots,
Cent fois il a daigné sous cent formes nouvelles,
Peupler le monde de Héros.

✣

Redoublons nos efforts ; que notre art se déploye
Pour ces Dieux bravant le trépas ;
Qui se firent blesser aux Campagnes de Troye,
Pour l'Epouse de Ménélas.

✣

Au défaut de leur force, au moins leur artifice
Servit le courroux de Junon ;
Les Dieux enfin vainqueurs par le secours d'Ulisse,
Virent les cendres d'Ilion.

✣

Chantons les pleurs d'Achille & sa colére oisive
Qui se plaît à voir tout périr ;
Il n'eut pas pour les Grecs, comme pour sa Captive
La foiblesse de s'attendrir.

✣

Le sage Agamemnon par le sang de sa fille
Calma les Dieux trop obéis :
Mais content, à leurs loix d'immoler sa famille,
Sçut leur refuser (a) Chrizeis.

(a) Esclave d'Agamemnon.

✣

Chantons l'adroit (a) vainqueur du crédule Cyclope,
Lui qui loin d'Itaque pouſſé,
Fut par ſes vœux ſecrets fidéle à Pénélope
Juſqu'entre les bras de Circé.

Que ne loüerois-je point ! Vous qui de l'Ebre au Gange
Allez répandre la terreur,
Superbes conquerans, recevez la louange
Duë à votre noble fureur.

Gardez-vous de ſouffrir que l'Equité timide
Mette un frein à vos paſſions ;
Méritez par la force une gloire ſolide,
Pareille à celle des lions.

Juſte effroi des mortels, que tout ce qui reſpir
Tombe tremblant à vos genoux ;
Et Rois de l'Univers, de votre vaſte Empire
N'affranchiſſez jamais que vous.

(a) Uliſſe.

Mais vous, de qui l'esprit va sonder la nature,
Philosophes audacieux,
Qui du Monde imparfait corrigeant la structure,
Donneriez des avis aux Dieux.

✲

Avec nous des humains partagez les hommages;
Vous avez droit à leurs Autels:
Les Dieux sont les puissans, mais vous êtes les sages,
S'il en est parmi les Mortels.

✲

Tu ris Anacréon! cette vaine sagesse
Ne vaut pas tes égaremens.
Tu veux donc qu'à ton gré je célébre l'yvresse
Et des buveurs & des amans.

✲

Buveurs, brisez le joug d'une raison trop fiére;
Eteignez son triste flambeau;
D'autres enseignent l'art d'augmenter sa lumiére,
Mais l'art de l'éteindre est plus beau.

✲

Vous, amans, méritez les faveurs de vos belles,
Mais contens de les espérer,
Même en les demandant, craignez d'obtenir d'elles
Un bien plus doux à désirer.

Enyvrés d'un souris, charmés d'un regard tendre,
Immolez tout à deux beaux yeux :
Dans les piéges flateurs qu'Amour daigne vous tendre
Osez vous préférer aux Dieux.

Mais ces douces erreurs, votre plus cher partage
Nous appartiennent comme à vous :
Mortels, les Dieux prudens ont gardé l'avantage
D'être à leur choix sages ou fous.

Quel Dieu n'a point aimé ! jusques dans ces retraites
L'Amour fait sentir ses douceurs :
Et je pourrois chanter les intrigues secrettes
Des fameuses Vierges mes sœurs.

D'un (*a*) frere trop preſſant la chaſte Calliope
Jadis partagea les amours,
Et lui donna ce (*b*) fils qui ſur le mont Rhodope
Charmoit les lions & les ours.

✣

Il n'en eſt point de nous que quelque amour n'amuſe
Au gré de l'enfant de Paphos;
Sapho pouvoit bien être une dixiéme Muſe,
Les neuf autres ſont des Saphos.

✣

C'eſt fait; j'ai mérité tous les honneurs lyriques,
Et j'ai joint ſur un nouveau ton,
Aux fineſſes d'Horace, aux écarts Pindariques
Les images d'Anacréon.

✣

** * * qui ſçais l'art de ces ris Philoſophes*
Dont un ſage fut ſi vanté,
Dis-moi, ſi l'ironie hazardée en ces ſtrophes
Egaye aſſez la vérité.

(*a*) Apollon. | (*b*) Orphée.

✣

Agréable censeur de l'humaine folie,
D'un mot tu sçais la dévoiler ;
Heureux ! si j'avois sçû faire parler Thalie
Comme tu l'aurois fait parler.

LES VŒUX.

ODE.

O Dieux ! trop fatigués des ridicules vœux
Que vous fait l'humaine ignorance,
Vos graces quelquefois nous rendent malheureux;
Vous nous exaucez par vengeance.

Je ne veux point de vous ces hautes dignités
Que notre ambition dévore,
Où ſouvent, ſous l'eſpoir d'être plus reſpectés
Le Mépris nous ſuit mieux encore.

Vous m'éclairez aſſez pour mettre au rang des maux
Les dons même de la victoire :
Un nom à ſoutenir coûte mille travaux;
C'eſt un lourd fardeau que la gloire.

Que je n'habite point ces ſomptueux Palais
Où l'inquiétude nous brave,
Où le maître apparent d'un peuple de valets
N'en eſt en effet que l'eſclave.

Je vois les noirs chagrins voler ſous ces lambris
Qu'a taillé l'adroite Sculpture.
O Dieux ! préſervez-moi d'être riche à ce prix;
Conſervez-moi ma vie obſcure.

Heureux, cent fois heureux, ſi de votre bonté
J'obtiens les biens que je déſire !
Un cœur pur, un ſens droit, une ferme ſanté,
Du vin, des amis, & ma Lyre.

THEMIS.

ODE.

NOMBREUX accords, hautes penſées,
Uniſſez pour moi vos attraits ;
Et ſervez les fureurs ſenſées
Qui m'ont conduit dans ce Palais.
J'y vois une auguſte Déeſſe
De qui la droite vengereſſe
Fait briller un glaive tranchant ;
Dans ſa gauche eſt une balance,
Que ni fraude, ni violence
Ne forcent au moindre penchant.

C'eſt Themis ; oui, c'eſt elle-même.
Orné de l'éclat le plus beau,
Son front porte ce diadême
Que l'Erreur prend pour un bandeau.
Pour elle la Nuit eſt ſans ombre,
Et le cœur même le plus ſombre
A ſon œil ne peut échapper ;
Il veille à tout ce qu'elle peſe,
Et la ſeule Raiſon l'appaiſe
Ou la détermine à frapper.

Devant elle ſont les Annales
Des Oracles qu'elle a tracés,
De faux ſens, de gloſes vénales
Par la Raiſon débarraſſés:
Les Loix, appui de l'Innocence
Frein redouté de la Licence,
Sages Limites de nos droits;
Du repos ſources délectables,
Au foible, au puiſſant reſpectables,
Souveraines même des Rois.

Juſtice, voilà donc ton Temple!
Injuſtes, coupables, tremblez;
Tous ces Sages que je contemple
Sont ſes Miniſtres aſſemblez.
Au gré de Themis implorée,
L'orphelin, la veuve éplorée
Vont dépouiller l'uſurpateur;
Et l'Innocence enfin paiſible,
Va la voir d'un glaive infaillible
Frapper ſon calomniateur.

Mais quelle lumiére imprévûë
Etonne mes yeux déſillés !
Dois-je m'en fier à ma vûë ?
Des lieux ſi ſaints ſont-ils ſouillés ?
J'ai cru voir entre ces Miniſtres
Se placer des guides ſiniſtres :
L'Egard & la Prévention,
Que ſuivent l'aveugle Ignorance,
La pareſſeuſe Indifférence
Et la perfide Ambition.

Juges, plus jaloux de vos titres
Que du devoir de vos emplois,
Prendrez-vous de ſi faux arbitres
Pour les Interprétes des Loix ?
Quand la Raiſon veut vous conduire
Votre erreur pour vous mieux ſéduire,
Eteint ſon importun flambeau.
Haine, Amitié, tout vous impoſe ;
Tel même dont l'amour diſpoſe
Voit tout à travers ſon bandeau.

Quoi ! notre vie & nos fortunes
Dépendent-elles de leur voix ?
De quelles frayeurs importunes
Me saisit tout ce que je vois !
Mais non, des Juges vénérables,
Aux passions invulnérables,
Sont les remparts de l'Equité ;
Eux dont la sage indépendance,
Dont le sçavoir & la prudence
Arme & régle l'intégrité.

En vain l'Erreur impérieuse
Brigue ici d'injustes succès ;
Vigilance laborieuse
Vous lui défendez tout accès.
Si l'injustice couronnée
Voit l'innocence soupçonnée
Tomber quelquefois sous ses coups,
C'est le triste destin des hommes ;
Foibles, imparfaits que nous sommes,
Il n'est rien de pur parmi nous.

LA LOUANGE.

ODE

A MONSIEUR L'ABBE'

DE CAUMARTIN.

AUTEURS, quel motif nous inſpire,
Et dans l'art dangereux d'écrire
Quelle fin nous propoſons-nous ?
C'eſt la louange, c'eſt l'eſtime ;
Nul intérêt ne nous anime
Si vivement qu'un prix ſi doux.

Que le public de ſes ſuffrages
Honore à l'envi nos ouvrages,
Contens de les voir encenſer,
Malgré l'indigence importune,
Nous pardonnons à la Fortune
De ne les pas récompenſer.

Mais auſſi l'orgueil d'un Poëte
De cette eſtime qu'il ſouhaite
Souvent ſe flate imprudemment ;
Ses déſirs ſont ſon imprudence,
Et plus ils ont de violence,
Plus ils le trompent aiſément.

Ecoutez ce Rimeur ſuperbe
Qui croit comme un autre Malherbe,
De l'oubli ſauver les grands noms :
Il va chanter des vers qu'il aime,
Et d'abord vous prévient lui-même
Sur le mérite de ſes ſons.

Nouveaux, ils charment Fontenelle ;
Grands, Geneſt les prend pour modéle ;
Ils ont déſarmé Deſpréaux ;
Délicats, la Cour les admire ;
Ils ſont enfin, s'il l'oſe dire,
Le déſeſpoir de ſes rivaux.

A chaque mot la folle joye
Sur ſon viſage ſe deploye,
D'orgueil ſes yeux ſont enflammés ;
Dans cet enthouſiaſme étrange,
Parlez, tout lui paroît loüange,
Taiſez-vous, il vous croit charmés.

Mais ſi la critique maligne
D'un encens dont il ſe croit digne
Entreprenoit de le priver,
Bientôt s'échappant en murmures ;
Il défendra par des injures
Les défauts qu'on veut lui trouver.

Qui condamne ſes phraſes baſſes,
Méconnoît les naïves graces ;
Qui le trouve obſcur, eſt peſant ;
Au gré de ſa fierté groſſiére,
Qui le critique, eſt ſans lumiére,
Qui le raille, eſt mauvais plaiſant.

Il fait mieux ; l'orgueil qui l'inſpire
Dans l'applaudiſſement admire
La force de la vérité ;
Et dans la cenſure, il s'irrite
De voir, où contre le mérite
Peut aller la malignité.

Ainſi ſa ridicule Muſe
Livrée à l'erreur qui l'abuſe
De l'art oſe uſurper le prix,
Et croit dans ſon yvreſſe extrême
Avoir l'eſtime de ceux même
Qui n'ont pû cacher leur mépris.

Craignons une yvreſſe ſemblable
Qui nous rend en ſecret la fable
De nos malins admirateurs ;
Et faiſons-nous des régles ſages
Pour diſcerner les vrais ſuffrages
Des applaudiſſemens flateurs.

Preſſons celui qui nous écoute
De nous montrer la ſûre route,
S'il nous ſent dans l'égarement :
Mais prenons garde à l'impoſture ;
L'air dont on s'offre à la cenſure
Souvent mendie un compliment.

Dans une ſage défiance
Etudiez la contenance
De vos auditeurs curieux.
Qui craint les loüanges frivoles
Se fie au ton plus qu'aux paroles,
Et moins à la bouche qu'aux yeux.

Obſervez que tel qui ſe laſſe
D'un ouvrage froid & ſans grace,
S'efforce à paroître attentif,
Et quelquefois par bienſéance
Veut réparer un long ſilence,
D'un applaudiſſement tardif.

Les expreſſions affectées
Des loüanges trop concertées
Sont rarement celles du cœur.
Un mot que le plaiſir anime,
Nous eſt un garant de l'eſtime,
Plus ſûr que tout l'art d'un flateur.

Enfin les écrits que l'on goûte
Intéreſſent qui les écoute
A les rendre encor plus parfaits;
Un peu de critique aſſaiſonne
Les éloges que l'on nous donne;
Les plus entiers ſont les moins vrai.

CAUMARTIN, mon orgueil timide
Craint cette loüange perfide
Dont ſe repaiſſent mes rivaux:
Que par toi la Raiſon m'éclaire,
Et par ta critique ſincére,
Sauve-moi des éloges faux.

L'ORGUEIL POETIQUE.

ODE

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE D'AVRANCHES.

OUI Génie, enfin trop ſuperbe,
Qui toujours prêt à t'encenſer,
A côté même de Malherbe
En ſecret oſes te placer.
Sçache à quel excès ridicule
Ton amour propre trop crédule
Te fait ſans ceſſe t'oublier :
Deſcends du ſommet du Parnaſſe ;
Ma raiſon malgré ton audace
Entreprend de t'humilier.

Rappelle ces momens ſtériles
Où, dans un tranſport convulſif,
De cent mouvemens inutiles,
Tu hâtes un ſens trop tardif :
Après une pénible attente,
Si quelquefois il ſe préſente,
Ce n'eſt point un fruit de ton art ;
Tu ne ſçais ce qui le fait naître ;
Le beau qui s'offre, ſemble n'être
Qu'un heureux préſent du hazard.

Mais, de ce hazard ſans mérite,
C'eſt peu que ton ſens ſoit le fruit ;
Un trouble plus honteux t'agite
En cherchant un mot qui te fuit.
Joüet de la rime rebelle,
Que de termes t'arrache-t-elle,
Que ton dépit même dément !
Ou, tu ſouffres qu'on t'applaudiſſe
D'une beauté qu'à ſon caprice
Tu dois plus qu'à ton jugement.

Qui peut fonder ton arrogance ?
Je t'entends, ſuperbe ; tu crois
Pouvoir malgré ton impuiſſance
Te faire au moins honneur du choix ;
Mais aveugle ſur tes penſées
Les plus vaines, les moins ſenſées
Ont cent fois ſurpris ton amour ;
Pour prendre la derniére place,
Souviens-toi de ce que j'efface,
Non de ce que je mets au jour.

N'y dois-je rien à la critique
D'un ami ſincére, éclairé,
Sans qui l'yvreſſe poëtique
Dès long-tems t'auroit égaré ?
Par toi ſeule, incertain de plaire ;
Il n'eſt pas juſques au vulgaire
Qui ne te prête quelque appui ;
Et ſouvent tes fautes repriſes
Par tel cenſeur que tu mépriſes,
T'abaiſſent au deſſous de lui.

Parle, il eſt tems que tu t'excuſes
Du faſte outré de tes écrits.
Cette fierté ſied bien aux Muſes,
Des vers elle augmente le prix ;
Seule elle y met les traits ſublimes,
Par elle, dis-tu, ſur nos rimes
Un feu plus vif eſt répandu.
Prétexte d'un eſprit qui s'aime,
Et qui veut s'enyvrer lui-même
De tout l'encens qu'il ſe croit dû.

Nouveau Narciſſe que conſume
L'amour de ta propre beauté,
Qu'un effort prudent t'accoutume
A te voir du mauvais côté.
Juge aſſidu de ta foibleſſe,
Réſiſte, oppoſe-la ſans ceſſe
A l'inſtinct qui te fait la loi ;
Et laiſſe à la Raiſon plus ſage
Prononcer l'humble témoignage
Que mes écrits tendront de toi.

Avouë à la future race,
Si juſques-là vont tes accords,
Qu'il fut mille Auteurs dont l'audace
Paſſa de bien loin tes efforts;
Que tu voyois de la barriére
Des Athletes dans la carriére,
Contre qui tu n'oſois lutter;
Et que par des routes nouvelles,
D'autres s'élevoient où tes aîles
Refuſérent de te porter.

De mes téméraires ſaillies
Je reconnois enfin l'abus;
J'abjure aujourd'hui les folies
Des fiers Eleves de Phœbus,
Stérile artiſan de paroles,
J'ai honte des lauriers frivoles
Dont moi-même j'ai ceint mon front;
Et ſi déſormais je me louë,
Eloges que je déſavouë,
Soyez mon éternel affront.

Mais de ce langage peut-être,
Ma fierté va groſſir ſes droits.
Quelle gloire de ſe connoître,
Me crie une ſecrette voix !
C'eſt-là le ſçavoir le plus rare,
Et qu'aux Auteurs le Ciel avare
A le plus ſouvent refuſé.
Ah ! je connois le ſtratagême ;
Et la modeſtie elle-même
N'eſt que notre orgueil déguiſé.

Toi qui déments cette maxime,
HUET, tu peux la cenſurer ;
Objet de la publique eſtime,
Toi ſeul, tu parois t'ignorer.
Tes talens, ton ſçavoir extrême,
Prodige aux yeux des Sçavans même ;
Pour toi ne ſont point un écueil ;
Et de ces piéges garantie,
Il ſemble que ta modeſtie
Naiſſe des ſources de l'orgueil.

L'AVEUGLEMENT.

ODE

Faite à l'occaſion des fautes qui s'étoient gliſſées dans la ſeconde Edition.

DE la nuit frere tyrannique,
Aveuglement, mon œil Stoïque
Sans ſe plaindre encor t'a ſouffert.
J'ai triomphé de mes allarmes,
Et je n'ai point trempé de larmes
Le voile dont tu m'as couvert.

Non, que ce malheur légitime,
Expiât en moi quelque crime,
Ou punît d'injuſtes déſirs.
Nouveau (*a*) Tireſie, à faux titre,
Ai-je fait, indiſcret Arbitre,
Rougir Junon de ſes plaiſirs?

(*a*) Tireſie décida pour Jupiter contre Junon dans une diſpute qu'ils eurent enſemble.

Ce n'eſt plus pour moi que l'Aurore
De ſes couleurs enrichit Flore ;
Tout échappe à mes yeux, tout fuit.
Phœbus du haut de ſa carriére
Ne m'accorde qu'une lumiére
Preſqu'auſſi triſte que la nuit.

Ces objets enchanteurs des ames,
Ces yeux, ſources des tendres flammes,
Aux miens n'étalent plus d'attraits ;
L'Amour que vainement j'implore,
Contre l'ennui qui me dévore
Ne ſçait plus où prendre des traits.

Amour propre, eſt-ce une impoſture !
Je me flatois que la Nature
M'avoit doué d'un eſprit vif ;
Mais dans ma ſombre inquiétude,
Une éternelle incertitude
Retient mon enjouement captif.

Dan

Dans les yeux je ne puis plus lire
Ce que je dois ou taire ou dire,
Secours qui nous ſert mieux que l'art.
Et mes diſcours n'ont plus pour guides
Que des réflexions timides
Où les Graces n'ont point de part.

Le Pere du commerce aimable,
Dieu qu'à tort oublia la Fable,
Le ſage, le prompt A-propos,
Ce Dieu par qui ſeul tout peut plaire,
L'a banni de ſon ſanctuaire,
Séjour unique des bons mots.

De la ſociété vivante,
Une, moins vive & plus ſçavante,
Nous dédommage quelquefois :
Morts célébres, l'Honneur des âges,
Vous revivez dans vos Ouvrages ;
Où vous nous inſtruiſez ſans voix.

Oui, de l'étude opiniâtre
De ces grands Morts qu'on idolâtre,
J'aurois fait mon plus doux emploi ;
Mais puis-je aujourd'hui l'entreprendre ?
Aux yeux seuls ils se font entendre ;
Hélas ! ils sont muets pour moi.

Eh bien, Aveuglement funeste,
Est-ce assez ? Quel supplice reste
Que par toi je n'aye éprouvé ?
Mais, malgré cette violence,
J'ai dévoré dans le silence
Le fiel dont tu m'as abreuvé.

Je venge une plus vive injure ;
Aux yeux de la race future
Tu m'as fait altérer mes Vers ;
Et pour un Poëte sensible
Ce nouveau mal est plus terrible
Que la chûte de l'Univers.

Sous la preſſe ſcandaliſée
Par toi l'Erreur autoriſée
Des mots François en fait d'Hebreux ;
Les lettres au hazard s'y rangent,
Et d'un ſens certain qu'elles changent
Font un ſens faux ou ténébreux.

(a) Ces loix par la raiſon tracées,
Ce bel Art par qui nos penſées
Aux yeux ne ſe confondent point ;
Qui rangeant diverſes parties
Par le même ſens aſſorties,
Les diviſe enſemble & les joint.

Ces régles par toi violées,
De mes phraſes mal démêlées
Rendent tous les rapports obſcurs ;
Et ces guides ſi néceſſaires,
Dans mes Vers, guides téméraires,
Trompent les Lecteurs les plus ſûrs.

(a) La ponctuation.

Entens ces Vers ſans harmonie,
Victimes de ta tyrannie,
Qui te redemandent des pieds;
Et dans leurs démarches mal ſûres,
Par trop ou trop peu de meſures
Egalement eſtropiés.

Plus l'Harmonie a de quoi plaire,
Et plus l'oreille avec colére
Se révolte contre un faux ton:
Les Vers ſont enfans de la Lyre;
Il faut les chanter, non les lire;
A peine aujourd'hui les lit-on.

Combien ignorant nos maximes,
Du repos du vers & des rimes
Rompent le charme ſéducteur!
Oui, mon oreille poëtique
Redoute un injuſte critique
Encor moins qu'un mauvais Lecteur.

Stupide avorton de l'école,
Il ne ſçait point à la parole
Donner des tons ingénieux.
Faut-il marcher ? il ſe repoſe,
Et change en languiſſante proſe
Le vers le plus harmonieux.

Ainſi ce groſſier ſymphoniſte
Qui des tendres airs de Baptiſte
N'a jamais ſenti les beautés,
En feroit, ſous ſes doigts barbares,
Des airs qui paroîtroient bizarres
Aux Graces qui les ont notés.

Mais d'un nouveau crime, ma Muſe
Pour ſe juſtifier t'accuſe
A mon ſiécle, aux ſiécles ſuivans;
C'eſt toi ſeul qui me l'as cachée,
Cette orthographe relâchée
Qui m'avilit aux yeux ſçavans.

Par toi, quel ſoupçon d'ignorance !
De l'Ygrec introduit en France
J'ai maſqué l'iambe étonné.
Quel Wiſigot ou quel Wandale
Eût fait d'un ſemblable ſcandale
Frémir le peuple endoctriné ?

J'ai dépoüillé de l'H antique
L'Enthouſiaſme poëtique
Parmi nous naturaliſé ;
Et dans mes pages réfractaires,
Privé de ſes vrais caractéres,
Chaque mot eſt dépaïſé.

Heureux encor ! ſi mes Ouvrages
Avoient ſeuls ſouffert tes outrages,
J'aurois pû les abandonner.
Mais que ſur ceux qui m'embelliſſent,
Tes noirs attentats rejailliſſent,
Je ne puis te le pardonner.

L'ABUS
DE LA
POESIE.
ODE
AU R. P. TOURNEMINE,
De la Compagnie de Jesus.

LAISSE-MOI, Dieu de l'harmonie,
Non, n'attens pas que mon Génie
Te rende de nouveaux tributs;
Non, puisqu'on exauce au Parnasse
La haine, l'envie, & l'audace,
Tes faveurs ne me touchent plus.

Quand dans ſa verve criminelle
Un Poëte impoſteur t'appelle,
Tu deſcends juſqu'à l'inſpirer !
D'où vient qu'à ſes noires malices
Tu prêtes des Graces complices
Du crime qui ſçait s'en parer ?

Sans la Rime, ſans la Meſure,
La plus éloquente impoſture
Ne porte qu'un coup impuiſſant ;
Et malgré cet accueil indigne
Que lui fait notre humeur maligne,
Elle expireroit en naiſſant.

Mais, dès que tu la favoriſes
Et qu'à ſes lâches entrepriſes
Tu prêtes le charme des vers,
Auſſitôt de ſes cent trompettes
La Meſſagére des Poëtes
Va l'annoncer à l'Univers.

J'ai vu sous des rimes iniques
Cent mots & cent contes Cyniques,
Au sein de la débauche nés.
Ces traits dont l'honneur s'effarouche
Passeroient-ils de bouche en bouche,
Si tu ne les avois ornés ?

Tes sœurs, ces Vierges immortelles,
Dis-moi, de quel front souffrent-elles
Ces scandaleuses nouveautés ?
Pourquoi, lasses du nom de chastes,
Osent-elles souiller leurs Fastes
De ces odieuses beautés.

Quoi ! faut-il par des mains coupables
Que tes lauriers les plus durables,
Que tes plus doux fruits soient cueillis ?
Tu sers la malice & la haine ;
Et ceux que la Vertu t'ameine
Sont souvent les moins accueillis

Non, déſormais la Poëſie
N'eſt pour moi qu'une phrénéſie,
Qu'un don mépriſable à mes yeux.
Je ne veux point d'un avantage
Qu'avec le vertueux, partage
L'impudent ou le furieux.

Plus de Poëtique délire ;
Briſons ma Trompette & ma Lyre ;
Mais, Ciel, par qui ſuis-je arrêté !
Et d'où vient qu'une voix ſecrette
M'ordonne d'être plus Poëte
Que je ne l'ai jamais été ?

Je t'entends, Apollon, pardonne ;
C'eſt ta voix même qui redonne
La force à mon cœur abbatu ;
Tu me fais voir mon injuſtice ;
Plus d'autres ont paré le vice,
Plus je dois parer la vertu.

Tes dons ſont purs : c'eſt du Parnaſſe
Que vient l'Harmonie & la Grace,
Le choix, le tour ingénieux ;
Et ſi par un abus funeſte,
L'homme ſouille ce Don céleſte,
Son crime eſt-il celui des Dieux ?

J'avois oublié qu'au Ténare,
Il eſt un Juge qui ſépare
Les ſages, les malins Rimeurs :
(*) Des uns j'ai partagé la joye,
Et j'ai vu les autres en proye
Aux ſupplices vengeurs des mœurs.

Travaillons donc pour l'Eliſée ;
Que ma verve immortaliſée
Eterniſe auſſi mes plaiſirs ;
Et traçant d'utiles images,
Méritons par des travaux ſages,
De doux & d'éternels loiſirs.

(*) Dans l'Ode de la Deſcente aux Enfers.

Toi, des Graces ami solide,
Qui veux que le Devoir les guide,
Et qu'elles plaisent sagement;
Sois le témoin de ma promesse;
TOURNEMINE, je te l'adresse
Pour en sceller l'engagement.

Pardonne à mes fautes lyriques,
A ces riens Anacréontiques
Qu'un vain plaisir m'a fait rimer;
Je suis, paradoxe ordinaire,
Assez sage pour n'en plus faire,
Et trop peu pour les supprimer.

L'ELOQUENCE.

ODE

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DE POLIGNAC.

C'Est l'Eloquence que je chante,
Sans qui ſouvent la Vérité,
N'eſt plus qu'une Reine impuiſſante
Sans Sceptre, & ſans autorité.
Mes chants ſeront-ils dignes d'elle ?
Oui, je ſens pour prix de mon Zéle,
Qu'elle-même anime mes ſons.
Exécutons ce qu'elle ordonne,
Et que l'on doute ſi j'en donne
Des Exemples ou des Leçons.

Fuyez, Déclamateurs frivoles,
Vous, qui vils eſclaves de l'Art,
Immolez le ſens aux paroles,
Et cachez les traits ſous le fard.
Du faux éclat de vos penſées,
De vos paſſions compaſſées,
Elle hait les froids ornemens;
Naïve enſemble & magnanime,
Le Vrai ſeul l'éleve au Sublime,
Et le Zéle aux grands mouvemens.

C'eſt elle qu'on vit dans Athénes,
Fiére d'un Aſcendant certain,
Par la bouche de Démoſthénes
Gourmander un Peuple hautain:
Par elle, Cenſeur de ſes Maîtres,
Il dénonce comme des Traîtres,
Leurs Flateurs tremblans à ſa voix;
Et décidant de leur fortune,
Sçait ſe faire de la Tribune,
Un Trône redoutable aux Rois.

Dis, (a) Héros de la Macédoine,
Ce qu'a pu ce vif Orateur,
Dis-nous, séditieux Antoine,
Ce qu'étoit son Imitateur.
Rome, que de Ligues funestes,
S'élevérent contre les restes
De ta mourante liberté!
Par son éloquence zélée,
L'Ambition fut dévoilée,
Et l'Attentat déconcerté.

Eloquence, à tous les Ouvrages
C'est à toi de donner la Loi;
Le raisonnement, les images,
Les Graces relévent de toi.
Tes judicieuses lumiéres
Répandent au gré des matiéres
L'agréable, ou le convainquant:
Souvent l'esprit veut qu'on l'éclaire;
Mais, où l'on ne doit que lui plaire,
Tout ce qui plaît est éloquent.

(a) Philippe.

Tu ſçais donner aux grandes ames
Le ſeul prix qui peut les flater ;
En les loüant tu nous enflammes
De l'ardeur de les imiter.
J'aime à voir tes mains immortelles ;
De tes guirlandes les plus belles
Ceindre la tête des Trajans ;
Les nobles vertus que tu pares,
Peut-être deviendroient plus rares,
Sans ces tributs encourageans.

Quelquefois ma ſuperbe Lyre
Chante le Héros de nos jours ;
Au Zéle hardi qui m'inſpire
Ne refuſe pas ton ſecours.
Dicte-moi des loüanges ſages,
Dont puiſſent être tous les âges
Plus touchés encor qu'éblouis ;
Loin, fleurs communes ou fanées,
J'achetterois de vingt années
Un ſeul trait digne de LOUIS.

Mais qu'aux Tribunaux je te ſuive ;
Tout y retentit de ta voix ;
Soudain de Thémis attentive
La Balance panche à ton choix.
Contre la fiére violence,
Sous tes aîles, l'humble Innocence
Y vient chercher ſa ſûreté ;
Telle que le fil d'Ariane,
Du Dédale de la Chicane,
Tu débarraſſes l'Equité.

Vous qui voulez dans cette Lice,
Pleins d'une utile ambition,
Oter le maſque à la malice,
Et déſarmer l'oppreſſion,
Evitez un ſtyle emphatique,
Un ton follement pathétique,
Un ſçavoir du fait écarté ;
L'Eloquence ici ſur ſes traces,
Ne laiſſe marcher que trois Graces,
La Raiſon, l'Ordre, & la Clarté.

Laiſſez-la, pour les ſaintes chaires,
Reſerver ſes traits enflammés ;
Laiſſez-y gronder ſes tonnerres
Par le feu du Zéle allumés.
Là, troublant le pécheur paiſible,
Elle ſçait d'une voix terrible,
Salutairement l'allarmer ;
Dieu vengeur, qu'elle vient nous peindre ;
C'eſt en apprenant à te craindre,
Qu'elle apprend à te déſarmer.

Mais qui levera le ſcandale
De ces faux Prophétes du Chriſt ;
Qui font d'une ſainte morale,
Un ſacrilége jeu d'eſprit.
C'eſt leur génie, & leur adreſſe,
Non, nos maux, & notre foibleſſe,
Qu'ils veulent nous faire ſentir ;
Et fiers du vain plaiſir de plaire,
Ils laiſſent au Paſteur vulgaire,
L'humble gloire de convertir.

O Loi sainte, Loi redoutable,
Majestueuses vérités,
Périsse cent fois l'art coupable,
Qui vous rabaisse à ses beautés.
Que l'Orateur Evangélique,
A mon seul intérêt m'applique;
S'il veut plaire, il va m'attiédir.
Il n'a qu'à rougir de sa gloire;
S'il laisse un nombreux Auditoire
Tranquille assez pour l'applaudir.

Ordonne divine Eloquence,
A qui veux-tu voir consacrés
Ces Vers, où je peins ta puissance,
Que tu m'as toi-même inspirés?
J'attendrai que tu me déclares,
L'homme en qui tes dons les plus rares
Font le plus respecter tes Loix.
POLIGNAC, me dit l'Immortelle,
Que ce nom est cher à mon zéle,
Qui déja prévenoit son choix!

LE ZELE
DE LA RELIGION.
ODE
AU ROI.

LOUIS, combien de fois ma Lyre
A resonné de ton grand nom !
J'ai dit le devoir qui t'inspire
Et tes faits, fruits de la Raison.
Contre ta Sagesse constante
J'ai dit la Fortune impuissante,
Par tes soins, les Arts en honneur ;
Et pour spectacle à tous les âges,
Dans tes Fils, tes nobles Images,
J'ai peint ta Gloire & ton Bonheur.

Ecoute ; moins timide encore,
Je vais par des ſons immortels
Chanter l'ardeur qui te dévore
Pour l'honneur ſacré des Autels.
Loin de moi, fureurs puériles,
Parnaſſe, Apollon, noms ſtériles,
Ornemens uſés de nos Vers.
Epris d'une flamme plus belle,
LOUIS, pour célébrer ton zéle,
J'implore le Dieu que tu ſers.

Toi, qui dans le premier (*a*) Poëte
Verſas ce Cantique enflammé,
Où l'Hébreu chante la défaite
Du Peuple à ſa perte animé ;
Toi, qui du (*b*) Grand, du Pathétique,
As ſur la Harpe Prophétique
Répandu le charme vainqueur ;
Régle la Lyre que je touche ;
Viens, Dieu Saint, viens ouvrir ma bouche,
Je chante un Roi ſelon ton cœur.

(*a*) Moïſe. | (*b*) Pſeaumes de David.

Conduite par l'Hypocriſie
Féconde fille des Enfers,
La fiére & ſubtile Héréſie
Sous les fleurs nous cachoit ſes fers;
Par elle, la Licence énorme
Du nom faſtueux de réforme
Honore la ſédition;
Et compte que ſa main rebelle
Va ſapper la baze éternelle
De l'inébranlable Sion.

Déja s'étendoit ſa victoire;
Que de cœurs percés de ſes traits!
Grand Dieu, moins jaloux de ta gloire,
Tu ſemblois ſouffrir ſes progrès.
Des nouveautés ami fantaſque
Le peuple abuſé par le Maſque
Sert l'Héréſiarque fureur;
Déja ſon zéle fanatique
Force la crainte politique
A compoſer avec l'Erreur.

Mais je vois un nouveau Moïse
A qui le Seigneur a parlé.
Il descend ; l'Idole se brise,
Fond sous son autel écroulé.
Aveugles, que LOUIS éclaire,
Joüets de l'Erreur téméraire,
Rentrez sous le joug de la Foi ;
Ou, si de votre ame incertaine
Elle n'est plus la Souveraine,
Fuyez, il n'est plus votre Roi.

Mais dans ses Provinces instruites
C'est peu que les yeux soient ouverts ;
Pour lui trop étroites limites !
Son zéle embrasse l'Univers.
Pour servir l'un & l'autre monde
Ses Vaisseaux, souverains de l'Onde,
Vont s'ouvrir de nouveaux sentiers.
Sa foi conjurant les tempêtes
Vole à de célestes conquêtes,
Et chaque peuple a ses Xaviers.

Mortels, placés par la naiſſance
Dans ces climats infortunés
Qui de la nuit de l'Ignorance
Reſtoient encor environnés,
Votre erreur preſque inévitable,
O Myſtére ! & pourtant coupable,
Eût à jamais cauſé vos pleurs;
Malheureux d'avoir reçû l'être;
Si loin de vous, Dieu n'eût fait naître
Un Roi ſenſible à vos malheurs.

Ne regrettons plus les miracles
Du régne naiſſant de la Croix,
Quand la foi domtant les obſtacles,
Rangeoit la Mort même à ſes loix:
Alors pour enfanter l'Egliſe,
C'étoit la nature ſoumiſe
Qui devoit nous perſuader:
Mais les Rois qu'un ſaint zéle engage
Valent pour élever l'ouvrage
Ce que Dieu fit pour le fonder.

Tel

Tel, Grand Roi, du Chriſtianiſme
Tu brûles d'augmenter l'éclat;
En toi le Guerrier Héroïſme
Eſt un paiſible Apoſtolat.
Quand ton nom, mieux que tes cohortes,
De cent places t'ouvroit les portes
Et briſoit d'orgueilleux remparts,
Au lieu de la fureur ſanglante
La Religion triomphante
Seule arboroit tes étendarts.

Qui dira tant d'heureux aſyles
Dont tu poſas les fondemens,
De tes ſoins à jamais utiles
Irréprochables monumens;
Cette (*a*) Milice mutilée
Qui du champ de Mars exilée
S'inſtruit à de plus ſaints combats,
Et la noble & brillante (*b*) élite
De cette troupe Iſraëlite
Dont Eſther éclaire les pas?

(*a*) Les Invalides. | (*b*) S. Cyr.

Qui mieux que toi du Sanctuaire
A jamais soutenu l'honneur ?
Malheur à la main téméraire
Qui touche à l'Arche du Seigneur !
Soyez purs, Ministres des Temples ;
LOUIS veut par vos seuls exemples
Que le vice soit combattu,
Et des dignités sage arbitre
L'orgueil demande en vain la mitre
Qu'il n'accorde qu'à la vertu.

Lui-même, il est votre modéle ;
Venez sous ces (*a*) Lambris sacrés
Qu'éleva son prodigue zéle,
Venez le voir, & l'admirez.
A l'aspect du Dieu qu'il révére
Voyez peints sur son front sincére
Tous les traits de la Piété ;
Il dépose ici sa puissance,
Et c'est de son humble silence
Que croît encor Sa Majesté.

(*a*) Chapelle de Versailles.

Qu'eſt-ce que LOUIS te demande ?
Grand Dieu, révéle-moi ſes vœux.
Que de ton ſein la Paix deſcende,
Et que ſes peuples ſoient heureux.
Voilà donc ſa Priére ardente ;
Ah ! puiſſe au gré de ſon attente
Son Zéle être récompenſé.
Nous n'en voulons qu'à ſa tendreſſe ;
Si notre bonheur l'intéreſſe,
Ciel, qu'il vive ; il eſt exaucé.

ODES

ANACRÉONTIQUE

LA SOLITUDE.

ODE I.

DAns ce lieu riant & tranquille,
Sylvie, employons ce beau jour;
La Nature a fait cet aſyle
Pour les favoris de l'Amour.

Dans ces ſolitaires bocages
Habitent les plaiſirs ſecrets;
Et l'on n'eſt vû ſous leurs ombrages
Que des oiſeaux, témoins diſcrets.

Charmé d'une rive fleurie,
Ce ruiſſeau cherche à s'arrêter,
Et fait cent tours dans la prairie,
Qu'il ſemble craindre de quitter.

Le Zéphire y careſſe Flore,
J'en reſſens le ſouffle amoureux,
Et la Déeſſe y fait éclore
Mille fleurs, gages de ſes feux.

L'Amour régne en ces lieux champêtres;
Ces verds gazons ne ſont foulés
Que des amans dont ſur ces hêtres
Tu vois les chiffres aſſemblés.

Aux plaiſirs ici tout convie,
Les amours volent ſur nos pas.
Serois-tu dans ces lieux, Silvie,
La ſeule qui n'aimeroit pas ?

LES
MAISTRES.
ODE II.

ON a grand ſoin de nous apprendre
Tous ces langages importans,
Qui ſervent à nous faire entendre
Les Grands-Hommes de tous les tems.

Enſuite dans d'autres Ecoles,
S'enſeigne cet art ſi vanté,
Qui par l'heureux choix des paroles,
Donne au faux, l'air de vérité.

Ici par la Géométrie
Les vaſtes Cieux ſont meſurés;
De l'infini ſon induſtrie
Nous démontre tous les degrés.

Là, comme vérités ſuprêmes,
Par des Philoſophes hautains
Se debitent mille ſyſtêmes,
Tous, moins curieux qu'incertains.

Ces Maîtres ne ſçauroient me plaire,
Entr'eux je n'ai point à choiſir;
Je n'en veux qu'un plus néceſſaire,
Un Maître de l'art du plaiſir.

Je préfére au froid Géométre
Celui qui ſe laiſſe toucher
D'une beauté qu'il ſçait ſoumettre,
Sans lui-même s'en détacher.

Pouvoir paſſer ſes jours à table,
Et toujours aimer ſans dégoût,
C'ſt-là le ſçavoir véritable,
Et qui ſçait être heureux, ſçait tout.

LES AMOURS DE JUPITER.

ODE III.

PUISSANT Maître de la Nature,
Qu'enflammérent tant de désirs,
Apprend-moi dans quelle avanture
Ton cœur goûta de vrais plaisirs.

Fut-ce lorsque Taureau superbe,
Sous Europe courbant ton dos,
Après avoir bondi sur l'herbe,
Tout à coup tu fendis les flots.

Tu ne la dûs qu'à ta puissance,
Son cœur ne s'étoit point donné,
Et par ta propre violence,
Ton bonheur fut empoisonné.

Tu charmas la chaſte Thébaine,
Sous la forme de ſon époux :
Mais tu devois au lit d'Alcmene,
De ſon erreur être jaloux.

Dans cette Tour inacceſſible,
Où tu ſçûs t'introduire en or,
Si tu vis Danaé ſenſible,
Tu ne fus pas heureux encor.

De ſes appas l'or te rend maître ;
Mais toute charmante qu'elle eſt,
De quel prix ſon cœur peut-il être ?
Tu ne le dois qu'à l'intérêt.

Comme ſouverain de la foudre,
T'aima la fille de Cadmus,
Qui malgré toi réduite en poudre,
A peine te laiſſa Bacchus.

Mais quel plaisir pouvoit te faire
Son orgueilleuse passion ?
Dans cette amante téméraire
L'amour n'étoit qu'ambition.

Dieu puissant, je viens de t'entendre ;
Tu jouis d'un amour flateur,
Quand Mnemosine vraiment tendre,
Ne te crut qu'un simple pasteur.

La trahison, la violence,
L'ambition, ni l'intérêt,
Ne la mirent sous ta puissance :
Et c'est ce seul amour qui plaît.

Aussi te rendit-il fidelle ;
C'est de-là qu'est venuë au jour
Des neuf Sœurs la troupe immortelle,
Digne fruit d'un si pur amour.

ERATO

ET

TERPSICHORE.

ODE IV.

QUOI ! faut-il vous chanter encore,
Dieux, à qui je suis asservi ?
Je vois Erato, Terpsichore,
Qui m'offrent leur Lyre à l'envi.

Erato, tu veux que je chante
Le jaloux enfant de Cypris,
Et ma seule affaire importante,
Le désir d'être aimé d'Iris.

Mais ta sœur veut que je publie
L'honneur du fils de Semelé,
Je suis un ingrat si j'oublie
Tous les biens dont il m'a comblé.

Oublierois-je cette allégresse,
Dont cent fois mon cœur fut ravi,
Le Sommeil, doux fruit de l'yvresse,
Et les songes qui l'ont suivi.

Le Nectar couloit dans mon verre;
En ces momens délicieux,
Je me croyois loin de la terre
Assis à la table des Dieux.

C'en est fait: ma reconnoissance,
Erato, ne balance plus.
Je chante aujourd'hui la puissance
Et les dons charmans de Bacchus.

Mais demain, si l'amour m'inspire
Chez Iris je t'appellerai;
Et je chanterai sur ta Lyre
Les plaisirs que j'y goûterai.

MALICE DE L'AMOUR.

ODE V.

DANS des vers de mon premier âge,
Je chantai l'enfant de Cypris ;
Ce Dieu sensible à mon hommage,
Vint un jour m'en offrir le prix.

Content d'un tribut volontaire ;
Je viens pour t'en récompenser ;
Choisis donc d'aimer ou de plaire,
Dit-il, & je vais t'exaucer.

Fais plus ; rend mon bonheur extrême,
Dis-je à ce Dieu reconnoissant ;
Que par toi je plaise, & que j'aime.
Soit, dit-il, en disparoissant.

L'Amour a tenu ſa promeſſe ;
Depuis ce jour j'aime & je plais.
Cependant je ſouffre ſans ceſſe.
Amour, ce ſont là de vos traits.

Les beautés qui touchent mon ame,
Sont inſenſibles à mes feux :
Celles que ſans deſſein j'enflamme,
Ne me rendent point amoureux.

De cruelles & d'importunes
Je ſuis toujours perſécuté ;
Ingrat malgré moi pour les unes,
Et par les autres maltraité.

Ainſi, Dieux, vos bienfaits frivoles
Nous coûtent de nouveaux ſoupirs ;
Vous n'exaucez que nos paroles,
Au lieu d'exaucer nos déſirs.

LES TALENS.

ODE VI.

AUTEURS, dont les ſuperbes rimes
Chantent les Héros & les Dieux,
Et que dans vos routes ſublimes
A peine on peut ſuivre des yeux.

Rivaux de la vive Iliade,
Qui dans un Poëme animé,
Pourriez du vainqueur d'Encelade
Peindre le courroux enflammé.

Vous qui ſur les pas de Sophocle,
Pour effrayer l'orgueil cruel,
De Polinice & d'Eteocle,
Renouvelleriez le duel.

Ne prétendez plus au Parnaſſe
Vous aſſeoir encor les premiers ;
Apollon avant vous m'y place,
Ceint de myrtes & de lauriers.

En vain votre Muſe fertile
Sçait toucher, inſtruire, étonner.
Je ſçais un art plus difficile.
Et quel art ? Je ſçais badiner.

LA RAISON ET L'AMOUR.

ODE VII.

AIME la charmante Charite,
Me disoit un jour la Raison ;
Tu le sçais ; son moindre mérite
Est d'être en sa belle saison.

D'une rose qui vient d'éclore
Son teint a la vivacité ;
Et les Graces donnent encore
Un nouveau lustre à sa beauté.

Quel goût, quelle délicateſſe !
Qui mieux qu'elle connoît mon prix ?
Par-tout ſa naïve fineſſe
Sçait m'allier avec les Ris.

Son ame eſt encore plus belle ;
Le Ciel y verſa tous ſes dons.
Qu'elle aime, elle ſera fidelle ;
Je connois ſon cœur, j'en réponds.

Après la peinture engageante,
Dont la Raiſon tentoit ma foi,
L'Amour me dit, aime Amarante.
Je l'aimai ſans ſçavoir pourquoi.

LES FLECHES DE L'AMOUR.

ODE VIII.

TU m'occupes plus à tes armes,
Disoit Vulcain à Cupidon,
Que ne fait le Dieu des allarmes,
Ni même l'Epoux de Junon.

Au Printems j'ai soin de la guerre,
Et j'arme le bras des Héros.
L'Eté je forge le tonnerre;
L'Hiver j'aurois quelque repos.

Mais quoi! pour tes fléches cruelles
Puis-je trouver assez de tems?
Il te faut des armes nouvelles
Tous les jours, à tous les instans!

En vain contre moi tu t'emportes,
Répondit l'Amour, mets tes soins
A rendre mes fléches plus fortes,
Et je t'importunerai moins.

Des cœurs aucun trait ne m'assûre;
A peine ai-je sçû les blesser,
Qu'un jour referme la blessure;
C'est toujours à recommencer.

Je sens que je n'y puis suffire;
Jupiter seul plus de vingt fois,
Depuis qu'il est sous mon empire,
M'a fait vuider tout mon carquois.

Invente une trempe nouvelle;
Forge-moi, s'il se peut, des traits
Dont l'atteinte soit éternelle,
Tu te reposeras après.

Vulcain à ce travail s'engage ;
Il forge, il acheve, & je voi
Qu'à l'Amour il livre l'ouvrage ;
L'Amour en fait l'eſſai ſur moi.

✣

Ciel ! quel trait a percé mon ame !
Amour, on t'a trop bien ſervi ;
Et mon cœur ſent à tant de flamme,
Qu'il t'eſt pour jamais aſſervi.

✣

Du ſuccès la joye eſt extrême :
Mais non, doute encor quelques jours ;
Tu le ſçais, chaque fois que j'aime,
Je penſe que c'eſt pour toujours.

LE PLAISIR D'INSTRUIRE.

ODE IX.

AUTREFOIS la charmante Hortenſe
Dont mille amans formoient la Cour,
Par une heureuſe préférence
Me donna des leçons d'amour.

Par elle j'appris l'art de plaire,
Ces tranſports, ces empreſſemens,
Ces petits ſoins, la grande affaire
Et le grand ſçavoir des amans.

Elle m'avoit inſtruit à peine
De ces doux myſtéres d'amour,
Qu'auſſitôt à la jeune Iſmene
J'en fis des leçons à mon tour.

Mais en l'inſtruiſant comme on aime,
Que j'aimois à voir ſes progrès !
Le plaiſir d'apprendre moi-même
Avoit eu pour moi moins d'attraits.

Iſmene eut toute ma tendreſſe,
Et mon éleve à mes regards
Fut plus chere que la Maitreſſe.
C'en eſt ainſi dans tous les arts.

LE VASE.

ODE X.

GRAVEUR, ton adreſſe eſt connûë,
Prend ce Vaſe, & grave alentour
Deux objets dont la ſeule vûë
Inſpire la joye & l'amour.

De ce côté grave une treille;
Raſſemble au deſſous des buveurs,
Et que de la liqueur vermeille
Ils ſentent déja les vapeurs.

Que la liberté s'y déploye
Et que par tes traits ſéduiſans
On y ſente régner la joye,
Les bons contes, les mots plaiſans.

Ici, grave un riant bocage
Où deux amans se sont rendus ;
Fais voir quel Amour les engage ;
Fais qu'on en devine encor plus.

Que dans le feu qui les embrase
Ils soient si transportés ... mais quoi !
Tu n'es point ému ? Rend ce Vase ;
Tu n'en sçais pas assez pour moi.

JOUSTE DES AMOURS.

ODE XI.

ECoutez mon ſonge, Silvie ;
Jugez-en ; vous allez y voir,
Avec l'image de ma vie,
Quel eſt ſur moi votre pouvoir.

Mille amours, avides de gloire
Entr'eux ſe diſputoient l'honneur
D'aſſûrer le mieux leur victoire ;
Pour but ils avoient pris mon cœur.

Les Jeux & les Ris ſur leurs traces
A ce ſpectacle étoient venus ;
Les arbitres étoient les Graces,
Aſſiſes auprès de Vénus.

Le signal se donne ; on commence ;
Par ordre chacun vient tirer ;
Les traits que chaque amour me lance
Ne font au plus que m'effleurer.

De Philis, d'Aminte, d'Ismene,
De mille autres je fus amant.
Mais quels feux ! Ils naissoient à peine
Qu'ils s'éteignoient dans le moment.

Le dernier d'une main plus sûre
Tire enfin ; & de tout mon cœur
Ne fait qu'une ardente blessure ;
Un cri le proclame vainqueur.

Qu'il devint fier de sa victoire !
Mais qu'il eut tort d'en être vain !
Silvie, il vous devoit sa gloire,
Je vous vis conduire sa main.

LE NOUVEL ANACRÉON.

ODE XII.

JE cueille mes tendres fleurettes
Sans aller au ſacré Vallon ;
Le Dieu d'amour a ſes Poëtes,
Qui vallent bien ceux d'Apollon.

Je chante tout ce qu'il m'inſpire ;
Et lui-même accorde à mon chant
Les plus tendres ſons de ma Lyre ;
Mon plus grand maître eſt mon penchant.

Des vers façonnés au Parnaſſe
Souvent la plus grande beauté
Conſerve d'autant moins de grace
Qu'on ſent tout ce qu'elle a coûté.

Rarement la libre Nature
S'accorde aux contraintes de l'Art ;
Et jamais elle n'eſt plus pure
Qu'où le travail a moins de part.

Moi qui lui veux être fidéle,
Je fuis un ſoin trop concerté,
Et mes vers auſſi libres qu'elle
N'ont de prix que leur liberté.

Je trouve dans cette maxime
Tous les préceptes réunis ;
Tout ce que je ſens, je l'exprime ;
Ne ſens-je plus rien ; je finis.

LE FESTIN.

ODE XIII.

C'A, que notre festin commence ;
Goûtons bien les dons de Bacchus ;
Méritons-en pour récompense,
Le plaisir ; que faut-il de plus ?

L'Heureux est au dessus du Sage ;
Quittons la Raison pour les Ris ;
Est-ce en faire un mauvais usage
Que d'y renoncer à ce prix ?

Bacchus écarte de la table
Les noirs soucis, & les travaux ;
Buvons avec son jus aimable
L'oubli précieux de nos maux.

Venez liberté, badinage;
Ecartez tout facheux témoin,
Buvons, recommençons; courage;
Bon; la Raiſon eſt déja loin.

Mais cette importune maîtreſſe,
A ſon retour pour nous punir,
Nous reprocheroit notre yvreſſe;
Ne la laiſſons point revenir.

L'OR.

ODE XIV.

MAUDIT soit le mortel avare
Qui de la terre tira l'Or,
Et le jour où le sort barbare
Lui montra ce fatal trésor !

Avant ce jour, la plus sévére
Cédoit à de tendres langueurs ;
Il ne falloit qu'aimer pour plaire ;
Les cœurs étoient le prix des cœurs.

Soupirs, transports, ardeurs fidelles ;
C'en est fait, n'espérez plus rien ;
L'Or est le seul maître des Belles ;
Il vous a volé votre bien.

Depuis un an près de Glycére
Je perds le plus ardent amour ;
Ce qu'un an d'amour n'a pû faire,
L'Or vient de le faire en un jour.

Fatalité trop importune !
Faut-il donc pour me faire aimer,
Me réſoudre à faire fortune ?
J'aime autant ne plus m'enflammer.

PERTE DU LUTH D'ANACRÉON.

ODE XV.

FATIGUÉ des chants héroïques,
J'avois obtenu d'Apollon,
Pour des airs tendres ou bachiques,
Le Luth badin d'Anacréon.

Je me délassois de mes veilles;
Et j'osois chanter au hazard,
Tantôt le fruit joyeux des treilles,
Tantôt le prix d'un doux regard.

Feint déserteur de la sagesse,
Je tirois des sons si charmans
Qu'on m'eût cru dans la double yvresse
Et des Buveurs & des Amans.

Mais avec l'Amour en colére
A mes regards s'offrit Bacchus,
Nous voulons un tribut ſincére,
Aime & bois, ou ne chante plus.

Ceſſe dans tes faux badinages
De faire briller nos appas;
Tes chants pour nous ſont des outrages,
Dès que ton cœur ne les ſent pas.

Ils m'arrachent à ces paroles
Le Luth qu'ils croyoient profané.
Bacchus fuit; Amour tu t'envoles!
Ils m'ont tous deux abandonné.

Adieu, Luth, qu'à force de feindre,
Mon cœur trouvoit déja trop doux.
Qui ne veut rien ſentir, doit craindre
De badiner même avec vous.

LA LOUANGE
ET
LA CRITIQUE.

ODE I.

DANS le tems qu'au Dieu du Permesse
J'adressois mon premier tribut,
Heureux fruit de ma douce yvresse
Ce Dieu lui-même m'apparut.

Deux Déesses suivoient ses traces ;
L'une à l'œil fier, au front hautain ;
L'autre avec un ris plein de graces,
S'avançoit l'encens à la main.

C'eſt la Loüange & la Critique,
Me dit Phœbus, choiſis des deux
Qui dans la Lice Poëtique
Guidera tes pas hazardeux.

Mon cœur charmé de la premiére
Eſt prêt à lui donner ſa voix;
Mais l'autre d'un trait de lumiére
Me pénétre & change mon choix.

Phœbus me quitte, & la Loüange
Confuſe de mon peu d'égard
Diſparoît & déja ſe venge
Avec un dédaigneux regard.

L'autre près de moi prend ſa place;
Et, l'arbitre de mes écrits,
Elle ôte, elle ajoute, elle efface,
A chaque choſe met ſon prix.

Elle veut la raiſon pour baſe
De mes plus badines chanſons,
Chicane les mots & la phraſe,
Va même à critiquer les ſons.

Elle orne ſi bien ma penſée,
Et met tant d'art dans mes accords
Qu'enfin la Loüange eſt forcée
De me rapporter ſes tréſors.

J'éprouve aujourd'hui le mélange
De leurs différentes faveurs,
Et la Critique & la Loüange
Vivent avec moi comme ſœurs.

ODES
TRADUITES
OU IMITÉES
D'HORACE.

ODE
IMITÉE
D'HORACE.
A MONSIEUR
DACIER.

DACIER, toi qu'il semble qu'Horace
Ait instruit de son sens par le tems obscurci ;
Juge, si je conserve & la force & la grace
Des traits que je t'en offre ici.

Si j'exécute ce que j'ose,
Et que mon vol hardi puisse plaire à tes yeux,
Ton suffrage pour moi vaut une Apothéose :
J'ai déja le front dans les Cieux.

Nos Bois reprennent leurs feüillages,
Après les noirs frimats, le Printems a son tour;
Et le Soleil plus pur, dissipant les nuages,
Sans obstacle répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie,
Le Berger laisse errer ses troupeaux bondissans;
Et du son de sa flûte, Echo même attendrie,
En imite les doux accens.

Cytherée avec ses compagnes,
Le soir, d'un pas leger, danse au bord des ruisseaux,
Tandis que son Epoux ébranle les montagnes,
Du bruit fréquent de ses marteaux.

Couronnons-nous des fleurs nouvelles;
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir:
Profitons du Printems qui passera comme elles,
L'Amour nous presse d'en jouir.

Allons dans le bois le plus ſombre,
Egarer la beauté qu'il attendrit pour nous ;
Et des tendres larcins que nous ferons à l'ombre,
Rendons Pan lui-même jaloux.

Hâtons-nous, tout nous y convie,
Saiſiſſons le préſent, ſans ſoin de l'avenir :
Craignons de perdre un jour, un inſtant d'une vie,
Que la Mort doit ſitôt finir.

Sa rigueur n'épargne perſonne,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ſes loix ;
Et de la même faulx, la cruelle moiſſonne
Les jours des Bergers & des Rois.

Sitôt que froids & vains phantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces ſombres royaumes,
Il n'eſt point d'Amours chez les morts.

On n'y ſçait plus chanter ni rire,
Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos vœux,
Ces feſtins où des Rois contrefaiſant l'empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file,
Conſacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus :
Eh ! que faire ſans eux d'une vie inutile ?
Il vaudroit autant n'être plus.

A MECENAS.

ODE XII. DU II. LIVRE.

NUMANCE préférant la mort à l'eſclavage,
Les projets d'Annibal à la fin démentis,
Les flots Siciliens teints du ſang de Carthage,
A mes ſons languiſſans ſeroient mal aſſortis.

Je tairai ces mutins que leur yvreſſe guide,
Qui firent trembler Rome au bruit de leurs projets,
Nouveaux Géants domtés par un nouvel Alcide.
Ma Lyre ſe refuſe à de ſi hauts ſujets.

Tu peux ſeul, Mécénas, en orner tes hiſtoires;
Dis les combats d'Auguſte à la poſtérité,
Et ces Rois enchaînés, gages de ſes victoires,
Confondant ſur leur front la rage & la fierté.

Ma Muſe ſe conſacre à chanter Licinie ;
Je peins ces yeux brillans, où tu lis ton bonheur ;
De ſa touchante voix la flateuſe harmonie
Et ſon fidéle amour digne de ton ardeur.

Dans la troupe choiſie aux fêtes de Diane,
Quand elle vient mêler ſes danſes & ſes vœux,
On tremble d'arrêter ſur elle un œil profane ;
On la croit la Déeſſe à qui s'offrent les jeux.

Crois-tu que du tréſor dont on vante Achemenes,
De celui de Midas chaque jour augmenté,
Et que de tous les biens des Arabiques plaines,
Un ſeul de ſes cheveux ſeroit trop acheté.

Heureux momens pour toi ! quand detournant la tête,
Par une adroite feinte, elle t'offre un baiſer ;
Ou bien, lorſque ſon cœur, certain de ſa conquête,
Pour le faire ravir, aime à le refuſer.

SUR LA CHUTE D'UN ARBRE.

ODE XIII. DU II. LIVRE.

ARBRE, en quel jour fatal, & quelle main coupable,
Dans mon champ osa t'apporter ;
Aux hommes qui naîtroient, embuche inévitable,
Et l'opprobre des lieux qui te virent planter ?

Sans doute cette main a sous ses coups barbares
Fait couler le sang paternel ;
Et porté, sans trembler, à l'aspect de ses Lares,
Dans le sein de son hôte un coûteau criminel.

Des plus subtils poisons que Colchos pût connoître,
Elle t'arrosoit en naissant ;
Avec un soin cruel, elle te faisoit croître,
Pour attenter un jour sur un maître innocent.

Entourés de dangers que notre esprit ignore,
Nous touchons sans cesse à la mort :
Le Marchand embarqué redoute le Bosphore :
Et ne craint point d'ailleurs les caprices du sort.

Du Parthe, le Soldat craint la fuite homicide,
Le Parthe ne craint que nos fers :
Terreur souvent trompée ! & la Parque perfide
Par mille autres chemins les appelle aux Enfers.

J'ai presque, en cet instant, vu les Royaumes sombres,
Le Juge de ces lieux affreux,
Le séjour fortuné des innocentes Ombres,
Et Sapho se plaignant sur son luth amoureux.

Je t'aurois entendu, Chantre du Mitylene,
Choisir des tons plus élevés,
Dire de tes tyrans & le crime & la peine,
Les dangers & les maux dans ta fuite éprouvés.

De

De la tendre Sapho, de l'héroïque Alcée,
Les Ombres respectent les sons;
Autour de lui pourtant la foule est plus pressée,
Et plus avidement écoute ses chansons.

Mais quoi! Cerbére même à l'effrayante forme,
En paroît perdre sa fureur;
Alecton s'attendrit, & sur sa tête énorme,
Les serpens réjouis n'inspirent plus d'horreur.

Le Vautour dévorant abandonne sa proye,
Tantale n'est plus altéré:
Orion dont la chasse étoit l'unique joye,
Est saisi malgré lui d'un plaisir ignoré.

A BACCHUS.

ODE XIX. DU II. LIVRE.

OUI, j'ai vû, je l'atteſte à la poſtérité,
J'ai vû le Dieu Bacchus en des lieux ſolitaires,
Aux Déeſſes des Bois enſeignant ſes myſtéres,
Du difforme Satyre & du Faune écouté.

Je l'ai vû, je le vois : je ſens qu'à ſa préſence,
Un trouble impérieux agite mes eſprits.
Evoé ! mes reſpects éclattent dans mes cris ;
Bacchus, épargne un cœur tremblant ſous ta puiſſance.

Je vais peindre à ton gré, tes myſtéres divers
Les Thraces en fureur courant ſur tes veſtiges ;
Je vais à l'avenir raconter tes prodiges,
Ils ſembleront encor arriver dans mes vers.

On y verra dans Naxe Ariane laiſſée,
Oublier dans tes bras la fuite d'un Ingrat,
Et par toi, dans les cieux ſa couronne placée,
Nouvel aſtre, y briller d'un immortel éclat.

Ta colére nous tend d'inévitables piéges:
De tout ſon ſang Penthée expia ſes mépris,
Et c'eſt peu que Licurgue eût égorgé ſon fils,
Il eut pour ſes bourreaux des ſujets ſacriléges.

Les fleuves & les mers s'ouvrent devant tes pas;
Et quand pour célébrer tes fêtes éclatantes,
Tu pares de ſerpens la tête des Bacchantes,
Contens de menacer, ils ne leur nuiſent pas.

Sur un pénible amas de montagnes, de roches,
Autrefois les Géants attaquérent les cieux;
Mais terrible lion, la foudre dans les yeux,
Tu renverſas leur chef aux premiéres approches.

On te croyoit peu propre aux guerriéres fureurs,
Né pour faire sentir plus d'amour que d'allarmes;
Mais tu sçais allier les plaisirs & les armes,
Ton redoutable Thirse est couronné de fleurs.

Lorsque des sombres bords, tu retiras ta mere,
Cerbére épouvanté de ton auguste aspect,
Soumis & caressant te marqua son respect,
Et tout l'enfer suivit l'exemple de Cerbére.

AUX ROMAINS.

ODE VI. DU III. LIVRE.

ROMAINS, de vos ayeux vous expierez les crimes,
Si vous ne réparez les temples ébranlés.
Relevez des autels trop long-temps sans victimes,
Et des Dieux sans honneurs, sanglans & mutilés.

Votre respect pour eux fonda votre puissance,
Qu'ils soient de vos projets le principe & la fin,
De leur culte affoibli, nous sentons la vengeance:
Et Rome impie a vû chanceler son destin.

Notre armée a deux fois négligé les auspices,
Et deux fois la victoire échappa de ses mains;
Le Parthe contre nous trouva nos Dieux propices,
Et vainqueur se para des trésors des Romains.

Le Dace aux traits mortels, la flotte Ethiopique
Juſques dans Rome même a porté le danger;
Quand tout l'Empire en proye au trouble domeſtique
Sembloit à ſa ruine inviter l'Etranger.

Ce fut le triſte fruit des premiers adultéres
Qui du jaloux Hymen rompirent le ſerment;
Ce déſordre bientôt enfanta nos miſéres,
Et du crime fécond nâquit ſon châtiment.

Nos filles, de ſéduire apprennent l'art funeſte,
D'une étude laſcive, elles ſont leurs plaiſirs;
Et leur cœur corrompu ſe prépare à l'inceſte,
Long-temps avant que l'âge ait meuri leurs déſirs.

L'Hymen n'en fera point des épouſes fidelles;
Les plaiſirs trop permis ne ſont pas aſſez doux:
Elles vont prodiguer leurs faveurs criminelles,
Sans craindre ni le jour, ni les yeux d'un époux.

De ſa femme ſouvent complice mercénaire,
Un mari ſert lui-même un coupable déſir ;
Son ſilence la livre aux vœux d'un adultére,
Prodigue enchériſſeur d'un infame plaiſir.

Oh ! que d'un autre Hymen ſortit cette jeuneſſe
Qui du ſang de Carthage a fait rougir les flots,
Qui domtant la Syrie, & l'Afrique, & la Gréce,
Au bonheur de l'Empire immola ſon répos !

Race des vieux Romains, elle en ſoûtint la gloire,
De ces Soldats formés par de doubles leçons,
Qui de la même main qu'ils forçoient la victoire ;
Hâtoient, par leurs travaux, les tardives moiſſons.

Quand ſortant des ſillons qu'ils rendoient plus fertiles,
Leurs bœufs quittoient le joug, au coucher du Soleil,
Ils revenoient courbés ſous des fardeaux utiles,
S'apprêtant par la peine, un tranquille ſommeil.

Mais que n'altérent point les tems impitoyables ?
Nos peres plus méchans que n'étoient nos Ayeux,
Ont eû pour Successeurs des enfans plus coupables
Qui seront remplacés par de pires neveux.

A MELPOMENE.

ODE DERNIERE DU III. LIVRE.

JE laisse à ma mémoire un appui plus durable,
Que ces hauts Monumens que l'orgueil fit dresser,
Qui bravera du Temps l'outrage irréparable,
Que les vents & les eaux ne pourront renverser.

✠

Oui, je m'y survivrai ; cette part de moi-même
Echappée à Pluton, charmera nos neveux :
Tant qu'au Maître des Dieux le Pontife suprême
Suivi d'une Vestale, ira porter nos vœux.

✠

Des lieux où de l'Aufide on entend le murmure,
Au pays dont Daunus étendit les confins,
Par-tout on me louera malgré ma race obscure,
De la Lyre des Grecs transportés aux Latins.

✠

Viens m'en donner le prix, offre-moi, Melpomene,
Le verd laurier qui croît sur le célébre Mont ;
Mes vers ajouteront à la gloire Romaine,
Tu ne dois point rougir de couronner mon front.

✠

PRÉDICTION DE LA RUINE DE TROYE.

ODE XV. DU I. LIVRE.

LE beau Pasteur du mont Ida,
Trop fier de son injuste proye,
Sur les eaux conduisoit à Troye
L'aimable fille de Léda.

Quand Nerée imposant silence
Aux flots, aux Aquilons mutins,
Du terrible arrêt des destins,
Troubla sa perfide espérance.

Frémis, tremble, aveugle Troyen,
Pour ta Patrie infortunée;
Au flambeau de ton Hymenée,
Vois la Guerre allumer le sien.

Déja la Gréce conjurée
Souleve ſes Rois & ſes Dieux ;
De l'Empire de tes ayeux ,
Je vois la ruine aſſurée.

Mille Héros ſur tes ramparts
Vont porter le fer & la flamme ;
Pallas les guide & ſur Pergame
Lance de foudroyans regards.

Malheureux ! que ſervent tes charmes ?
Venus défendra mal tes jours ;
Tu n'as que des chants pour ſecours ,
Et qu'une Lyre pour tes armes.

La Créte , Salamine , Argos ,
Itaque , Mycene , Lariſſe ,
Cent royaumes pour ton ſupplice ,
Se ſont dépeuplés de Héros.

Toi par tes seuls vices insigne ;
Comment soutiendras-tu l'effort
De cent Rois qu'arme pour ta mort
Un courroux dont tu n'est pas digne ?

Tel que le cerf saisi d'effroi,
Fuit un Tigre à travers la plaine,
Tu fuiras ; hélas ! ton Hélene
Avoit mieux espéré de toi.

Ces cheveux, ce teint agréable,
Souillés, meurtris par la fureur,
Deviendront un objet d'horreur ;
Plus hideux qu'il ne fut aimable.

Ilion te sert de bucher ;
La vengeance à son gré l'allume,
Avec toi le feu la consume,
Et les herbes vont le cacher.

A SES AMIS.

ODE XXII. DU I. LIVRE.

EH quoi ! mes amis, quel usage
Faites-vous du Nectar des Dieux ?
Au lieu du riant badinage,
La colére régne en ces lieux ?

Loin d'ici l'injuste querelle ;
Je suis des vôtres ; ça du vin ;
Mais qu'Hilas me nomme la belle
Qui fait aujourd'hui son destin.

Viens me la nommer à l'oreille ;
Parle ; je ne bois qu'à ce prix.
Tu rougis ! est-ce une merveille
Qu'à ton âge on ait le cœur pris ?

Courage, que rien ne t'allarme ;
Je ſuis diſcret, dis ſans façon :
Quel que ſoit l'objet qui te charme,
Je ſuis ſûr que ton choix eſt bon.

Ah Ciel ! quel nom viens-je d'entendre !
Dans quel gouffe t'es-tu jetté ;
Malheureux ! qui pourra te rendre
Ton repos & ta liberté ?

A DELIUS.

ODE III. DU II. LIVRE.

AMI, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoumis à la mort,
Songe dans l'un & l'autre ſort,
A conſerver une ame égale.

Par de longs malheurs combattu,
Des chagrins ne ſois point la proye :
Heureux, crains que la folle joye
Ne triomphe de ta vertu.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaiſirs,
Attends ſans crainte & ſans déſirs
La fin d'une vie incertaine.

Jouis ſagement du loiſir
Que l'oubli des Parques te laiſſe,
L'âge, la ſanté, la richeſſe
Te donnent les biens à choiſir.

Erre dans tes riches prairies,
Où les arbres entrelaſſés
Offrent aux voyageurs laſſés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côtaux riants,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par ſon paiſible murmure
Endort les ſoins impatients.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le ſoir voit diſparoître.

Bientôt tu laisseras aux tiens,
Tes Palais, ton vaste domaine,
Et tes biens accrus avec peine,
Bientôt ne seront plus tes biens.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe,
Pauvre, riche, illustre, ou sans nom,
Chez l'impitoyable Pluton
Le temps rapide nous emporte.

Du Monarque du sombre bord
Tout ce qui vit, sent la puissance,
Et l'instant de notre naissance
Fut pour nous un arrêt de mort.

A MERCURE.

ODE XI. DU III. LIVRE.

MERCURE, car sans toi la Lyre est impuissante,
Amphion suivoit tes leçons ;
Quand sur les murs Thébains la pierre obéissante,
S'arrangeoit au gré de ses sons.

Par toi dans les forêts le solitaire Orphée
Amolit la rage des Ours ;
Les rochers le suivoient ; les ruisseaux du Ryphée
Attentifs, suspendoient leur cours.

Fais plus, viens m'inspirer des vers que veuille entendre
La fiére, l'inflexible Iris ;
Ce que jamais ton art inventa de plus tendre
Est peu pour vaincre ses mépris.

On répand que jadis ta Lyre enchantereſſe
A fléchi Cerbére, Alecton,
Et qu'elle fit ſentir la joye & la tendreſſe
A tout l'Empire de Pluton.

Les hardis Ixions, les Tantales perfides
En oubliérent leur tourment;
Malgré l'arrêt du ſort, des triſtes Danaïdes
Le tonneau fut vuide un moment.

Miracles ſans honneur! prodiges inutiles,
Tant qu'Iris te réſiſtera!
Mais rends à tes accords ſes oreilles docilles;
Jamais ta gloire ne mourra.

Chante pour l'attendrir, cette amante empreſſée,
Dont Minos condamna les ſœurs,
Qui ſaintement parjure, oſa ſauver Lincée
De leurs parricides fureurs,

Leve-toi, lui dit-elle; après ma foi donnée,
Pourrois-je te ravir le jour?
Va, fuis, je n'en crois pas seulement l'Hymenée;
Tu dois ton salut à l'Amour.

Tes yeux, si je suivois un serment détestable,
Auroient vû leur dernier soleil:
Sans l'Amour que je sens, mon bras impitoyable
Eût éternisé ton sommeil.

Mais je t'adore en vain; de mains plus criminelles
Crains d'éprouver la cruauté;
Mes inhumaines sœurs sont d'autant plus cruelles,
Qu'elles le sont par piété.

Dût mon pere punir l'amour qui te fait grace,
Trompe son barbare dessein;
Evite, en le fuyant, le fer qui te ménace,
Dût-il retomber sur mon sein.

Va ; la Nuit & Venus ſecondent mon envie,
Adieu pour la derniére fois :
Seulement, cher époux, pour le prix de ta vie,
Souviens-toi que tu me la dois.

A L'OMBRE DE DESPREAUX.

ODE.

VIF & modeſte Satyrique,
Ami de la Sincérité,
Qui croyois tout Panégyrique,
Un outrage à la Vérité;
Peut-être que de cette ſtrophe
La reſpectueuſe Apoſtrophe
Vient de te cauſer quelque effroi;
DESPREAUX, du royaume ſombre,
Il me ſemble entendre ton Ombre
Murmurer déja contre moi.

Mais c'eſt en vain qu'elle s'irrite ;
Ne crains point un éloge faux,
Ni qu'en célébrant ton mérite,
J'encenſe juſqu'à tes défauts ;
Que j'approuve dans tes ouvrages
Ces noms conſacrés aux outrages
Par un zéle outré du bon goût :
Oui, j'oſe en atteſter tes Manes,
Toi-même aujourd'hui tu condamnes
Ce que notre malice abſoût.

Heureux, que de ſages ſcrupules
Retranchant ces traits ſéducteurs,
Ton vers n'eût rendu ridicules
Que les fautes, non les auteurs :
Qu'un nom, quelquefois reſpectable,
D'un hémiſtiche irrévocable
N'eût pas fait l'injuſte ornement,
Rival de Lucile & d'Horace,
Craignois-tu de manquer de Grace
Sans ce dangéreux agrément ?

C'en eſt fait ; ton ombre ſévére
Ne peut plus m'en déſavouer ;
Je ſens qu'après ce trait ſincére
Il m'eſt permis de te louer.
C'eſt à ton cœur irréprochable ;
A ton amitié ſecourable ,
Que ſont dûs les premiers honneurs ;
Et dans la balance des Sages ,
Le prix des plus rares ouvrages
Ne s'eſtime qu'au poids des mœurs.

Du ſel piquant de l'Ironie
Egayant tes inſtructions ,
A quoi t'a ſervi ton génie
Qu'à décrier les paſſions ;
Qu'à peindre notre ame flotante
Et telle que dans la tourmente
Un vaiſſeau par les vents battu ?
Mais nous peignant tels que nous ſommes ,
Tu ne ris du vice des hommes
Que pour les rendre à la vertu.

Qu'à

Qu'à jamais les futures Races,
Attentives à tes discours,
Profitent des riantes Graces
Du Démocrite de nos jours.
Le Siécle que ta plume honore,
En toi, va leur transmettre encore
Horace, Perse & Juvenal;
Plus vif dans leurs propres saillies,
Et de leurs Graces embellies
Imitateur original.

Loin des bassesses plagiaires,
Ton goût prudemment généreux,
Ne choisit les mêmes matiéres
Qu'afin de mieux lutter contr'eux.
Mais ton poëtique courage
Obtenoit envain l'avantage;
Tu n'osois encore t'en flatter;
Et, méconnoissant ta victoire,
Tu leur rendois toute la gloire
Que tu venois de remporter.

Qui du droit ſens de l'élégance
Porta des jugemens plus ſûrs ?
Vous trembliez à ſa préſence,
Ouvrages languiſſans ou durs ;
Sublime faux & puérile,
De grands mots richeſſe ſtérile,
Froids ornemens hors de ſaiſon,
Idylle orgueilleuſe ou ruſtique,
Tragique enflé, fade comique
Que n'enfantoit pas la raiſon.

Mais Cenſeur aux autres ſi rude,
Pour toi, quelle ſévérité !
C'eſt de ta propre exactitude
Que naiſſoit ton autorité.
D'une veine toujours égale,
Ton courroux éloquent s'exhale
Contre les écrits inégaux,
Où le Génie & la Pareſſe
Tour à tour nous charme & nous bleſſe
Par les beautés & le défauts.

Dans la carriére glorieuſe
Où de l'art nous cherchons le prix ;
Qu'une lenteur laborieuſe
Poliſſe ainſi tous nos écrits.
Envain le fol orgueil nous preſſe ;
Effaçons, corrigeons ſans ceſſe ;
Après le bien cherchons le mieux ;
C'eſt au prix de toutes nos veilles
Qu'il faut acheter ces merveilles
Qui doivent plaire à tous les yeux.

ODE

A LA LOUANGE DE MADAME DACIER,

PRONONCE'E A L'ACADEMIE dans une Séance publique.

IL eſt un Sexe plein de charmes,
A qui, pour étendre ſes droits,
La Nature a donné des armes
Souveraines même des Rois.
Mais, par quelle loi téméraire,
Au ſeul avantage de plaire,
Réduit-on ce Sexe adoré,
De qui ſouvent l'eſprit ſolide
Enleve à notre orgueil avide
L'honneur d'être plus éclairé?

Dignes objets des jalouſies
Des plus redoutables Rivaux ;
Les tems comptent des Aſpaſies ;
Des Corinnes & des Saphos.
Peu content d'un mirthe frivole ;
A nos côtés ce Sexe vole
Moiſſonner de nobles lauriers :
Sans interroger la mémoire,
Notre Siécle compte à ſa gloire ;
Des Suderis & des Daciers.

Célébre Dacier, ta naiſſance
Te donnoit un droit ſolemnel
A t'orner d'un ſavoir immenſe ;
Puiſé dans le ſein paternel :
Avare de cet héritage,
Au mépris des ſoins du jeune âge ;
Tes veilles l'accrurent encore ;
Et de cette dot littéraire,
L'Illuſtre Epoux qui ſut te plaire ;
Vit croître ſon propre tréſor.

Ce Miniſtre dont les Ouvrages
Egaleront le cours des ans,
Fonda, pour éclairer les Ages,
Ce ſanctuaire des Savans;
A ce Sexe qui ſur ſes traces
Veut moins de Muſes que de Graces,
Il ferma cet auguſte lieu;
Mais il t'eût réſervé ta place,
Si les Oracles du Parnaſſe
T'avoient prédite à Richelieu.

Téméraire, au moment que j'oſe
Condamner l'oubli d'Apollon,
Je vois pour ton Apothéoſe
S'embellir le Sacré Vallon.
Déja pour l'immortelle fête
Les neuf Sœurs ont paré leur tête
De fleurs qui bravent les hivers;
Et ces filles de Mnemoſine,
Déja ſur la Lyre divine,
Préludent leurs plus doux concerts.

Tous ces demi-Dieux qu'au Parnaſſe
Plaça la Sage Antiquité,
S'empreſſent de t'offrir leur place ;
Hommage trop bien mérité.
A l'envi la troupe ſavante
Jure qu'à ta plume élégante
Elle doit un éclat nouveau ;
Et que le bruit de ſes merveilles ;
Secouru de tès doctes veilles,
En craint moins la nuit du tombeau.

Ce Sage de qui la vieilleſſe
Aux jeunes Graces fit ſa cour ;
Dont la philoſophique yvreſſe
Célébra Bacchus & l'Amour ;
Anacreon t'offre ſa Lyre :
L'Enfant aîlé vient de ſourire ;
Charmé de la voir ſous tes doigts :
Tu la touches, tu lui fais rendre
Un ſon plus flatteur & plus tendre
Qu'elle ne rendit autrefois.

Ce Cenſeur (*a*) avec qui Thalie
Contre Socrate conſpira ;
L'Affricain (*b*) aimé de Lelie,
Que mille fois Rome admira ;
Celui (*c*) qui fit voir ſur la Scéne,
De l'adultere & ſage Alcmene,
La pudique infidélité ;
Tous trois embellis par ta plume,
Sentent à la fois qu'elle allume
Leur envie & leur vanité.

Mais arrête : à l'aſpect d'Homére,
Pourquoi fléchis-tu les genoux ?
Que l'eſtime & l'accueil ſincére
Soient réciproques entre vous.
C'eſt trop, généreuſe Interpréte,
Que ſouvent ta plume lui prête
Des beautés pour d'informes traits.
Faut-il que ton art trop modeſte,
Même en l'embelliſſant, proteſte
Que tu ne l'égales jamais ?

(*a*) Ariſtophane. | (*b*) Terence. | (*c*) Plaute.

Pardonne-moi, nouvelle Muſe.
Dans le nouveau jour qui te luit,
Tu vois que ſi l'erreur m'abuſe,
C'eſt pour toi qu'elle me ſéduit.
Dans notre lutte poëtique,
Du ſeul vrai, le zéle héroïque
Avoit enflammé notre cœur.
Eh! qu'importoit à notre gloire,
Qui de nous deux eût la victoire,
Pourvû que le vrai fût vainqueur?

LE COURAGE,

ODE

A S. A. R. MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

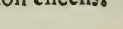
Sur la Prise de Lérida.

LOIN ſcrupuleuſes loix de l'exacte méthode,
Parons-nous d'une autre beauté ;
Viens, Muſe de Pindare, & répands ſur cette Ode
La chaleur & la nouveauté.

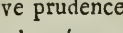
Tu chantois autrefois ces Héros de l'Elide,
Vaines images de Guerriers,
Qui diſputant le prix d'une courſe rapide,
Devoient leur gloire à leurs courſiers.

Ces Athlétes poudreux, ſpectacle de la Grece,
Furent honorés de tes dons ;
Et dans tes vers alors leur force & leur adreſſe
Uſurpoient de plus nobles noms.

Contr'elles la valeur, le ſolide mérite,
Souvent ſe trouvoient impuiſſans;
Et dans un corps d'Achille une ame de Therſite
Pouvoit leur ravir ton encens.

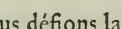


Que de la vertu ſeule il ſoit la récompenſe:
Chante de plus dignes combats,
Où le Héros uniſſe à l'active prudence
Le mépris conſtant du trépas.



Ciel! Qui m'a tranſporté dans les champs d'Iberie;
Quel eſt ce redoutable Fort?
D'un peuple de mutins la rébelle Furie
En fait au loin voler la mort.

Sur ce Roc, diſent-ils, nous défions la foudre;
Rien ne peut nous en renverſer;
A céder nos remparts qui pourroit nous réſoudre?
CONDE' n'a ſû nous y forcer.



Je le vois, le Héros jaloux de cette gloire,
De CONDE' le digne Rival,
Qui dans ſes vœux hardis demande à la Victoire,
L'honneur d'être un jour ſon égal.

C'est ce même Héros dont Stinkerque & Nervinde
Virent les glorieux essais ;
Jeune & dans l'âge encor du conquérant de l'Inde,
Sa valeur hâta nos succès.

⚔

Mais loin des combats, une paisible étude
A depuis occupé ses jours,
Quel besoin aux grands cœurs d'une longue habitude ?
Nés Héros, ils le sont toujours.

⚔

Des que Mars les rappelle, on les voit intrépides,
S'applaudir du péril offert,
Et se dédommager par des exploits rapides
De ce repos qu'ils ont souffert.

⚔

Muse, viens m'éclairer. Quel est le vrai courage ?
Est-ce un transport impérieux,
Qui devant les dangers répandant un nuage,
N'offre que la gloire à nos yeux ?

⚔

Tel a fait des combats la longue expérience ;
Mais du fer, toujours respecté,
C'est du même bonheur l'aveugle confiance
Qui fait son intrépidité.

⚔

Fénétrons plus avant. Dans un jour de bataille,
Tel s'arme d'un front menaçant,
Que l'on verroit pâlir, au pied d'une muraille,
D'un péril toujours renaissant.

⁂

Celui qui sait braver, d'une tranquille audace,
De longs & d'assidus hazards;
Voilà le vrai Héros, tel que même la Thrace
Le pourroit confondre avec Mars.

⁂

Vous, rebelles, tremblez à l'image éclatante
Que je trace ici d'un grand cœur;
La valeur naturelle, éclairée & constante,
Vous peint assez votre vainqueur.

⁂

Mais quoi! les Elémens, secondant votre rage,
Conspirent contre mon Héros:
La Segre dans son camp s'est ouvert un passage,
Et l'assiége avec tous ses flots.

⁂

Nos ennemis jaloux, liés par tant de ligues,
S'avancent à votre secours.
Céde, jeune Guerrier; le sort par trop de digues,
De tes faits interrompt le cours.

⁂

Mais non, malgré ce Roc où mille foudres tonnent,
Malgré les Fleuves débordés,
Malgré tous les secours que nos voisins vous donnent,
Il vous presse & vous lui cédez.

X

Nous triomphons enfin : sa valeur obstinée
Vient de nous ouvrir vos remparts :
La Segre en frémissant se retire, étonnée
D'en voir sortir vos étendarts.

X

Avec ce conquérant partagez votre temple,
Sage Déesse des Guerriers ;
Digne de vos honneurs, il sait à votre exemple
Marier l'olive aux lauriers.

ODE
AU
RÉGENT.

TEL qu'un Pilote téméraire,
Fol ennemi de ſon repos,
Oſe défier la colére
De l'intraitable Dieu des Flots;
De rochers ſa route eſt couverte,
Les vents ſe diſputent ſa perte,
Et d'effroi les Aſtres ont fui:
Au feu de la foudre qui gronde,
Il court chercher un nouveau monde
Que les Dieux n'ont pas fait pour lui.

Tel & plus téméraire encore ;
Moi-même où vai-je m'embarquer ?
Tu vois, Dieu des vers que j'implore,
Quel naufrage j'oſe riſquer.
Mon projet veut ton art ſuprême ;
Daigne l'exécuter toi-même ;
Ce ſeroit peu de l'agréer :
Je chante une France nouvelle
Que l'Intelligence & le Zéle
Viennent à l'envi de créer.

Dans ces jours où d'un deuil ſincére
Se couvrit l'Empire François,
La Défiance & la Miſére
L'accabloient ſous un double poids.
Le fardeau des dettes immenſes
Chaſſoit juſques aux eſpérances
D'y revoir un âge plus doux.
Nous demandions cette Patrie,
Jadis ſi riche & ſi fleurie,
Qui ſembloit avoir fui de nous.

Pour comble, une jalouſe haine
Agitoit encore nos voiſins ;
A notre ruine prochaine,
Tout ſollicitoit les deſtins.
La peur d'une ligue funeſte
Eſt alors tout ce qui nous reſte
Des exploits heureux d'un grand Roi ;
Et forte de notre impuiſſance,
L'Europe irritoit ſa vengeance
Du ſouvenir de ſon effroi.

PHILIPPE, joui de la gloire
De réparer tant de malheurs,
Goute ta plus plus douce victoire,
Tu vas concilier les cœurs.
Ta foi, ta droiture héroïque,
Sainte & puiſſante politique,
Diſſipe les inimitiés :
La Diſcorde dont tu te vanges
Voit, en frémiſſant, que tu changes
Nos Ennemis en Alliés.

Mais quoi, la Paix ſans l'Abondance
N'eſt qu'un des fruits de ta vertu ;
Il faut encore que ta prudence
Ranime l'Etat abbatu.
Sur cette campagne épuiſée,
Qui fera tomber la roſée
Que lui refuſe un ciel d'airain ?
Pour nous faire oublier la guerre ;
Qui retirera de la terre
Nos tréſors rentrés dans ſon ſein ?

Attendrons-nous qu'un nouveau Lulle,*
Fier de ſes chimiques travaux,
Promette à notre eſpoir crédule
L'art de commander aux métaux ;
Qu'il nous vante dans ſon délire
Ce ſable ſouverain qu'il tire
D'un feu ſavamment méſuré ;
Qu'il ordonne à ſa vaine poudre
De tout changer, de tout diſſoudre
Et d'enfanter l'or à ſon gré ?

* Célébre Chimiſte qui paſſe pour avoir trouvé la Pierre philoſophale.

Non, le Ciel nous offre un Génie,
De qui les talens bienfaicteurs
Vont réaliſer la manie
De ces prétendus Créateurs.
Plus hardi que notre eſpérance,
Dans le ſein même de la France,
Il ouvre un nouveau Potoſi : *
Son ſiſtême plus efficace
Semble par ſa ſublime audace,
Plûtôt révélé que choiſi.

Ce ſiſtême tu ſais l'entendre,
PHILIPPE, tu ſais le goûter;
Mais le gouter & le comprendre,
En eſprit né pour l'inventer :
Ses ſuites à tes yeux tracées,
Te montrent tes propres penſées
Diſtraites par mille autres ſoins;
Et tu découvres dans ſa cauſe
Cette heureuſe métamorphoſe,
Dont nous ne ſommes que témoins.

* La plus riche Mine du Perou.

Loin de nous, Préjugé timide ;
Qui crains tout ce qui te surprend ;
De ce que PHILIPPE décide,
La Sagesse même est garand :
Envain s'éleve maint obstacle ;
Il saura hâter ce miracle
Par un courage intelligent ;
Pour chasser le besoin sinistre ;
Il auroit été le Ministre,
S'il n'avoit été le Régent.

O vous ; croissez jeune Monarque ;
Pour un bonheur qui croît toujours ;
PHILIPPE fournit à la Parque
L'or dont elle file vos jours.
Heureux qu'en vous tout nous prépare
Un Roi qui jamais ne sépare
Ses devoirs & ses volontés ;
Un Roi que l'équité dirige,
Dont la vertu soit un prodige
Egal à nos prospérités.

Qu'une bienfaisante puissance ;
Modeste arbitre des destins,
Soit le secours & l'espérance ;
Non la terreur de nos voisins,
Devenons l'amour de la Terre ;
Paisibles Juges de la Guerre
Et Protecteurs de tous les droits.
Allez, partez Ode immortelle,
Marquez cette époque nouvelle
Dans l'histoire du nom françois.

LE MERITE PERSONNEL,

ODE

A MONSIEUR ROUSSEAU.

ON ne ſe choiſit point ſon Pere.
Par un reproche populaire,
Le Sage n'eſt point abbatu.
Oui, quoique le Vulgaire en penſe;
Rouſſeau, la plus vile naiſſance,
Donne du luſtre à la vertu.

✕

N'envions que l'humble ſageſſe;
Seule elle fait notre nobleſſe;
Le vice, notre indignité.
Par-là ſe diſtinguent les hommes;
Et que fait à ce que nous ſommes,
Ce que nos Peres ont été.

✕

Que j'aime à voir le Sage Horace;
Satisfait, content de ſa race,
Quoique du rang des affranchis!
Mais je ne vois qu'avec colere
Ce fils tremblant au nom d'un Pere
Qui n'a de tache que ce Fils.

✕

Le ſang s'altére & ſe répare.
Ainſi Caſtor, né de Tindare,
Prit place entre les immortels.
Ainſi le hideux Poliphême,
Fils indigne d'un Dieu qui l'aime
N'a pû partager ſes Autels.

⁂

Connois-tu ce flatteur perfide,
Cette ame jalouſe où préſide
La Calomnie au ris malin;
Ce cœur dont la timide audace
En ſecret ſur ceux qu'il embraſſe,
Cherche à diſtiler ſon venin?

⁂

Lui dont les larcins marotiques,
Craints des Lecteurs les plus ciniques,
Ont mis tant d'horreurs ſous nos yeux;
Cet infâme, ce fourbe inſigne,
Pour moi, n'eſt qu'un eſclave indigne,
Fut-il ſorti du ſang des Dieux.

⁂

Mais nous, que d'un peu de génie
Doue le Dieu de l'harmonie,
N'aviliſſons point ce beau feu,
Et n'arrachons à notre Muſe,
Rien dont le remords nous accuſe,
Et nous interdiſe l'aveu.

⁂

ROUSSEAU, ſois fidelle, ſincére ;
Pour toi ſeul critique ſévére,
Ami zélé des bons Ecrits ;
Tu vas pour la race future
Annoblir ta famille obſcure ;
Et je ſuis ton frere à ce prix.

ODE.

AMIS, courons offrir sous la riante Treille
Notre encens à la Volupté.
Bacchus a mis pour nous au fond de la Bouteille
Le Plaisir & la Vérité.

✕

La Vigne, si j'en crois un des Sages de Grece;
Porte trois Raisins inégaux.
Du premier naît la joye, & du second l'yvresse;
Du dernier naissent tous les maux.

✕

Mais l'épreuve dément des sentences si vaines;
L'espérance naît du premier;
Du second plus puissant naît l'oubli de nos peines;
Tous les biens naissent du dernier.

✕

Bacchus, avec son Thirse, écarte de la table
Les noirs soucis & les travaux.
Nous boirons à longs traits avec son jus aimable,
L'oubli précieux de nos maux.

✕

Banniſſons la Raiſon, que l'Yvreſſe plus ſage
Améne les Jeux & les Ris.
Peut-on de la Raiſon faire un meilleur uſage
Que d'y renoncer à ce prix?

AVERTISSEMENT.

L'Ode ſuivante a été faite par une eſpéce de défi, ſur ce que des gens prétendoient que la Proſe ne pouvoit s'élever aux expreſſions & aux idées poëtiques. Je penſois au contraire qu'elle peut prétendre à tous les genres; & pour le prouver, je traitai la matiére même avec tout le faſte & toutes les figures de l'Ode. Je lûs l'ouvrage à l'Académie Françoiſe dans une ſéance publique: tous mes confreres y applaudirent; & Mgr. le Cardinal de Fleury m'en témoigna ſa ſatisfaction particuliére: c'eſt ce qui m'autoriſe à lui adreſſer l'ouvrage. Si j'y ai jetté quelques traits d'un orgueil poëtique, je proteſte que ce n'eſt pas d'abondance de cœur, mais ſeulement pour mieux imiter les vers qui ſont en poſſeſſion de s'en parer; car raiſonnablement parlant, je ne trouve rien de ſi petit que ces yvreſſes d'amour-propre, où les Poëtes s'abandonnent ſi volontiers. Il n'y a point de ſtile qui doive diſpenſer d'être modeſte. Méritons les louanges le mieux que nous pourrons, & laiſſons au Public le ſoin de nous rendre bonne juſtice.

LA LIBRE ÉLOQUENCE,

ODE EN PROSE

A S. E. MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE FLEURY.

FLEURY, respectable Ministre, aussi louable par les intentions, que par les lumieres; aussi cher à ton Roi qu'à son peuple, & précieux même à tous nos voisins; toi à qui les Poëtes sont inutiles, puisque l'Histoire se charge de ton éloge, & que tes actions tirent tout leur éclat d'elles-mêmes; reçoi l'hommage sincére d'un Ecrivain énorgueilli de ton approbation. L'ouvrage que je te présente t'a plû. Puis-je douter qu'il ne doive plaire? Un sage a parlé; Critiques, instruisez-vous. Et vous, Ode immortelle, allez, fiére de ce suffrage & de votre liberté, allez apprendre aux Poëtes qui naîtront, à secouer le joug dont vous avez osé vous affranchir.

Rime, aussi bizarre qu'impérieuse, mesure tyrannique, mes pensées seront-elles

toujours vos eſclaves ? Juſques à quand uſurperez-vous ſur elles l'empire de la raiſon ? Dès que le nombre & la cadence l'ordonnent, il faut vous immoler, comme vos victimes, la juſteſſe, la préciſion, la clarté. Ou ſi je m'obſtine à les conſerver malgré vous, par quelles tortures ne vous vengez-vous pas de ce que je vous réſiſte ? Je vois le Soleil ſe lever, ſe coucher, ſe relever plus d'une fois, avant que j'aye pû vous réconcilier avec une penſée qui valoit à peine quelques momens. C'eſt à toi ſeule, Eloquence libre & indépendante, c'eſt à toi de m'affranchir d'un eſclavage ſi injurieux à la raiſon.

Mais, quelle lumiére me frappe ! Que peut renfermer ce nuage éblouiſſant qui s'avance vers moi du milieu des airs ? D'où vient cette douce roſée qu'il répand ſur ſa route, tandis que des traits de feu l'entrouvent de toutes parts ? Ciel ! Il ſe développe à mes yeux ! J'y découvre une Déeſſe majeſtueuſe, qui d'un ſeul de ſes regards, ſe rend maîtreſſe de mon cœur. Ne me trompai-je point ? Eſt-ce l'Eloquence ? Un diadême auguſte ceint ſa tête. D'une main, elle lance des foudres ; & de l'autre, elle ſéme des fleurs. Ses cheveux abandonnés

aux Zéphirs, flottent sur ses épaules en ondes négligées. Sa robe, qu'aucun lien ne resserre, & qui la pare, sans la gêner, brille de couleurs plus diverses & plus vives que celles dont Phœbus peint la nue, quand il s'y joue avec tous ses rayons. Une foule de Génies voltige autour d'elle, comme ses ministres. L'un est chargé du cothurne superbe qu'il est tout fier de porter ; l'autre essaye en riant le brodequin : l'un, d'un souffle hardi, fait raisonner la trompette éclatante, tandis que l'autre fait soupirer tendrement la flute pastorale.

Tu m'as reconnue sans doute à tout ce qui m'environne, me dit la Déesse elle-même. Je suis l'aînée des Muses : c'est moi qui possède l'art souverain de manier, d'entraîner les volontés, d'élever, d'éclairer les esprits, de passionner les cœurs & de transporter les imaginations. Je suis enfin cette Eloquence que tu reclames ; & à ce nom, ne vas pas penser, comme le vulgaire, que ma puissance soit renfermée dans les tribunes, où je régne en persuadant. Mon Empire n'a point de limites. Ce n'est pas assez pour moi de peindre la nature de ses vrayes couleurs ; je donne de la réalité à la fiction même, & je crée tout ce que

j'imagine. Envain mes Sœurs s'applaudiſſent-elles de cet art pénible qu'elles ont inventé pour le charme des oreilles ; envain ſe ſont-elles impoſé cette ſervitude des ſons & des meſures dont tu te plains ; elles ne ſauroient plaire, qu'autant que je les inſpire ; & les prodiges dont elles ſe vantent, ſont bien moins dûs aux graces contraintes qui les parent, qu'aux véritables beautés que je leur prête. Renonce donc à cette rime ſi lente & ſi capricieuſe, à cette meſure intraitable, qui, ſous eſpoir d'agrément, n'améne ſouvent que la langueur, compagne de l'uniformité. Tu perdras moins que je ne te rendrai. Travaille ſous mes ſeuls auſpices ; prens un eſſor hardi ; te voilà libre.

La Déeſſe diſparoît à mes yeux : mais au feu divin qui m'embraſe, je ſens encore ſa préſence toute puiſſante. Oui, je puis, ſans le ſecours des vers, m'élever aux plus ſublimes fictions ; je puis, nouvel Homere, tranſporter mes Auditeurs au milieu des combats. Ils entendront la Diſcorde qui d'un cri perçant va donner le ſignal homicide. Déja volent de toutes parts les fléches inſatiables de ſang : l'infléxible Deſtin les conduit ſelon ſes décrets. Envain les Boucliers s'oppoſent aux atteintes mor-

telles, les Guerriers tombent sous les épées & les javelots, comme les épics sous la grêle tranchante. Les Dieux mêmes tremblent pour les jours de ceux qu'ils ont fait nâître. A peine, dans l'horreur du combat, sont-ils sûrs de leur propre immortalité. Jupiter tonne, éclaire, fait pleuvoir le sang. Neptune, d'un coup de ce triple Sceptre dont il commande aux flots, déracine les montagnes, entrouvre le centre de la terre: le Soleil & les morts sont épouvantés de se voir. Tout l'Univers n'est plus qu'un Théatre de prodiges, terribles même aux Puissances qui les excitent. Un seul Guerrier demeure intrépide au milieu de cet ébranlement total de la nature; il triomphe des hommes & des Dieux. Le plus grand des prodiges, c'est sa valeur. Qu'on me donne un nouveau Héros. Dans un stile aussi libre que sublime, je le conduis ainsi à travers les miracles, au faîte de la gloire; & remplissant l'imagination des plus grands objets, j'allumerai dans les ames l'amour héroïque de la vertu.

Faudra-il exposer sur la scéne les avantures tragiques des Rois, les conspirations ambitieuses, les vices sur le trône, & les vertus dans les fers? Je n'asservirai point

mes Héros à ce langage superstitieusement mesuré que la passion désavoue ; ils parleront naïvement, quoique noblement, selon leur dignité, selon le génie de leur nation, leur caractére particulier, leur intérêt dominant & leur émotion présente. Le cœur du Pontife brûlera d'un saint zéle ; la fiére autorité régnera dans la bouche du Souverain ; l'Israëlite n'aura de politique que sa religion ; le Romain n'aura de religion que sa politique. Je prêterai à l'un les figures orientales ; je donnerai à l'autre la hauteur du courage & l'amour presque féroce de la liberté. La douleur & la joye dédaigneront l'enflure & le rafinement ; toutes les passions enfin n'auront d'ornement que leur propre vivacité, & je ne laisserai jamais sentir l'Auteur caché sous le personnage.

Et toi, riante Comédie, art enchanteur, qui fais réjouir jusqu'à celui que tu condamnes ; quelle contradiction du stile contraint où l'on t'asservit avec la familiarité de tes discours & de tes maniéres ! Quel ridicule, & que tu le jouerois bien, de voir un amant qui n'ose rien sentir que de l'aveu de la rime ; un valet, un rustre, amoureux jusques dans ses grossiéretés d'une cadence harmonieuse ! On nous recommande tant la nature : eh,

pourquoi donc la violer dès le premier pas? Pourquoi se faire un langage forcé, pour exprimer la naïveté des sentimens & des mœurs?

Mais, par quel écart pindarique me trouvai-je tout-à-coup au milieu des campagnes? Je vois les troupeaux paissans dans les riantes prairies; j'entens de toutes parts le son des flûtes & des chalumeaux. Echo ne sait à qui répondre; elle épouse à la fois les passions les plus contraires, elle se plaint, elle rit, elle chante, & semble faire de nouveaux airs du mélange des sons qu'elle répéte. Qu'apperçois-je sous ce tilleul! Pourquoi cette Bergere repousse-t'elle son chien qui la caresse? Hélas! elle se plaint d'un Berger qui vient de la trahir, après mille protestations de l'aimer toujours: elle croit presque, après ce changement, que les caresses sont un présage certain d'infidélité. Plus loin, à l'entrée de ce bois, un Berger grave sur le sable le chiffre de *Philis* & le sien; Zéphire d'un souffle cruel efface aussitôt tout l'ouvrage. Le Berger s'allarme de l'augure: il se leve; & de la pointe de sa houlette, il veut graver les mêmes chiffres sur l'écorce d'un hêtre: le fer se brise & se refuse à son dessein; nouvelle terreur pour

le Berger. Il apperçoit dans le moment la Brebis chérie de Philis qui s'étoit égarée : il vole & s'empreſſe pour la prendre ; mais la Brebis fuit devant lui, elle qui venoit d'ordinaire au-devant de ſes careſſes. Ah ! c'en eſt trop, s'écrie-t'il ; tu me trahis, infidelle Bergere ! Tous ces prodiges te condamnent. Préſages menteurs ! Il arrive, en ſuivant la Brebis, juſques ſous le tilleul où ſe plaint la Bergere. C'eſt cette même Philis dont il pleure le changement, & qui le croit lui-même infidelle. Elle a pris ces allarmes, pour avoir vû à la houlette du Berger un tiſſu galant qui ne vient pas d'elle, & que pendant qu'il dormoit, une jeune follette y avoit attaché pour le ſurprendre. Amour, je te vois préſider aux reproches & à l'éclairciſſement, je te vois ſoûrire tendrement de leur délicateſſe, & tu les récompenſes de tes plus doux tranſports. Ainſi, ſans autre art que la nature même, je peindrai les peines & les plaiſirs des amans ; & meſurant ſeulement avec grace les tendres chanſons de mes Bergers, tout reſpirera d'ailleurs dans mon ſtile, la liberté & la naïveté paſtorale.

Oui, divine Eloquence, c'eſt à toi ſeule de manier la parole ; tu ne reconnois de

force ni de grace que la raiſon. Les idées te préſentent les termes ; les ſentimens te fourniſſent les tours, la juſteſſe & la clarté t'impoſent préciſément tes nombres & tes meſures. Tes deſſeins différens étendent ou reſſerrent tes hardieſſes. Il n'appartient qu'à toi d'écarter ſûrement tout l'inutile, d'embraſſer & d'arranger tout le néceſſaire : ſeule, tu ſais donner à chaque objet ſes véritables nuances & ſes proportions exactes. Tes Sœurs n'ont fait un chant du diſcours que pour ſuppléer à ton défaut ; mais qu'elles ſe déſabuſent. Rien ne te remplace ; & où tu parois une fois, rien ne ſe fait plus déſirer.

Téméraire, n'en ai-je point trop dit ? J'entens Polhimnie qui me reproche amérement l'audace de mon ingratitude. Oſes-tu donc, me dit-elle, avilir ainſi les dons que je t'ai faits ? Comptes-tu pour rien cette meſure flatteuſe où j'ai ſû cent fois renfermer tes penſées ; ce retour artificieux des mêmes ſons, où la raiſon étoit ſurpriſe de ſe trouver plus riante, quoique plus contrainte ; enfin toute cette muſique de paroles qui ſemble aſſocier l'oreille aux plaiſirs de l'eſprit ? Ingrat ! & je reçois aujourd'hui ce prix de mes faveurs ! Pardonne, Polhimnie. Je ne déſavoue pas tes bienfaits,

& je connois encore tous tes charmes. Je ſais combien tu plais par les difficultés mêmes que tu ſurmontes ; que tu joins à l'effet naturel d'une penſée raiſonnable, l'admiration de te la voir rendre avec ſuccès, malgré les obſtacles. Je ſais que quelquefois le génie, heureuſement forcé par l'inflexibilité de tes loix, découvre des tréſors qu'il n'eût pas cherchés, s'il eût trouvé le chemin ouvert à ſes premieres ſaillies. Je connois l'empire que l'habitude t'a acquis ſur l'oreille, & les obligations que t'a la mémoire, à qui tu prêtes, comme des époques ſecourables, la ſymétrie de tes meſures & le mariage des mêmes ſons : mais laiſſe-le-moi dire, puiſque la vérité m'y force ; tu ne ſaurois jamais commander au diſcours auſſi ſouverainement que la libre Eloquence.

ODE

EN FAVEUR DES VERS,

Par M. DE LA FAYE.

MAUVAIS goût né de l'habitude,
Faux enchantement du Lecteur;
Rime, mesure, vaine étude,
Le Peuple Goth fut ton auteur.
Non, tu n'es point la Poësie :
D'un plus beau feu l'ame saisie,
En Prose s'énonce bien mieux :
Les Vers, dans des siécles barbares,
Ont eu de nos Ayeux ignares
Le nom de langage des Dieux.

Tel eſt l'audacieux blaſphême
Qu'on profére contre Apollon.
Hé qui ? C'eſt la Motte lui-même,
Déſerteur du ſacré Vallon :
Mais cette erreur qu'il nous propoſe,
En vain de ſa ſubtile Proſe
Emprunte un éclat ſpécieux ;
Suivant la rime & la cadence,
Sur le Parnaſſe il a d'avance
Expié ſon tort à nos yeux.

Cenſeur de notre Tragédie,
Il oſe, en ſes réfléxions,
Croire qu'une Proſe hardie
Peut nous peindre les paſſions ;
Que c'eſt violer la nature,
Que d'aſſervir à la meſure,
Et de rimer un ſentiment,
Oubliant que c'eſt par ce charme
Qu'Inés communique l'allarme
Qu'elle éprouve pour ſon amant.

Quoi ! De l'Ode dont Polimnie
A ſes amans nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit au charme des Vers !
Pindare, Anacréon, Horace,
Ont donc abuſé le Parnaſſe
Par leurs immortelles chanſons !
J'entens Malherbe qui ſoupire
De voir qu'on oſe de ſa lyre
Dédaigner les aimables ſons.

La ſageſſe des premiers âges,
En Vers voulut dicter ſes loix :
Digne prix des plus grands courages
Les Vers chantérent les exploits.
Qu'on liſe au Temple de Mémoire
Les noms conſacrés à la Gloire ;
Calliope les a tracés :
Tous ceux que ſon burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable,
Sont peu lûs, ou ſont effacés.

Art des Vers, par quelle magie,
Au gré de tes ſons enchanteurs,
L'emportes-tu ſur l'énergie
Dont ſe vantent les Orateurs?
Dans Rome, bravant la nature,
Octave inſenſible & parjure,
La remplit de ſang & d'horreur.
Eh, qui ne ſait qu'à l'harmonie
Du divin Chantre d'Auſonie,
Il ne put refuſer des pleurs?

MARCELLUS dont les deſtinées
Privérent trop tôt l'Univers,
Moins de larmes furent données
A ton trépas qu'à ſes beaux Vers.
O Poëſie! à ta puiſſance
Que peut oppoſer l'éloquence?
Quel miracle a-t-elle à citer?
Seroit-ce un fougueux Démoſthene
Suivi d'un peuple qu'il entraîne,
Flots toujours prêts à s'agiter?

Ami né de la ſymétrie,
L'homme en recherche l'agrément;
Des merveilles de l'induſtrie,
Seule elle fait l'enchantement.
A notre oreille la Muſique
Offre un mouvement ſymétrique
Des tons dont l'ordre fait les loix.
L'impreſſion plus délicate,
De cet ordre en beaux Vers nous flate;
Et ſur l'eſprit même a ſes droits.

Mais cet art frivole & pénible
Eſt, dit-on, mécanique en ſoi:
De plus d'un obſtacle invincible
Souvent l'eſprit ſubit la loi.
La cadence ou le ſens vous gêne;
Quelquefois la recherche eſt vaine
D'un mot qui les ſerve tous deux:
La rime à cet autre s'oppoſe;
D'un autre qui plairoit en Proſe
Le choix ne ſeroit pas heureux.

O ! Combien le ſage eſt louable,
Qui s'abaiſſant à ce détail,
Pour rendre la ſageſſe aimable,
N'en dédaigne pas le travail !
Des attraits d'Hélicon parée,
Il peut nous ramener Aſtrée ;
L'homme va goûter l'équité :
Ainſi, de la main de ſa mere,
L'enfant boit la liqueur amere,
Par quelque douceur invité.

De la contrainte rigoureuſe
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il acquiert cette force heureuſe
Qui l'éléve au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éléve dans les airs ;
Et la régle qui ſemble auſtere,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux Vers.

Non, le travail n'eſt point ſervile
Quand la raiſon en eſt l'objet :
Qu'elle plaiſe en ton Vers utile,
Qu'elle t'en dicte le ſujet.
Médite, poli, remanie.
Des dons du Dieu de l'harmonie
Aucun, ſans peine, ne jouit :
C'eſt l'encens qu'Apollon deſire ;
A ce prix il prête ſa lyre,
Et l'obſtacle s'évanouit.

J'ai d'abord à remercier Monſieur de la Faye d'avoir bien voulu que j'enrichiſſe mon Livre de ſon Ode contre mon prétendu ſentiment. Il ſemble que ce ne ſoit que pour me louer ſans fadeur qu'il affecte d'ailleurs de me contredire ; & j'aurois encore à le remercier, quand il auroit raiſon contre moi.

Je lui eus une pareille obligation, lorſque je donnai pour la premiere fois le recueil de mes Odes. Il y en joignit une à ma louange qui flattant mon amour propre d'un côté, l'auroit mortifié de l'autre, ſi l'on craignoit d'être ſurpaſſé par un ami.

Il prend aujourd'hui contre moi le parti

des vers que je n'abjure pourtant qu'en Philoſophe, & qui, malgré mes réflexions, me font encore autant de plaiſir qu'à lui. Il lui convenoit bien de les défendre : il eſt lui-même l'exemple de leurs charmes & de l'illuſion qu'ils peuvent faire ; & il l'a ſi bien ſenti, qu'il ne s'eſt pas mis en peine d'employer contre moi des raiſons ſolides : il a cru avoir aſſez ; pour me vaincre, des graces ſeules de ſa verſification. C'eſt donc à moi de raiſonner. Heureux, ſi je puis réuſſir à éclairer, comme il réuſſit à ſéduire !

J'ai avancé que la proſe pouvoit dire tout ce que diſent les vers, & que les vers ne ſauroient dire tout ce que dit la proſe. Pour le prouver, je commence par mettre en proſe l'Ode de M. de la Faye, ſans lui faire rien perdre que la rime & la meſure ; & ſi j'y ajoûte quelques expreſſions, quelques circonſtances qu'il puiſſe juger dignes d'entrer dans ſes vers, je le défie (en lui je crois défier l'art même,) je le défie d'en faire uſage, ſans qu'il lui en coûte quelque autre beauté ; au lieu que quelque changement qu'il faſſe à ſes vers, je ſuis en état de ſuffire à toutes ſes corrections, ſans rien déranger du reſte.

L'ODE

DE MONSIEUR

DE LA FAYE,

MISE EN PROSE.

MAuvais goût, mépriſable enfant de l'habitude, puérile enchantement du Lecteur, rime, meſure, étude frivole, c'eſt ſans doute le peuple Goth qui vous inventa. Non, vous n'étes point la Poëſie : l'ame ſaiſie d'un plus beau feu, s'énonce mieux en proſe ; & c'eſt dans des ſiécles groſſiers que nos ayeux ignorans, ne vous reconnoiſſant pas pour le langage des hommes, ous ont appellé le langage des Dieux.

Tel eſt le blaſphême qu'on oſe proférer contre Apollon. Eh, qui l'oſe ? C'eſt la Motte lui-même, ingrat déſerteur du Parnaſſe : mais envain ſon erreur emprunte de ſa ſubtile proſe un éclat ſpécieux ; il a expié ſon tort, ou plûtôt il s'eſt confondu

d'avance, en se dévouant si long-temps, pour sa gloire, à la rime & à la mesure.

Aujourd'hui, il ose croire qu'une prose hardie suffit à peindre les passions; que c'est violer la nature que d'asservir un sentiment à la mesure & à la rime, comme s'il oublioit que c'est par leur secours qu'Inès a communiqué ses allarmes à tous ses spectateurs.

Quoi! de l'Ode même dont Polimnie nota les airs à ses amans, il veut abjurer l'harmonie qu'elle ne doit qu'au charme des vers? Anacréon, Horace, Pindare ont donc abusé le Parnasse par leurs chansons immortelles. J'entens gémir la lyre de Malherbe du mépris qu'on fait de ses sons.

Dès les premiers âges, la sagesse dicta ses loix en vers. Digne prix des plus grands Héros, les vers célébrerent leurs exploits. Qu'on lise les noms consacrés dans le Temple de mémoire, ils y sont tracés de la main de Calliope; & ceux que son céleste burin n'y a pas gravés d'un trait durable, ne sont lûs qu'à peine, s'ils ne sont même effacés.

Arts des vers, par quelle magie es-tu donc plus énergique que tout l'art des Orateurs ! Octave, le cruel Octave qui ſans frémir, remplit ſa patrie de carnage & d'horreur, s'attendrit pourtant aux accords du divin chantre d'Auſonie.

Oui, Marcellus, Héros trop-tôt enlevé à l'univers, ton trépas même coûta moins de larmes que des vers qui n'en rappelloient que le ſouvenir. O Poëſie ! qu'oppoſera donc l'Eloquence à ton pouvoir ? Quel miracle citera-t'elle ? Sera-ce un fougueux Démoſthene, entraînant à ſon gré un peuple plus inconſtant que les flots & plus prêt encore à s'émouvoir ?

L'homme ami né de la ſymétrie, en recherche partout l'agrément. Seule elle fait tout le charme de l'induſtrie humaine. La Muſique n'offre à notre oreille que le mouvement & l'ordre ſymétrique des tons ; & c'eſt ce même ordre des vers dont le double charme, en flattant l'oreille & le cœur, étend encore ſes droits juſques ſur l'eſprit.

Mais, dit-on, cet art pénible & frivole

n'eſt qu'un exercice mécanique : l'eſprit y éprouve ſouvent plus d'un obſtacle invincible. La rime ou la meſure nous gêne ; quelquefois on recherche long-temps, mais en vain, un mot qui les accorde enſemble. Ici, la raiſon s'oppoſe à un terme ; là, le langage poëtique reprouve le mot propre dont la proſe plus ſenſée ſe feroit honneur.

Mais combien eſt digne de louange le ſage qui s'abbaiſſe à ce travail, pour mieux ſervir la raiſon ! Il peut ramener Aſtrée dans le monde ; & les hommes la trouveront aimable, dès qu'elle ſera parée de la main des Muſes : ainſi l'enfant prend de la main de ſa mere le ſalutaire breuvage dont quelque douceur lui a déguiſé l'amertume.

L'eſprit, par cette contrainte même qui ſemble le reſſerrer, acquiert cette force heureuſe qui lui fait prendre un plus grand eſſor. Telle preſſée par d'étroits canaux, l'onde ne s'en éleve qu'avec plus de force au milieu des airs. Ainſi la ſévérité des régles ne ſert qu'à embellir les vers, & y devient, pour ainſi dire, la mere des Graces.

Non,

Non, le travail n'eſt point ſervile, dès qu'on ne l'entreprend que pour la raiſon : qu'elle ſeule vous dicte & votre ſujet & votre ſtile. Méditez, poliſſez, remaniez ; aucun ne jouit ſans peine des dons d'Apollon : le travail eſt l'encens que ce Dieu demande ; mais à ce prix, il prête ſa lyre, & par elle, tout obſtacle s'évanouit.

Entrons maintenant dans le fond des choſes, & voyons ce que deviennent les raiſons de l'Ode, dès qu'on s'aviſe de les peſer.

> Mauvais goût, né de l'habitude,
> Faux enchantement du Lecteur,
> Rime, meſure, vaine étude,
> Le peuple Goth fut ton Auteur.
> Non, tu n'es point la Poëſie :
> &c.

J'ai donc dit que la rime & la meſure n'étoient point la Poëſie ; & voilà le blaſphême que j'ai proferé contre Apollon. Qu'on me pardonne, ſi j'y perſévere au point de dire que l'opinion contraire m'en paroît un contre la raiſon.

La rime & la meſure peuvent ſubſiſter avec les idées les plus triviales & le langage le plus populaire ; & la Poëſie qui n'eſt autre choſe que la hardieſſe des pen-

fées, la vivacité des images & l'énergie de l'expreſſion, demeurera toujours ce qu'elle eſt, indépendamment de toute meſure. Le Cocu imaginaire eſt verſification ſans Poëſie, & le Thelemaque eſt Poëſie ſans verſification. Je n'ai garde de m'appeſantir ſur les preuves d'une vérité qui ſe démontre d'elle-même. A l'égard de la rime & de la meſure qu'on m'accuſe de ne regarder que comme un faux enchantement du Lecteur, on m'impute plus que je n'ai dit ; car je conviens que le charme eſt réel pour bien des gens ; & j'y ſuis ſi ſenſible moi-même, qu'il m'arrive ſouvent d'admirer en vers ce que je ne ferois qu'approuver en proſe. Il ne s'agit que de la vraye cauſe de cette illuſion : je l'attribue, pour la plus grande partie, à la ſurpriſe agréable qui naît de la difficulté vaincue ; & qu'on ne diſe pas que cela ne regarde que les gens de l'art qui ſavent ce que les obſtacles coûtent à ſurmonter. Ceux qui n'ont là-deſſus aucune expérience, ſont encore plus ſurpris que les autres ; & ils ſe ſentent ſi loin de commander ainſi au diſcours, qu'ils regardent les Poëtes comme une eſpéce à part que la nature a faite exprès pour le preſtige.

Je ne nie pas abſolument qu'il n'y ait dans les vers quelqu'autre cauſe de plaiſir ; mais la queſtion ne vaut pas la peine qu'on entre

là-dessus dans une profonde Métaphisique. Ce qui me fait croire surtout que la rime n'est pas si naturelle qu'on le pense, c'est que les hommes s'en sont avisés bien tard. Les Grecs ni les Latins ne l'ont connue ; & depuis qu'elle est découverte, quelques peuples s'en sont désabusés en partie. Les Italiens font des vers sans rime ; les Anglois en font aussi ; Milton, leur Homere, n'en a pas employé d'autres ; & on dit qu'ils regardent une Comédie rimée comme un vrai monstre. Si nous ne sommes pas encore si avancés, ne désespérons de rien ; laissons faire au temps & à la raison.

Censeur de notre Tragédie,
Il ose en ses réflexions,
Croire qu'une Prose hardie
Peut nous peindre les passions :
&c.

Non-seulement j'ose croire qu'une prose ; je ne dis pas hardie, mais proportionnée aux personnages & au sujet, suffiroit à nous peindre les passions ; mais j'ose encore m'étonner qu'on le conteste. Les passions feront toujours d'autant plus d'effet qu'elles seront mieux imitées ; & elles seroient toujours d'autant mieux imitées qu'on leur feroit parler leur vraye langue : or les passions originales n'ont jamais parlé en vers. Cela im-

plique contradiction : elles ſont naïves, impatientes de s'énoncer, incompatibles avec toute recherche de tours & d'expreſſions ; & dès qu'on eſt vivement ému, on a auſſitôt parlé que ſenti. Tranſportons-nous au temps des Monimes, des Phœdres & des Arianes : voyons-les ſouffrir ; entendons-les ſe plaindre : n'employeroient-elles pas, pour nous toucher, le diſcours le plus naturel ? Et ſi elles s'aviſoient de ſe plaindre en vers, pourroit-on ajoûter foi à leur douleur ? Non, ſans doute ; & il n'eſt pas moins évident que pour les bien imiter, en les mettant au Théatre, il faudroit ne leur prêter de ſentimens que ceux qu'elles auroient dû avoir, & ne les exprimer que comme elles l'auroient dû faire. Prenons-y garde, dès qu'une ſcéne eſt pathétique à un certain point, le Spectateur ne ſait plus ſi l'on parle en proſe ou en vers ; il eſt tout occupé du ſentiment qui le pénétre ; & ſi, pendant qu'il pleure, quelqu'un lui venoit dire : Remarquez-vous la beauté de cette rime, l'émiſtiche régulier & la cadence de tout ce vers, n'auroit-il pas pitié de l'Admirateur ? Le bon Comédien même en ces occaſions déguiſe, tant qu'il peut, la rime & la meſure, pour en paroître plus vrai ; & nous lui applaudiſſons de nous dérober l'art même, dont cependant on fait tant de cas,

Regulus eut un grand succès. Tout le monde pleuroit à la scéne des adieux de Régulus à son fils. Croit-on que Pradon ne dût ce grand effet qu'à l'enchantement de ses vers ? Et niera-t'on que la prose de Racine n'en eût remplacé avantageusement tout le charme ?

Quoi ! de l'Ode dont Polimnie
A ses amans nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit au charme des vers !
&c.

Je n'ai point abjuré l'harmonie de l'Ode ; j'ai prétendu seulement qu'on en pouvoit faire en prose. L'essai que j'en ai fait, en traitant cette matiére même, a paru, j'ose le dire, ingénieux & raisonnable à tous mes confreres, lorsque je le lus à une séance publique de l'Académie.

Je suis d'avis cependant que de tous les ouvrages, c'est l'Ode qui la derniere doit abandonner la versification : l'Auteur y fait une profession expresse d'audace & d'énergie ; il prend, pour ainsi dire, son vol au milieu des airs ; & dans son dessein, une espéce de langage à part ne lui sied pas mal. De plus l'arrangement artificieux des rimes, les repos ménagés également dans chaque strophe forment un air plus varié, plus harmonieux que nos vers alexandrins,

& cet air ne se répete ordinairement que dix ou douze fois : l'agrément de la symétrie peut bien se soutenir jusques-là.

Il ne faut donc pas confondre l'Ode avec les Poëmes étendus où le Poëte ne parle pas en son nom, mais pour des personnages qu'il entreprend de rendre au naturel. Si je ne fais plus d'Odes, ce n'est pas, si je ne me flatte, que les idées hardies me manquent encore : mais je sens que je n'aurois plus la patience de l'arrangement qui, après le génie, est le plus grand talent que l'Ode exige ; car (qui le croiroit) l'Ode qui feint l'entousiasme est précisément l'ouvrage qui y résiste le plus. L'entousiasme suppose l'abondance, la chaleur des idées & la rapidité de l'expression, puisque l'inspiration n'a pas besoin de recherche ; au lieu que la gêne de l'Ode réduit le Poëte à manier & remanier sa pensée de cent façons différentes, pour l'accorder heureusement à la cadence réglée qu'il se prescrit.

L'Ode de M. Despreaux sur la prise de Namur est apparemment le travail de quelques mois. L'Académie Françoise donne un long terme aux Auteurs, en proposant son prix de Poësie : or, j'en atteste ceux qui l'ont remporté ; quelle patience leur a-t'il fallu ? Avec quel travail ont-ils attrappé cet air d'entousiasme qui peut bien échauffer

le Lecteur, mais qui n'eſt en eux que le fruit tardif d'une recherche opiniâtre & très-ſouvent ſtérile, en comparaiſon des momens heureux ? Qu'eſt-ce en effet que cent vers qu'il a fallu changer, refondre & repolir tant de fois ? On voit le Poëte tout élevé ; mais on ne voit pas d'où il eſt parti, ni avec quelle lenteur & par quelles machines il s'eſt guindé ſi haut.

Qu'on liſe au Temple de mémoire
Les noms conſacrés à la gloire ;
Calliope les a tracés :
Tous ceux que ſon burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable,
Sont peu lûs ou ſont effacés.

Ne diroit-on pas à ce diſcours que les vers ſont pour les hommes l'unique ſceau de l'immortalité, & qu'il ne peut y avoir de Héros célébres que ſous le bon plaiſir des Poëtes ? La fauſſeté ſied ſi bien dans les vers, qu'on eſt d'abord ébloui de l'éclat de cette penſée ; mais un moment d'attention fait diſparoître le phantôme, & l'on eſt tout honteux d'avoir cru voir quelque choſe.

Il a manqué des Poëtes à Cirus & à Alexandre ; leurs noms en ſont-ils moins célébres ? Ne ſe paſſent-ils pas à merveille du burin de Calliope ? Et ſi je voulois citer tous les grands noms qui n'ont auprès de la

postérité d'autre recommandation que la prose, ne faudroit-il pas dépouiller presque toute l'Histoire ? L'équivoque vient de ce qu'on a dit souvent que les Muses seules pouvoient éterniser la mémoire des hommes : mais on ne songe pas qu'entre ces Muses on compte l'Eloquence & l'Histoire. De simples annales, si elles contenoient des efforts héroïques de vertu, suffiroient pour en perpétuer le souvenir. Que l'on perde Horace & Virgile, en connoîtra-t'on moins cette foule de grands personnages que Rome a produits ? En lira-t'on moins Plutarque, Tite-live & les Commentaires de César ? J'admire la fierté lyrique ; il nous semble à nous autres Poëtes que les Héros ont un besoin indispensable de notre protection ; que c'est à nous de régler leur rang dans l'avenir, & qu'après quelques années d'une courte vie, ils seroient perdus pour l'univers, si nous ne nous en mêlions. Notre folie seroit impardonnable, si nous ne savions qu'il y a des gens assez fous pour nous en croire, & pour tourner notre orgueil même en mérite. Un peu plus de modestie, & reconnoissons de bonne foi notre inutilité. Que les hommes songent seulement à faire des actions dignes de mémoire. Quand tous les versificateurs s'accorderoient à n'en point parler, il y aura toujours des témoins pour

les écrire & des monumens pour les honorer. L'admiration n'attendra pas pour eux le langage des vers ; mais les vers s'embelliront dans la ſuite d'une admiration établie ſans leur ſecours. En un mot, les grands hommes n'ont pas beſoin des Poëtes ; ce ſont bien plûtôt les Poëtes qui ont beſoin des grands hommes.

Dans Rome, bravant la nature,
Octave inſenſible & parjure,
La remplit de ſang & d'horreurs :
Eh ! qui ne ſait qu'à l'harmonie
Du divin chantre d'Auſonie,
Il ne put refuſer des pleurs ?

C'eſt une grande ſource de ſophiſmes & de mépriſes que le deſſein formé de louer quelqu'un ou quelque choſe, à quelque prix que ce puiſſe être. On ne ſe tient plus comptable à la vérité, mais ſeulement à l'honneur de ce qu'on célébre : delà les hyperboles & les vains raiſonnemens ; de-là l'effort à faire valoir les moindres avantages de ſon ſujet au-delà de ce qu'ils valent, & le ſoin d'éluder ce qui, pour en donner une idée juſte, ne la donneroit pas aſſez éclatante. C'eſt ainſi que chacun, en défendant ſon opinion particuliére, tombe dans les défauts ordinaires du Panégyrique : on la vante & on ne la prouve pas.

On cite ici, par exemple, en faveur des vers, les larmes que ceux de Virgile firent répandre à Auguſte ſur la mort de Marcellus, & on défie l'Eloquence de produire de ſa façon un pareil miracle. Premierement, l'Hiſtoire ne dit point, ce me ſemble, qu'au récit de Virgile, Auguſte ait pleuré la mort de Marcellus, ce qui ne ſeroit pourtant pas ſurprenant, puiſque Marcellus étoit ſon neveu & ſon héritier naturel : elle dit ſeulement qu'Octavie ſa mere en fut ſenſiblement touchée : mais cela vaut-il la peine d'en faire honneur aux vers ? Et où en eſt-on réduit de donner ſur le pied de prodige l'attendriſſement d'une mere, au récit de la mort de ſon fils ? Combien de faits l'Eloquence oppoſeroit-elle à ce prétendu miracle ?

Céſar entre au Sénat, déterminé à condamner Ligarius : il tient à la main les mémoires qui doivent entraîner ſa perte. Ciceron parle; Céſar oublie ſa vengeance : les papiers lui tombent des mains, & il fait grace. Si Ciceron eût parlé en vers, Ligarius étoit perdu. Les vers par eux-mêmes annoncent l'art; les paſſions n'y ont point un air ſérieux, & on ne les y regarde que comme une imitation qui peut faire plaiſir par la reſſemblance, qui peut bien émouvoir à un certain point, mais non pas juſqu'à faire

agir, malgré des penchans & des réſolutions contraires.

Il en eſt tout autrement de l'Orateur ; il préſente les paſſions mêmes en ſa perſonne ; & à proportion de ce qu'il paroît les ſentir, il les communique aux autres. Ainſi Démoſthéne triomphoit de l'indolence des Athéniens ; & malgré tout l'or de Philipe, il les arrachoit du ſein des plaiſirs, pour aller défendre, au péril de leur vie, leur liberté menacée. L'hiſtoire offre partout de pareils triomphes de l'Eloquence ; mais ce ſeroit en abuſer, que de s'en armer ici contre le petit prodige des vers de Virgile, à qui peut-être il eût ſuffi de nommer ſeulement Marcellus, pour faire pleurer ſa mere.

Ami né de la ſymetrie,
L'homme en recherche l'agrément ;
Des merveilles de l'induſtrie,
Seule elle ſait l'enchantement.
A notre oreille la Muſique
&c.

L'homme eſt ami de la ſymétrie ; mais il l'eſt encore plus de la variété. Il faut donc, pour le ſatisfaire, lui préſenter des proportions exactes, mais lui en offrir toujours de différentes. Les vers ne ſatisfont qu'au premier goût. La libre Eloquence ſatisfait à l'un & à l'autre. Les vers, ſurtout dans les

longs ouvrages, dégenerent en une monotonie insupportable. L'oreille en est d'abord flattée par le goût de la symétrie ; mais elle en est bien-tôt fatiguée par le défaut de variété, & il s'en faut bien que le Partisan le plus échauffé de la versification en puisse soutenir une suite aussi longue qu'il le feroit d'un ouvrage en prose.

Que penseroit-on d'un vaste Palais qui ne seroit qu'une répétition des mêmes portiques & des mêmes colonades avec les mêmes proportions ? Envain les marbres & les métaux en seroient-ils différens, les ornemens & la richesse y perdroient leur prix par l'uniformité. Je ne doute pas qu'on n'y entrât avec plaisir ; mais je ne doute pas non plus qu'on ne fût impatient d'en sortir.

Si la symétrie est d'un grand charme dans les objets qu'on embrasse d'une seule vûe, il n'en est pas de même pour les objets successifs, & il y faut alors de la diversité : or les vers ne se présentent que successivement. Eh, quel ennui de les voir défiler deux à deux, toujours avec leur même nombre de syllabes, leurs émistiches superstitieusement observés, & se répondant toujours comme une espéce d'écho !

En vérité, plus j'y pense & plus je crois que c'est l'admiration seule de la difficulté surmontée qui tourne tout cela en agrément.

Envain s'appuye-t'on, en faveur de la ſymétrie des vers, des mouvemens ſymétriques de la Muſique. Les diſparités ſont frappantes, dès qu'on y penſe, & il eſt étonnant qu'on n'y penſe pas. La Muſique flatte l'oreille par la préciſion de ſes mouvemens, par l'intervale de ſes ſons & par la juſteſſe de ſes accords. Quel rapport y a-t'il de tout cela avec un certain nombre de ſyllabes qui n'exigent par elles-mêmes aucune infléxion différente ; car ce ſont les idées ſeules qui en vers comme en proſe demandent ces infléxions variées, ſelon que l'ame en eſt différemment affectée. L'Orateur a autant de droit que le Poëte à cette prononciation raiſonnée ou pathétique qui doit attacher ou émouvoir l'Auditeur. Mais j'admets la comparaiſon pour un moment : elle décide abſolument contre les vers. La Muſique ſe garde bien de fatiguer l'oreille par la continuation des mêmes mouvemens ; elle paſſe ſans ceſſe de l'un à l'autre. Eh, qui pourroit ſoutenir un Opera dont les ſimphonies & les chants ne ſeroient qu'une chaconne continue ! Voilà pourtant ce que c'eſt qu'un Poëme épique ou une Tragédie, en prenant nos vers alexandrins pour une Muſique.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il acquiert cette force heureuſe,

Qui l'éleve au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
&c.

Les comparaiſons péchent toujours par quelqu'endroit : mais on peut dire qu'en vers elles péchent par plus d'endroits & plus impunément qu'en proſe. L'agrément de la rime & de la meſure, joint à la beauté de l'image, diſtrait l'eſprit de l'attention qu'il feroit ſans cela à la juſteſſe des rapports. Il ſuppoſe aiſément que les reſſemblances y ſont, dès que les graces s'y trouvent ; & il fait, pour ainſi dire, en cette matiére, ce raiſonnement du Médecin de la Comédie : Quand Monſieur ne ſeroit pas malade, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté du raiſonnement que vous venez de faire.

Telle eſt la comparaiſon du jet d'eau avec les vers.

Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éleve dans les airs.

L'image eſt gracieuſe & préciſe ; mais elle eſt dépourvûe de toute ſimilitude avec l'objet auquel on la compare. Ce ne ſont pas les canaux ſeuls qui font que l'eau s'éleve, c'eſt la hauteur du lieu d'où elle tombe qui fait la meſure de ſon élevation au ſortir

des canaux qui la reſſerrent : or où trouvera-t'on dans les vers, plûtôt que dans la proſe, cette premiere hauteur des penſées qui doit faire leur ſublimité, quand elles ſeront exprimées ? Si les canaux étroits y faiſoient quelque choſe, avec quelle force les penſées jailliroient-elles des vers de trois ſyllabes, où on n'a encore pû dire que des riens ? Je dirai même, ſans vouloir faire le ſavant, que les canaux entant qu'étroits, nuiſent plus qu'ils ne ſervent, puiſque les frottemens ralentiſſent d'autant la vîteſſe de l'eau.

De plus, les canaux & l'eau qu'ils renferment ſont deux choſes toutes différentes : l'eau demeure cachée, tant qu'elle coule dans les canaux ; & ce n'eſt que quand elle en ſort qu'elle s'éleve ; au lieu que dans les vers le canal & la penſée c'eſt la même choſe, puiſque les mots ſont des ſignes qui préſentent les penſées & non pas des canaux qui les cachent ; de maniere que dans le vers le plus exact la penſée demeure préciſément ce qu'elle eſt, ou rampante ou ſublime, ſans rien emprunter, comme penſée, de la meſure qui la renferme.

Mais quand on voudroit bien faire grace à l'image de toutes ces différences, qu'en réſulteroit-il pour la préférence des vers ? Ne puis-je pas comparer à mon tour la libre

Eloquence à un fleuve majeſtueux qui deſcendant du haut des montagnes, s'ouvre un chemin à travers les plaines, & qui ſe groſſiſſant des torrens & des ruiſſeaux qu'il trouve ſur ſa route, fertiliſe les campagnes qu'il traverſe, & devient entre les hommes le lien du commerce & de la ſociété. A qui alors du jet d'eau ou du fleuve donnera-t'on l'avantage ? Et qui oſera préferer ce badinage, ou, ſi l'on veut, cette petite merveille de l'art, à la ſage magnificence de la nature dont le fleuve donne une ſi belle idée ?

> Non, le travail n'eſt point ſervile,
> Quand la raiſon en eſt l'objet.
> &c.

Ce ſont ici des généralités qui conviennent à la proſe comme aux vers. Ce n'eſt aſſûrément que par le travail qu'on devient un grand Orateur ou un grand Poëte. Combien en a-t'il coûté d'efforts & d'étude à Démoſthéne, pour parvenir à ſe rendre maître des eſprits ? Mais quoique le travail ſoit néceſſaire pour porter les choſes à leur perfection, & qu'il ſoit raiſonnable de s'y aſſujettir, à cauſe du fruit qu'on s'en promet, il faut bien ſe garder d'eſtimer plus les ouvrages par leurs difficultés, que par l'utilité qui en réſulte. Faire paſſer de loin des grains de millet par le trou d'une aiguille,

étoit sans doute le fruit d'un exercice opiniâtre ; & cependant la merveille, à cause de sa puérilité, ne mérita à son Auteur d'autre récompense qu'un boisseau de millet, pour pouvoir continuer son badinage. C'est cette estime folle de la difficulté qui inventa les bouts rimés & les acrostiches. On a senti bien-tôt que ce n'étoit pas là l'occupation de gens raisonnables ; & l'on s'est moqué de ces assujettissemens qui coûtent trop & qui ne laissent pas un champ libre à la raison.

Qu'on y prenne garde, nos vers retiennent beaucoup de ce défaut. La rime & la mesure sont toujours des entraves pour la justesse ; & le meilleur succès qu'on puisse attendre en s'y assujettissant, c'est de paroître n'avoir pas été gêné. Ne vaudroit-il pas autant ne pas l'être en effet & dire aussi bien avec moins de peine : nous ressemblons en cela aux enfans qui aiment à courir auprès des précipices, & qui n'en attendent d'autre gloire que de ne s'être pas blessés ?

Voici en un mot ce qui décide. Le travail est louable, quand il nous met en état de dire toujours les choses de la meilleure maniere qu'elles puissent être dites : il est condamnable au contraire, quand il nous ôte la liberté de ce choix ; & voilà ce que font la prose & les vers. Rien n'empêche la

prose d'atteindre à la perfection, au lieu que les plus grands Poëtes ne sentent que trop combien leur art s'y refuse. C'est ce qui fait dire à M. Pelisson que les vers ne sont jamais achevés. Si l'on me dit que la prose ne l'est jamais non plus, je répons qu'alors c'est aux bornes de l'esprit humain qu'il s'en faut prendre, & non pas à l'impuissance du stile.

Car ne retranchons rien des droits de la prose. Toutes les mesures du discours sans exception, sont, pour ainsi dire, de son domaine qu'elle n'a jamais aliéné; c'est une usurpation des vers de s'en être approprié certaine mesure, & c'est une tirannie de vouloir les interdire à la prose dont elles sont empruntées.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,

est originairement de la prose : ce n'est que la continuité de cette mesure qui constitue les vers alexandrins; & il y a de la petitesse aux Orateurs à refuser les pensées, quand elles se présentent sous cette forme. Avant qu'il y eût des vers, s'appercevoit-on que cette mesure appartînt moins à l'Eloquence qu'aucune autre? Et puisque les vers l'ont choisie comme une des plus agréables, par quelle bisarrerie choqueroit-elle dans la prose? L'oreille, par le même ordre des

ſons, peut-elle avoir deux ſenſations oppoſées? Auſſi ces meſures ne choquent-elles point réellement; mais quelques gens ne laiſſent pas de les condamner, parce qu'ils ne veulent pas que l'Orateur réveille le moins du monde l'idée de Poëte, comme s'il perdoit par-là de ſa gravité.

Que conclure de tout ce que j'ai dit? N'allons pas juſqu'où une raiſon ſévere voudroit nous mener.

Notre habitude mérite indulgence. Encourageons les verſificateurs; attachons la gloire à la peine qu'ils ſe donnent, pour leur en cacher la puérilité: enfin ayons des vers, puiſqu'ils font plaiſir à bien des gens: mais comme il y en a d'autres à qui ce plaiſir n'eſt pas ſi néceſſaire, & qui au contraire ſont bleſſés de la contrainte & de la monotonie de la verſification, laiſſons à la proſe la liberté de tous les genres, afin de multiplier les bons ouvrages & de contenter tous les goûts.

Au reſte M. de la Faye connoît aú moins auſſi bien que moi la valeur des raiſons qu'il m'oppoſe; il ſait bien qu'il ne m'allégue que les préjugés ordinaires, & que j'ai moi-même employés dans l'occaſion: mais il ſait auſſi que cela ſied bien en vers; qu'un demi vrai y a bonne grace, pourvû que l'agrément de l'expreſſion & la vivacité des

images ſuppléé ſuffiſamment à l'exactitude.

Quand on veut excuſer quelque licence dans les vers, on dit ordinairement cela eſt bon en Poëſie; c'eſt comme ſi l'on diſoit: cela n'eſt pas bon en effet, mais ſongez que ce ſont des vers; & voilà juſtement de quoi ſe plaint le Philoſophe de mauvaiſe humeur, qu'il y ait un ſtile où il ſoit permis de ne pas parler juſte.

M. de la Faye fait à merveille ſon devoir de Poëte: il lui convenoit d'être vif & gracieux; il me convenoit d'être exact, & j'aurois lieu de m'applaudir, ſi j'avois raiſonné comme il a peint, & comme il raiſonneroit lui-même, s'il le falloit. Je connois d'ailleurs ſes malices ingénieuſes: il ſe plaît, par une contradiction enjouée, à tirer des gens ce qu'ils ont de bon à dire ſur une matiere, & il a voulu voir ſi malgré l'intérêt que je puis avoir à la verſification, j'aurois le courage de la réduire à ſon juſte prix.

ODARIA

GALLICA,

ANACREONTICO STILO ELABORATA,
& latinis Versibus reddita.

Ab Em... Br... Mont.

ODARIA GALLICA,

ANACREONTICO STILO ELABORATA,
& latinis verſibus reddita.

Ab Em... Br... Mont.

Clariſſimo Viro HUDARTIO MOTTÆO.

O D E.

NON, ſi quid teneris blandus Anacreon
Luſit carminibus, ſola ſibi imputet
Audax nobilibus Græcia vatibus:
Illi noſtra negat cedere Gallia,
Attollitque pari laude tumens caput;
Ut cumque Ionii pectinis æmulus,
Vocalem increpitas pollice Barbiton.
Nam, ſeu pampinei munera liberi
Cantas, ſeu Paphio perlita nectare
Pulchris virginibus carmina dividis;
Artes ipſe ſuas, & citharam tibi
Gaudet ſponte ſenex ponere Teïus.
Quod ſi, Romuleæ dum numeris lyræ
Æternare tuos experior ſonos,

Dextro me facilis lumine reſpicis,
Et tecum ſocios ferre ſinis gradus,
Olim, ſpero equidem, tramite ſplendido
Rumpens Dædaleis aſtra volatibus
Te, Mottæe, ſequar, quando humiles ſuper
Evectus populos non imitabilem
Sublimi inſequeris carmine Pindarum.
At quò, Muſa, paras tendere pervicax?
Graves pone animos; alituum abſtine
Regnatricem Aquilam velle ſequi polo;
Cantus ſueta rudi gutture ſtridulos
Inter littoreas perdere hirundines.

IN

IN ANNAM FABRAM;

TANAQUILLI FABRI FILIAM, & Andreæ Dacerii uxorem.,

Cùm Græca Anacreontis Odaria Gallicâ interpretatione & notis illustrasset.

ODE I.

DOCTI nata patris, docto sociata marito;
Quæ scriptis æquas nomen utrumque tuis,
Teïus assumpsit frustra tua nomina vates,
Tam bene qui didicit Gallica verba loqui.

Carmina qui solus tenero dictarat alumno,
Illud opus potuit fingere solus amor;
Sic mihi juratus nuper factum omne retexit.
Argue mendacem, si potes, esse Deum.

Fortè suis unam questus te deesse triumphis,
Jusserat edomito vincula corde pati.
Non onerosa aliis spreviſti jussa puellis;
Victorem contrà stare parata Deum.

Non tulit indociles animos amor; arripit arcum,
Inque tuos vibrat ſpicula mille ſinus.
Pectoris eduri nativo obtuſa rigore,
Ante pedes hebeti cuſpide tela cadunt.

Protinùs ex illis una eſt tibi lecta ſagittis,
Venit & ultrici certiùs acta manu.
Ille fugit; fugienti hæſit penetrabile ferrum,
Egit & hoſtiles in tua vincla manus.

Servitii impatiens, pactâ mercede, Cupido,
Quod mihi carius eſt, accipe, dixit, opus.
Dixit, & Ionii tibi mollia carmina vatis,
Quem Gallum ex Teïo fecerat eſſe, dedit.

Quiſque ſolet, quod amat, factis effingere; vatem
Molior hunc numeris æquiparare meis;
At tibi quod pariter, formoſa Daceria carmen
Mittimus, hoc æquè non mihi ſcripſit amor.

VOTA,

ODE II.

EGo flos fieri velim novellus,
Qui molli Climenes resectus ungue,
Atque inter niveas jacens papillas
Uno nascitur, interitque sole.

Mutari zephiro velim procaci,
Qui perflat Dominam, suosque blandus
Lascivo fremitu susurrat ignes,
Quamvis aspicit, invidetque Flora.

Dii, me Dii faciant avem tenellam;
Cujus carmen amat puella tantùm,
Ut penè ipsa sui immemor pericli
Sera non timeat redire silvis!

Fiam frigidulus repentè rivus,
Qui sedans nimios caloris æstus,
Puro lambere amat latus liquore;
Accepisse sinu ratus Citheram!

Si fons ille forem, Dii, Deæque,
Ut circumsiliens tepente fluctu..,
Verùm ignosce meis benigna votis;
Esse quidquid amas velim, puella.

VANUM
BACCHI PRÆSIDIUM;
ODE III.

NUPER meæ dolebam
Faſtus graves puellæ:
Sed uſque mî negabat
Mollire Amor puellam.
Motus meis querelis
Adeſt mihi Lyæus,
Noſtriſque pollicetur
Certum malis levamen.
Ergo, ut meis fruendam
Votis daret puellam,
Quam debuiſſet ipſe
Dediſſe mî Cupido,
Diebus indè paucis
Tenellulum Citheræ
Vino domat puellum;
Illique, dum calente
Jacet ebrius Falerno,
Furatur arma Bacchus.
Dein miſſili ſagittâ,
Petit rebelle pectus
Cauſam mei doloris;

Meique cauſam amoris.
Manu ſed acta molli
Fugit incruenta cuſpis,
Innoxioque ſummam
Stringit cutem volatu.
Tractare novit unus
Suas amor ſagittas.

SOMNIUM,

ODE IV.

QUÆ ſpectacula detinent
Senſus attonitos? Indoluit meis,
Credo, vincta malis Chloë!
Quæ vis indomitam continuò poteſt
Emolliſſe ferociam?
An ſomnus miſeris ſuetus amantibus
Falſa immittere gaudia,
Torquet me volucri ſævus imagine?
Illam num video Chloën,
Quæ deſideriis læſa fidelibus,
Semper difficilis mihi,
Semper dura, ferox, illachrymabilis...
At ſuſpiria quid ſibi
Intempeſta volunt? Cur tua triſtibus
Tument lumina fletibus?
Quæ ſecreta facis vota, diù pudor
Oppreſſit malè barbarus.
Importunam hodiè fortior audeat
Expugnare modeſtiam,
Qui divos homines unus amor domat;
Et quotquot tulimus mala,
Securis properet deterere oſculis.
Ergo nos benè mutuis

Certemus Venerem explere caloribus;
Jam pectus mihi... Jupiter!
Quis me suscitat? Ah! Ferreus, es nimis,
Duro & marmore durior,
Qui tam grata potes rumpere somnia.

VITÆ USUS;

ODE V.

BIBAMUS. Ætas præcipites agit
Festina cursus : hanc spatiis Deus
Incluſit arctis. Nos fugacis
Damna hilares reparemus ævi.

✕

Quæ nunc citato carpit iter gradu,
Claudet perennis fortè diem sopor.
Cras fortè nos traducet atrâ
Nocte Charon : quod adest, avaro.

✕

Usu occupemus. Postera quodlibet
Fortuna volvat : juverit invidas
Parcas fefelliſſe, & severis
Particulam hanc rapuiſſe fatis.

✕

Ergo potenti nunc decet uvida
Explere vino corda. Quid interest
Prudens an insanus voceris,
Certa modò subeat voluptas?

AMOR
A SOMNO EXCITATUS,
ODE VI.

DUM nuper nemorum colles ingressus opacos,
Errabam incerto per loca sola gradu,
Fortè puer patulâ somnos carpebat in umbrâ.
Heu! puer ille fuit perfidiosus Amor.

⁂

Accessi; sed, dum formæ mirabar honores,
Debueram infidum prætimuisse decus.
Omnia perjuræ similis fuit ille puellæ,
Quam delere meo pectore certus eram.

⁂

Ore puer roseo, roseo fuit ore puella;
Ardebat vultu par in utroque nitor.
Ingemui, imprudens. Gemitum persensit amantis...
Evigilat sonitu quolibet ille puer.

⁂

Continuò volucres hostiliter explicat alas,
Lunatoque arcu surgit in arma Deus.
Tunc mihi de telis immitibus eligit unum,
Et jacit, & fixo corde superbus abit.

⁂

I nunc, atque tuæ ſupplex ad genua puellæ.
Rursùs, ait, tenero ſaucius igne gemas.
Illa tuum æterno pectus torquebit amore,
Rupiſti ſomnos qui, maleſane, meos.

NEÆRÆ IMAGO,

ODE VII.

MOLLEM animam ſolers telis inducere pictor,
Exere Parrhaſiâ quidquid in arte vales.
Æquore in exiguo referat depicta tabella,
Quod viſum in toto pulchrius orbe mihi eſt.

Vota-ne præſumis nondum mea? Pinge Neæram:
Non tamen hanc formâ qualibet eſſe velim.
Elige momentum felix, talemque repone,
Qualis erat cùm me ſubdidit illa ſibi.

Fortè choros agitans cultu fulgebat Ibero:
Celabat nitidas invida larva genas.
Detraxit larvam, trifidoque citatiùs igne
Hæſerunt cordi vulnera mille meo.

Imbue formoſis ridentia lumina flammis:
Improbus undè mihi ſpicula torſit Amor;
Vulneribuſque jugum ſervile recentibus addens,
Æterna impoſuit vincla repentè mihi.

Candenti niveam frontem mentire Elephanto,
Quâ voluit ſedem candor habere ſuam:
Cujus & egregio Cypris ſe jactet honore,
Si modò, quo fulget, poſſit abeſſe pudor.

Virgineas imitare genas, quæ lactea vincunt
Lilia, puniceas exſuperantque roſas:
Rubra ſuus notet ora color, quibus inſidet hoſpes,
Cum teneroque decens ludit amore jocus.

Colla ſinumque... ſed hic cæptis abſiſte ſuperbis.
Ars tua ſemper erit, quàm decet eſſe, minor:
Quamlibet eximios tibi diluat illa colores,
Æquabit nullus colla ſinumque nitor.

Ergo periculum pictoriaque arma remitte.
Mortales ſuperat pulchra Neæra manus.
Scilicet una mihi dominam benè reddit imago,
Quam Deus in noſtro pectore ſculpſit Amor.

AMORIS
PROMISSIO,
ODE VIII.

HERI novum canebam
Lyrâ ſonante carmen:
Statim adfuit Cupido;
Meos enim Cupido
Audit probatque cantus.
At tu mihi vel unum
Concede carmen, inquit,
Molle, elegans, venuſtum;
Ego tibi viciſſim,
Pro munere hoc, rependam
Binum oſculum Cytheræ,
Quale haud popoſcit unquam,
Aut Lesbiam Catullus,
Aut Albius Neæram,
Quamvis & hunc & illum,
Et hæc & illa quondam
Tot oſculis bearunt.
Hæc mî Cupido dixit.
Ego ſtatim puello
Non hæc precamur, inquam:

Tu noſtra vota noſti,
Et quæ quibus pueHa
Me vulneret ſagittis.
Si Phillydis ſeveræ
Spoponderis vel unam
Mihi oſculationem,
Duas tibi repentè
Numerabo cantilenas,
Quibus nec ipſe Phœbus
Canat venuſtiores.
Simul tener Cupido
Juravit hoc daturum
Mihi præmium canendi;
Simulque noſtra cœpit
Lyra molliùs ſonare.
Tu verò, dura Philli,
Fidem ne liberabis,
Quâ ſe mihi obligavit,
Veneris, puer Cupido?

BACCHI POTESTAS;

ODE IX.

O Lenæe Pater! cuncta mihi perniciem parant.
Solus tu gravibus ferre vales auxilium malis.
Suffendus mihi nunc & Bavius carmine prænitent,
Hærentemque meo deripiunt vertice lauream.

Importuna mihi est innumeris vita molestiis:
Pactam Nisa Notis mobilior deseruit fidem.
Quas fortuna mihi difficili parca dedit manu,
Injustis avidus raptor opes litibus occupat.

Cui me certus amor de teneris junxerat unguibus,
Idem nunc miseras aure preces excipere abnuit.
In me sæva ruens pestifero dente calumnia
Quod vitæ relinquum est, tabificis morsibus inficit.

Plenos mî calices, Bacche, hilari porrige Massico.
Quid cessas? Iterùm funde. Benè est. Me recreat latex.
Ut mî cumque sinus vitigeno nectare perpluis,
Hoc plures animo sensum abigis sollicitudines.

Ergo rursùm alacri vinâ manu largiùs ingere:
Cerno pampineis lætitiam innare liquoribus.
Haustus adde alios haustibus; ô dulcia pocula!
Felix ebrietas! invideant jam mihi Cælites!

AMORIS ET POETÆ

DIALOGUS.

ODE X.

AMARE tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido;
Tua jam relinquo caſtra.
Satis tibi meum cor,
Inter pericla mille,
Et mille acerbitates
Huc uſque militavit;
Nunc turbulenta dulci
Mutat quiete bella.

A. Quæ te mihi, Catulle,
Querela fecit hoſtem?
Niveos tibi lacertos
Sinu procax tepentè
Formoſa pandit Iris.
P. At ſœpè mî obligatam
Iris fidem fefellit.
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

A. Centum procis petita,
Centum procis ſevera,
Suum tibi rigorem
Ponit tenella Daphne.
P. Omnes venuſta Daphne
Vincit decore Nimphas,
Sed eſt venuſta tantùm.
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

A. Duram potes vel uno
Gemitu movere Dircen.
P. Si florido puella
Vernaret ore Dirce,
Uni velim placere;
Sed primulus virentis
Flos excidit juventæ.
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

A. Sin fretus arte noſtrâ
Formoſulam puellam,
Illam tibi rebellem
Speres domare Floram...
Tua quis novus, Catulle,
Rubor occupavit ora?
Iterumne, mî, repones.
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

P. Imò, Deus, beatos
Qui ſoſpitas calores,
Hanc mille mî dicatam
Properes ligare vinclis,
Quæ nulla ſolvat ætas.
At quælibet puella
Quæ Flora non ſit, illam
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

AMORUM LUSTRATIO;

ODE XI.

Quot mihi sunt visæ, tot dicor amare puellas;
Objicis hoc semper, flava Melissa, mihi.
Ergo meos nuper lustravi exactor amores,
Instituique causæ judiciumque meæ.

Hic, spatio emenso, vix languida membra trahebat,
Pone humeros telis orba pharetra fuit:
Pendebant arcus & erat sine lumine tæda;
Et tremulum urgebat curva senecta caput.

Ille unâ corpus librabat debilis alâ,
Remigio quassam destituente ratem:
Scilicet illecebris formosæ expletus amicæ,
Lumina jam somno victaque membra dabat.

Ille fremens, casuque animum concussus acerbo
Frangebat rabidâ tela facemque manu.
Sæpiùs & madidos vitrâ siccabat ocellos;
His lacrymis causam perfida Lisa dabat.

Alter adoratæ offensus levitate puellæ,
Ibat, adhuc tenero torridus igne jecur;
Obsequioque aliam sibi devincturus amicam,
Quærebat celeri præpes abire fugâ.

Continuò ante oculos varium stetit agmen amorum,
Quos fuerit versu dinumerare labor:
Agmine de toto vix est mihi cognitus unus;
Æra diù meritus, me duce, nullus erat...

Venit & alter Amor, qui formæ insignis honorem
Fratribus est visus præripuisse suis.
Hic molles oculos adversâ in imagine fixit,
Quâ spirant vultus, flava Melissa, tui.

Illius aspectu volucrum leve vulgus Amorum
Ex oculis pennâ præcipitante fugit.
Jam nullus posthàc nostro sibi pectore sedem
Ambiat. Hic nobis sufficit unus Amor.

INFIDUM PROPOSITUM,

ODE XII.

ERGÒ mihi tenellos
Movebis usque cantus,
Amor tuoque nullam
Vati dabis quietem?
Sine paululùm tumenti
Grave reddat ore carmen.
Juvat, juvat labores
Celebrare Martiales,
Quò nos rapit cruentæ
Ardens cupido laudis,
Victoriæ sonoros
Juvat sacrasse versus,
Ovantis & Gradivi
Caput ambiisse lauro.
Ades, Deus tremende,
Cui sæva bella parent;
Hastam gravem coruſca,
Cæsosque per maniplos
Age spumeos jugales.
Stricto minax flagello
Bellona te sequatur;

Sed hanc relinque Divam,
Quam Gratiæ retectis
Lascivulæ papillis,
Quam fervidus tremendo
Stipat puellus arcu.
Quamquàm illa te moratur;
Neveisque stringit ulnis;
Aude parùm decoro
Collum expedire nexu.
At verba jacto frustrà,
Dùm Cypridis tepente
Sinu implicatus hæres,
Deæque non rebelli
Rapis oscula, oscula illa,
Quæ delicatiores
Vincant beatitates;
Et quò magis cupito
Licet frui triumpho,
Hoc te magis cupito
Juvat frui triumpho.
Tunc se libidinosis
Utrinque corda mille
Suspiriis maritant.
Nimis, ô nimis beati,
Quos expetenda Divis
Inebriat voluptas!
Si tu meis benignus
Quondam, Cupido, flammis
Mollire mî feroces

Animos

Animos velis Megillæ
Has inter invidendæ
Sortis ſuavitates
Incederem ſupremo;
Penè æmulus Tonanti;
Quò me ſed egit error?
Quam nunc viam ſequutus
Ad arma me referrem?
Solùm trucis volebam
Cantare bella Martis;
Unumque canto Amorem.

AD SERENISSIMUM BURGUNDIÆ DUCEM. ODE.

MENTEM fatidicam gerens,
Vati prome novum Calliope Melos
Tritis callibus Orphei,
Vivens ingredior pallida Tartara:
Monstra, Diva, Viam! sonos
Ad dulces citharæ, non penetrabilem
Pervadam incolumis domum,
Et rursus stygium pandet iter lyra.
Tum captus modulamine,
Umbris cum levibus Cerberus, invium
Expugnari Erebum sinet.

Tango Tartarei littora gurgitis:
Vectorem intueor senem,
Heus! ferrugineam flecte, Caron, ratem,
Nec mitiscere nescius,
Pro naulo, modulos accipe barbiti:
Actum est: cantibus applicans
Aures, sponte trabem portitor admovet;

Quanquam ex oppositâ ferox
Alecto fluvii margine perfurit.
Jam remis lacus æstuat,
Furvi jamque Jovis limina contigit.

✕

Mutis hîc populis præest
Regnator tetricus, proxima conjugi;
Matris deliciæ breves,
Nunc desiderium, Persephone assidet.
Regis jussa satellites
(Detestata cohors) expediunt, Fames;
Desperatio livida,
Bellum mortiferum, mentis inops Furor,
Densis Tænara civibus
Hæ pestes cumulant, solicitæ ducis
Torvi quærere gratiam.

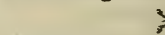
✕

Passis aspicio Tartara postibus.
Qui planctus loca personant!
Pœnas mille aperit carnifices rogus.
Hic tortus volucri rotâ
Ixion, memoris ludiribum Jovis,
Flammæ perfidiam luit.
Hîc præbet Tytius pectora Vulturi
Æternas avido dapes.

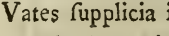
✕

Fundunt inde cavis flumina doliis
Ægypti rabidæ nurus,
Quæ tinxêre manus sanguine conjugum;

Ob vanos Danai metus.
Saxum parte aliâ, per juga lubrica
Attollit revolubile
Nequicquam Æolides, non sine anhelitu;
Illic improba Tantali
Undis assiduè deseritur sitis
Irritata fugacibus.



Pœnarum facies lumina detinet,
Quamvis incutiat metum.
Ast urgere gradum me jubet Æacus
Obscuræ socius viæ.
Haud incognita spectacula præteri,
Huc huc verte oculos, ait,
Scena inter tenebras utilior patet.
Subterranea carceris
Spectans antra, time, debita quæ manent
Vates supplicia improbos!



Pœnas primo aditu territus horreo
Vatum, qui satyræ reas
Olim reddiderant Aonidas, libris
In lucem vetitam datis.
Agmen fronte minax Archilochus præit,
Nervos dira phalanx rapit,
Aptavit propriâ quos Nemesis manu;
Olli non habiles vibrant
Semper tela novo felle madentia,
Insani! In capitis gravę

Vibrantum exitium mox redeuntia.

⁂

Vinclorum ſtrepitum audio.
Centum hîc turba nocens compedibus gemit.
Quæ turpe immerito ſcelus
Illevit minio, & fecit amabile.
En lenociniis cohors
Pravis docta animos ludere Principium.
Loris, blandiloquum genus,
Tundens Tiſiphone, crimina vindicat
Queis recti indiderant notam.

⁂

Plebs lauru immeritâ vile nitens caput
Occurrit plagiaria.
Sacri infame, viros, opprobium jugi;
Et ſervum excruciat pecus
Dignis ſuppliciis ars ſua carnifex.
Hos, poſt fata etiam, impotens
Scribendi rabies carminis incitat,
Quod Lethe citò deleat,
Quod Cenſura obeli figat acumine.

⁂

Agnoſco trepidantium
Vatum concilia, & degeneres metus.
Ollis invida mens fuit
Palmarum omne genus præripere æmulis:
Nunc curis dolor anxios
Urit perpetuis, dum quoque ſomnia
Sertis implicitum novis

Rivalem objiciunt. Ad sonitum meæ
Pallent invidiâ lyræ,
Argutæque fides pectora lancinant.

✕

Sed me tecta Nocentium,
Longumque Eumenidum detinuit specus,
Jussus verto gradum, pias
Quà sedes placido gurgite prænatat
Fœlix Elisii latex.
Ignorata mihi sydera fulgurant;
Et Floræ per agros novæ
Colludens Zephirus casta dat oscula.
Vidi ut pacificas domos;
Cocyti gelidum pectus imagine
Primos deposuit metus.
Hinc & livor abest, & timor inquies
Ne duro Lachesis secet
Immatura iterum stamina forfice.
Optatis placidè fruens,
Frontem quisque aperit lætitiæ indicem.
Hinc absunt querimoniæ,
Insomnis metus, & vota furentia.

✕

Hæc soli peragrant juga,
Qui desiderium flebile Principes
Liquerunt populis, sui:
Qui victis aliis, se quoque, nobili
Vicerunt tolerantiâ:
Qui leges sceleri, frænaque libidus

Astreâ dare præside,
Qui fastu in medio subdere comites
Norunt corda clientium:
Exemplo erudiens progeniem Pater;
Et casta Uxor, & obsequens;
Et Natus patriis dignus amoribus,
Vatesque haud veriti palam
Virtutem egregiis tollere honoribus.

⁂

Ditis janua clauditur,
Vanescitque oculis Orcus: ut avolat
Portâ somnium eburneâ.
In queis, fila lyræ pollice tinnula
Aptaram, tetigi loca!
Vos, ô Terrigenæ, vox mea concitat
Ut felicia vallibus
Sit fas Elisiis ducere sæcula,
Culpæ vincula rumpite!
Servans officii pectus, & innocens;
Dum castos agitat dies,
Jam tunc Elisii gaudia præcipit.

⁂

Auris at popularibus
Captare indecorem parcite gloriam.
Virtus sit pretium sibi.
Fuco quid species proderit illita?
Mores innocuos manet
Duntaxat viridans Elysii nemus.
Quæstor scelerum sagax

Minos, sæpè Deos, ludicra Numina,
Plectit, stulta polo licet
Illos rettulerit plebis Opinio.

Horres cœca pericula;
Delphini soboles, te positum gradu
Dum circumspicis arduo.
Hæredem solii Gallica proximè
Te spectant diademata,
Et prudens animos nil tumidos geris;
Quamvis imperio pares.
Musæ dona favens excipe supplicis:
Vivis illa coloribus
Virtutem studuit pingere, quam colis,
Præceptrix sapientiæ.
Quod si nostra bonus carmina respicis
Virtutem modulantia;
A virtute venit carminibus favor.

THOM. MARIA DES ANTONS,
Societatis Jesu.

AD CLARISSIMUM VIRUM BERNARDUM FONTANELLUM ÆMULATIO, ODE.

SERVIRE tædet : cedite, cedite ;
Antiqua longis sæcula honoribus
Jactata ; nunc doctos Maronum
Vincere Mœonidumque cantus
Impellit ardor. Non Clymeneïa
Terrere proles, aut temerarius
Junonis Ixion amator
Præcipiti valeant ruinâ.
Vulgus profanum spernere callidus
Me tollam in auras, nec gelidus stupor
Prudenter audacem, jugumque
Ferre diu indocilem tenebit.

Quot Roma summos, Græcia quot tulit
Fœcunda vates ! Hi Sophiæ abditos
Cæpêre divinosque Veri
Carminibus reserare fontes.

At clarus Auroram insequitur dies
Palmæ cupido nobilis excitet
Adhuc recentes, nosque limo
Fas simili meminisse cretos.

Nam thura fictis, unde meum genus,
Offerre Divis quis furor imperat;
Aut error? In me artus eosdem
Mens eadem regit atque virtus.
An parca nobis, quod dedit his, negat
Natura! Nostris prodiga patribus
Mater novercalemne sumpsit
In miseros animum nepotes?

Injuriosis lædimus optimam
Probris parentem, quæ tacitos sinus
Nobis revelavit, suosque
Explicuit sine nube vultus.
Olim in latenti corpore spiritus
Ignarus hospes vixit, & artium
Erravit incertus, diúque
Fraudibus implicitus dolosis.
Sed jam recurrens non dubio intimos
Sanguis canales ordine permeat:
Jam molis arcanæ recessus
Mille modis patuere miris.

Fortuna dum nos impavidos rapit,
Dum Marte læto sub juga mittimus

Gentes triumphatas, quot alto
Addidimus nova vincla Nereo?
Orbis remoti littus ad ultimum,
Per saxa nautas duxit amans poli
Magnes; & ausis terruerunt
Sole alio populos calentes.

Cœlo, secundis subsidiis, iter
Tentare gaudens æthera transvolat
Mortalis, astrorumque cursus
Luminibus videt irretortis.
Vitro fideli mens vaga lucidas
Metitur arces, ægraque sidera
Deducit in terra olympo;
Thessalicis melior susurris.

Ergóne vatum flexanimam juvat
Cessisse laudem sponte prioribus,
Et ferre victores triumphum
Opprobio patimur minorum?
Non sic: inanis nec prohibet pudor.
Certare pulchrum est: multus adhuc lepos
Restat; ministrabunt & ipsi,
Queis meliùs superentur, arma.

Aurum profundis è penetralibus
Fodère, nostræ quod poliant manus,
Spinasque vulserunt relictis
Floribus. Assiduus magistris

Calcata primùm discipulus sequor
Vestigia : horum me vitia admonent
Doteſque, dormitanſque cogit
Mæonius vigilare cycnus.

At vos, inertes quos malè decipit,
Quos & volentes præcipitat favor ;
Fruſtra laboretis venenum
Spargere, Pieridumque doctos
In me malignis seditionibus
Movere alumnos. Non ego Zoilus
Vatemque dictatoſque Muſis
Aggredior lacerare verſus.
Cantata Flacco prælia barbitos
Findi ſub altis ingeminans jugis ;
Hortatur antiquis ſedentes
Frontibus eripuiſſe lauros.

Hos tollis ignes ? Funditus ars perit.
Ardor Poëtas æmulus & Duces
Formare novit : quique ſacris
Fontibus, aut Heliconis oris
Longè, impotentem me fatear libens ;
Æſtu ſuperbo nunc feror ebrius.
Me me Malherbæo ſecundum
Perpetuis vehet aura pennis.

Tu, nuda fuco quem Ratio regit,
Inflare dulces ſeu calamos juvat,

Seu verba, FONTANELLE, mutis
Manibus ingeniosus addis,
Dum dente vulgus non petit invido,
Adsis benignus. Qui veneres novas
Gallis iniquus jam requirit,
Ille tuos adeat libellos.

ROBERTUS RAULD,
Societatis Jesu.

AD ILLUSTRISSIMUM ABBATEM BIGNONIUM.

O D E.

QUIS mentem attonitam rapit!
Hunc ſimplex facili fronte Modeſtia
Fulcit, fida comes viæ:
Pallas dat ſociam ſe lateri, virûm
Cuſtos Mercurialium:
Viſu palluit, & præcipites gradus
Ignorantia rettulit:
Illum pone ſubit torva Scientia,
Quam multa inſequitur charis
Mirum! Non ſolitis tincta leporibus.
Nil jam ludimur, his patet
Signis BIGNONIUS, natus amabiles
Muſis jungere Gratias.

Tu fac grandiloquum: tu temerarios
In cantus animum rege.
Te ductore, tuis culta laboribus
Parnaſſi peragro juga.
Hic Regina præeſt quæ Dea machinis

Quot miracula parturit!
Quot naturæ obices dædala proruit!
Huic Juno, & Thetis impotens,
Vulcanique furor paret, & Æoli.

Sellatis laquearibus
Scrutatrix oculos applicat Uranis,
Miraturque vias poli,
Et lustrat vaga vestigia siderum.
Quæ solis jubari, obice
Quondam interposito lucem adimet dies,
Quæ momenta renuntiat;
Astrorumque situs servat, & ordinem,
Æternasque vices canit.
Convexas Superûm, parte aliâ, domos
Describit radio levi,
Imensique soli jugera circino
Metitur Geometria.
Hæc præferre facem docta Sororibus
Gressus ancipites regit.
Hâc lucente, nitet splendida veritas;
Fallax cedit Opinio.

Germanâ melior, certiùs Algebra
Veri tentat iter novum,
Et signat, magicis usa notis, viam;
Quæ raro teritur pede,
Quantumvis meritâ laude superbiat.
Nequicquam in latebris amat

Vulgares oculos fallere veritas;
Illam prosequitur sagax,
Et prensam nebulis nudat inanibus
Invitamque licet, suis.
Responsis adigit prodere se Deam;

Curas in tenui magis
Impendit studio, non minus utiles;
Subtili Dea forfice
Quæ fibras referat corporis intimas;
Hic mens hospes ubi exulat,
Et vincta innumeris compedibus gemit.
Radens multiplicem alveum
Mæandri variis flexibus invii
Quà rimatur iter, sequar.
Ignorare domum quam colis, ingeni
Turpe est indicium levis.

Proh! Quanta invalidis artubus incubant
Dirarum agmina Febrium!
Quæ præbebit opem planta salubribus
Succis, vi medicâ efficax!
Obtutu assiduo scire potentiam
Herbarum satagit Dea,
Quas docto in calathis pollice colligit;
Ægrorum miserans vices
Fœcundam illa supremi Artificis manum;
Mirata in minimis, colit.

Olli diva ſoror ſuppetias venit,
Quæ fornace cucurbitas
Urit ſuppoſitâ & vix penetrabilem
Naturæ ingreditur ſinum.
Pervadens penitùs, primâ in origine
Veram, Foſſilium indolem,
Spirantum genus, & principia abdita
Perquirit vegetantium:
Miſcetque arbitrio & ſemina ſeparat.

Phœbææ date Virgines
Certam fatidicis carminibus fidem!
Veſtris nam ſtudiis, nóva
Lux orbi veniet, ſplendor & artibus!
Per vos lenta terit Charon
Ad ripas ſtigii fluminis otia!
Siſtunt præcipites fugam
Anni, fila ſecat partiùs Atropos,
Et majus ſuper eſt colû
Penſum lanificâ, quod, Lacheſis trahat.

AD CLAR. DOM.

H. DE LA MOTTE.

POST tot sæcla, refers doctas interpres Athenas,
Et Latiam Euterpen Gallica verba doces.
Alta canis? Sonat immenso tibi Pindarus ore;
Mollia dat faciles Teïa Musa modos.
Per te Nostratem miratur Gallia Flaccum;
Cui, non inferior, diceris ire comes.
Credo equidem, ipse tibi cytharam donavit habendam:
Invidiâ major tu mihi trade tuam.
Te puras Flacci veneres, moduloque secutum;
Ipse sequar, posthac tu mihi Flaccus eris.

THOM. MARIA DES ANTONS,
Societatis Jesu.

PRUDENTIA LUDOVICI MAGNI UTRÂQUE FORTUNÂ MAJOR.

ODE.

O Pura fuci caſtaque Veritas,
Et ſola gratis docta coloribus
Veſtire laudes, nunc te olympo
Muſa vocat: Lodoicus aure
Vates iniquâ, te ſine, reſpuit.
Dic quos ſeverus non fugiat pudor
Audire cantus, nec recuſet
Blandiriis inimica virtus.

Jam prima Regnum, finibus additis,
Extendit ætas; ultor & hoſtium,
Vindex amicorum, timendus
Per populos juvenis ruebat.
Hinc monſtra multo vulnere ſaucia
Damnavit umbris; moxque reſurgere
Artes, triumphatiſque juſſit
Fluctibus imperitare claſſes.
At non imago ſplendidior viros

Prudente nixos judicio movet;
Larvaque secretos remotâ
Inspiciunt animi recessus.

Nostros inanis dum species rapit
Sensus, tropæis inclyta Gallicis
Celata virtus LUDOVICI,
Et propriæ latuêre dotes.
Sic quemque justo pondere nescia
Librare, sortis mens sequitur vices,
Figitque leges, aut refigit
Arbitrio levioris auræ.
Exempla seris magna nepotibus
Depræliantes, nobile par, Duces
Arbella, inundantesque campis
Sanguine Romuleo Philippi
Vidêre: felix ni tegeret tamen
Utrumque laurus, fons temerarium
Possint Alexandrum, & rebellem
Dicere Juliadem minores.

Recti tenaces, maxime Principum,
Successus anceps non animos regit,
Tuasque virtutes amamus
Posthabitis coluisse gestis.
Verenda quamvis pompa premat latus,
Mens frontis ignes temperat arduæ,
Te quærit in te; nempe fatis
Altior hic, LODOICE, regnas.

Vicisti inanes invidiæ minas :
Sed colla postquàm subdita pertinax
Demisit hostis, sponte cessas
Vincere pacificator orbis.
Lauros paratas negligis, & tuos
Cursus refrenans, insolito domas
Temet triumpho, tunc carentes
Cæde, ratus meruisse palmas.

Sic cultor æqui, dum trahit impetus
Ultrà superbus, limitibus sacris
Hæres, & objectis repressa
Molibus ira gravis quiescit.
At Numen, alto pectore quod colis;
Exemplar ingens ut LODOIX palam
Totus pateret, temperare
Debuerat tibi læta duris.
Juris supremi semper amans Deus;
Priscis amicam consiliis manum
Subduxit, humanæque sortis
Te voluit meminisse... Centum
Miles triumphis servidus ad novos
Ibat triumphos : ô dubias vices
Fortunæ aberrantis! Maligno
Deseruit pede læva Gallos;

Quandam insolenti militiæ negat
Favere : pennas jam celeres quatit;
Fugamque detestata, rursus

Quò revocas, LODOICE, tendit
Vidit piantem ritè ſuum ſcelus
Hiſpana noſtro Marte ferocior
Pubes; redonavitque fuſis
Hoſtibus illa redux pavorem.
Tu ſumme Regum tutor & arbiter,
Quo jactat uno tot LODOIX ſuas
Auctore virtutes, favorem
Perge novis cumulare donis.
Utrique per te Rex animos pares
Fato probavit: ſemper ades bonus,
Et rebus adverſis tuere
Impavidum, facilem ſecundis.

ROBERTUS RAULD,
Societatis Jeſu.

Fin du Tome premier.